



Archag
le petit Arménien

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous
pays. — Copyright by „SPES“ 1918.



LE COLLÈGE D'AINTAB

CH. SCHNAPP

Professeur au Collège d'Orbe

Archag
le petit Arménien

HISTOIRE VRAIE



LAUSANNE
ÉDITIONS „SPES”
5, GRAND CHÊNE, 5

Tous droits réservés

ARCHAG LE PETIT ARMÉNIEN

CHAPITRE PREMIER

UNE JOURNÉE D'ÉCOLE

Les élèves venaient de finir une leçon de grammaire et le maître, pour les récompenser de leur application, leur lisait un morceau d'histoire. Jousif hodja (maître) était un grand jeune homme d'une vingtaine d'années, très mince, à l'air délicat, aux yeux noirs et rêveurs. Il lisait d'une voix forte et bien timbrée, tandis que le silence le plus complet régnait dans la vieille salle enfumée :

« Le jour de la bataille avait enfin sonné¹. Nos hommes, commandés par Vartan le Mamigonien, avaient campé cette nuit-là dans la plaine d'Avaraïr. L'aube commençait à blanchir le sommet de l'Ararat, quand une sentinelle s'élança dans la tente de Vartan en criant : « Les Persans, les Persans ; les voilà ! » Le chef sortit de sa tente et monta sur une colline autour de laquelle nous avions construit notre camp. Son œil perçant eut vite fait de distinguer une masse noire qui se mouvait lentement, comme par houles, sur la route de Tabriz. Le silence de la plaine était interrompu de temps à autre par un bruit sourd et menaçant, semblable au roulement lointain du tonnerre...

« Vartan combattait au plus fort de la mêlée ; il ne paraissait sentir ni ses blessures, ni le sang qui coulait ; il voyait avec désespoir ses soldats, écrasés par le nombre, faiblir rapidement. Les

¹ Voir *Notes explicatives* page 194.

cadavres des Arméniens jonchaient le sol ; les cris des blessés étaient étouffés par les hurlements des Persans. Vartan, suivi de quelques braves, s'était frayé un chemin jusqu'auprès du Khan Mustapha, général des forces ennemies, lorsqu'un Kurde s'élança sur lui et lui asséna sur la nuque un coup formidable avec son cimenterre ; étourdi par le choc, le Mamigonien s'affaissa à terre ; il fut aussitôt entouré par une douzaine de diables : l'un lui coupa ses jambes, un autre, penchant sur lui sa figure grimaçante, retournait son coutelas dans la poitrine du malheureux... »

— Mais moi, je ne veux pas qu'il meure, sanglota un garçon de douze ans ; oh, maître, pourquoi est-ce que Dieu a permis cela ?

Quelques-uns parmi les grands se mirent à rire ; Jousif hodja leur ordonna sévèrement de se taire et, s'approchant de l'enfant, il lui dit :

— Voyons, Archag, calme-toi ; envie, admire notre Vartan, mais ne le prends pas en pitié. Sa mort de martyr a soutenu et fortifié des milliers d'Arméniens ; aujourd'hui encore, après tant de siècles d'oppression et de deuil, vers qui lèverions-nous les yeux, si ce n'était vers notre héros national ? Nous l'aimons tous et à l'heure du danger, nous combattons et mourrons en dignes fils de Vartan.

Ces paroles avaient peu à peu calmé l'enfant. Il sécha ses larmes et s'écria :

— Je veux suivre son exemple.

Pour toute réponse, le maître caressa les boucles noires d'Archag ; puis, la cloche ayant déjà sonné, il prononça la bénédiction. En un clin d'œil les élèves eurent remis leurs jolies babouches rouges, serré leurs livres dans une courroie et les voilà partis à travers les rues de Van, criant

et piaillant comme une bande de moineaux. Archag avait filé un des premiers ; il courut tout d'un trait jusqu'à l'église épiscopale ; de là, tournant derrière la maison de l'évêque, il prit une ruelle qui le conduisit au bord du lac.

Ses parents habitaient hors de ville une de ces demeures au toit plat, si communes en Asie Mineure. Son père possédait de grandes propriétés, des troupeaux de chèvres et de moutons, même de chevaux et de chameaux. Quand Archag, à un contour du chemin, aperçut la maison paternelle, il poussa un soupir de satisfaction. Une jeune fille de seize ans était venue à sa rencontre ; c'était sa sœur Nizam dont il était le favori. Il se jeta à son cou et lui demanda d'une voix câline :

— Eh bien ! m'as-tu préparé quelque chose de bon pour le souper ?

— Fi, le gourmand, répondit la jeune fille, tu ne penses donc qu'à manger ! Raconte-moi plutôt ce que vous avez fait à l'école aujourd'hui.

A ces mots, le regard de l'enfant s'assombrit :

— Oh ! Nizam, c'est aujourd'hui le jour de Vartan ; alors Jousif hodja nous a lu une description de la bataille d'Avarair. Pense, les Persans au nombre de trois mille se sont rués sur les Arméniens qui n'avaient que cinq cents soldats et ils ont tué Vartan et tous les siens. Ne crois-tu pas que notre héros devait ressembler à Jousif hodja ?

En entendant le nom du maître, Nizam rougit ; les deux jeunes gens s'aimaient en effet secrètement.

— Allons, allons, qu'est-ce que tu dis là, mon pauvre Archag ? Viens plutôt souper. Maman nous a préparé du pilaaf² aux tomates.

— Du pilaaf, quelle chance !

Et Archag bondit gaiement vers la maison. Il entra dans la cuisine en coup de vent, alla baiser la main de son père, Boghos Efendi³, jeta ses livres dans un coin, enleva ses babouches⁴, puis s'assit à terre entre sa mère et son petit frère Levon.

A Van, comme dans d'autres villes reculées de l'Asie Mineure, chaises et tables étaient encore des objets de luxe qu'on ne voyait que rarement. Les gens s'asseyaient donc simplement par terre.

Boghos Efendi était un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années. Comme ses fils, il portait le zouboun, une longue robe retenue par une ceinture de flanelle et s'ouvrant sur un pantalon en toile blanche ; sa tête était coiffée d'un turban de soie jaune. Sa femme, Hanna badgi⁵, la mère de nos petits amis, était vêtue d'une robe de soie brune, faite à l'européenne. Ses cheveux pendaient sur ses épaules en deux longues tresses noires. Nous avons déjà fait la connaissance de la mignonne Nizam et de Levon. Deux domestiques hommes, Bedros⁶ et Krikor, et une vieille servante, du nom de Gulenia, complétaient le cercle de famille.

Assis en rond autour d'un récipient en terre cuite, chacun d'eux, armé d'une grande cuiller, puisait à l'envi dans le plat de pilaaf. Ils avaient sur leurs genoux une miche de pain ; mais qu'elle était différente des nôtres ! Ce pain, sur lequel s'empilaient une quinzaine d'olives, avait plutôt la forme d'un gâteau mou et flexible. Pendant dix minutes on n'entendit que le bruit des cuillers et des mâchoires (bruit que je n'engage nullement mes lecteurs à imiter) ; avant de se lever, chacun se rinça encore les doigts et la bouche dans un bol d'eau.

Archag et Levon coururent ensuite à l'étable pour dire bonne nuit à leur chevrette favorite. A cause des froids terribles qui règnent en Asie Mineure pendant quelques mois de l'année, les écuries sont construites sous le sol ; elles ont ainsi l'avantage d'être chaudes en hiver et très fraîches en été. Boghos Efendi possédait une écurie pour les chevaux, une étable pour les moutons et une pour les chèvres. Nos deux enfants avaient pris à la cuisine une poignée de sel dont la jolie Belette semblait se régaler. Levon s'amusa à tirer les longs poils noirs et soyeux de l'animal, une magnifique chèvre angora. Ils auraient sans doute passé la nuit au milieu de leurs amies cornées, si leur maman ne les avait appelés pour aller au lit ; ils obéirent sans grand empressement ; il faisait si beau à l'étable !

Rentrés à la maison, ils prirent un grand matelas et une épaisse couverture ouatée qu'ils étendirent par terre. Dans un coin de la chambre s'élevait un petit autel avec le portrait de Saint Grégoire l'Illuminateur⁷ qu'éclairait faiblement une veilleuse. Les deux enfants s'agenouillèrent devant l'image de leur patron pour réciter leur prière ; ils ôtèrent leur zouboun et leurs bas, s'enroulèrent dans une couverture et s'endormirent bien vite malgré la dureté de leur couche. Les Orientaux n'ont pas l'habitude de lits en fer ou en bois comme les nôtres.

Suivant son habitude, Nizam était allée après le souper s'asseoir sur un rocher qui surplombait la maison. A ses pieds s'étendait le lac, merveilleusement encadré par de hautes montagnes à pic dont les neiges, rougies par les rayons du soleil couchant, semblaient la proie d'un gigantesque incendie. Mais la jeune Arménienne n'avait pas

d'yeux pour la beauté du paysage, car elle songeait à sa mère dont la faible santé lui causait bien des inquiétudes.

En Orient, le crépuscule tombe vite ; les hurlements des chiens répondaient aux glapissements des chacals et la lune, croissant d'or pâli, se mirait dans les flots sombres du lac. Arrachée à sa rêverie par l'obscurité croissante, Nizam se hâta de rentrer. Ses parents l'attendaient pour fermer les portes (les Orientaux se couchent peu après le soleil) et un calme complet régna bientôt dans la maison solitaire.

CHAPITRE II

UN VOYAGE INTÉRESSANT

Le beau temps avait succédé aux giboulées d'avril. Suivant son habitude, Boghos Efendi se préparait à aller visiter la ferme qu'il possédait au pied de l'Ararat⁸, à la frontière persane ; seulement, cette fois Archag devait l'accompagner et le petit garçon ne tenait plus en place de joie. Il serait pendant plusieurs mois absent, galopant tout le jour sur son gentil Mustang ; et cette ferme des Airelles, avec ses grands troupeaux de chevaux et de moutons, lui faisait l'effet d'un vrai paradis terrestre. Chaque matin, en s'éveillant, sa première question était : « Eh bien ! papa, est-ce demain qu'on part ? » Il ne parlait que de ce fameux voyage et en rêvait même la nuit.

Enfin le jour tant désiré arriva. Il faisait encore sombre, quand Hanna badgi vint secouer Archag par le bras : « Lève-toi vite, mon fils ; ton père selle déjà les chevaux. » — En un clin d'œil l'enfant fut debout ; il courut à la cour faire ses ablutions d'eau fraîche, puis revint déjeuner. Un bol de lait de chèvre encore chaud, deux pains plats et des concombres que Nizam avait cueillis la veille l'attendaient à la cuisine. Il mangea de bon appétit ; sa mère, assise à côté de lui, le regardait avec tristesse et essuyait de temps à autre une larme à la dérobée. C'était la première fois que son fils la quittait et son cœur se serrait en songeant aux dangers du voyage. La frontière persane était infestée par des bandes de Kurdes

vivant de brigandage et de rapine, et comme il n'y avait pas de poste entre Van et les villages de l'Ararat, elle serait sans nouvelles de ses chers absents, toujours en proie à une anxiété dévorante.

Le moment du départ était arrivé ; deux zap-tiés (gendarmes) devaient accompagner Boghos Efendi ; le seul moyen de voyager sans danger en Asie Mineure est, en effet, de prendre avec soi des gendarmes ; les voyageurs sont ainsi sous la protection du gouvernement et les brigands ne se risquent pas à les attaquer.

« Haïdé, Archag, dépêche-toi, lui cria son père, nous n'attendons plus que toi. »

Les femmes, le petit Levon, étaient sortis pour dire un dernier adieu aux voyageurs. Archag les embrassa en pleurant ; sa mère lui passa autour du cou une médaille bénie par le catholicos d'Echmiazin⁹ qui devait le protéger contre tout danger : « Que notre Sainte Vierge te garde, mon fils bien-aimé, lui dit-elle ; n'oublie pas de le lui demander chaque soir. »

Mustang, le bel étalon tartare d'Archag, s'impatientait ; aussi son maître sauta-t-il lestement sur son dos. Les chevaux, caressés par la brise du matin, se mirent à galoper. Boghos Efendi et son fils agitaient leur mouchoir, encore un dernier regard, puis la maison disparut derrière un bouquet d'arbres. Le soleil venait de se lever et dorait de ses premiers rayons les eaux admirablement bleues du lac. Nos voyageurs, après en avoir suivi les bords pendant deux heures, commencèrent à franchir des montagnes de plus en plus élevées. Archag quittait Van pour la première fois et ses yeux étaient ravis par la beauté du paysage. La végétation était, à cette époque de l'année, d'une

richesse inconnue dans nos pays d'Europe ; les chevaux foulaient de leurs pieds des tapis de jacinthes et de tulipes sauvages ou bien ils avançaient avec peine entre des haies d'églantiers jaunes. De gros papillons verts aux reflets bleuâtres se lutinaient en voltigeant de fleur en fleur. Les voyageurs entrèrent bientôt dans d'immenses forêts de pins et les chevaux hennissaient d'aise en respirant cette bonne odeur de résine. Quelquefois un torrent grossi par les neiges du printemps les arrêtait. Les eaux bondissaient sur d'énormes rochers, entraînant dans leur course folle les troncs de pins séculaires, fatigués de lutter contre la tempête. A cette époque de l'année il était souvent difficile de trouver un gué ; et quand son cheval était bravement entré dans l'eau jusqu'au poitrail, Archag, troublé par le bruit assourdissant des flots, saisi par le vertige, fermait les yeux et se cramponnait à son Mustang. Mais quelle joie d'arriver sain et sauf de l'autre côté ! Il se laissait sécher par le soleil, puis continuait sa route. Vers le soir, ils aperçurent au loin vers le nord, au-dessus des sombres chaînes de montagnes qui se dressaient de tous côtés, un cône solitaire, d'une blancheur immaculée, étincelant sous les rayons du soleil.

« L'Ararat ! » s'écria Boghos Efendi, en le montrant à ses compagnons. L'Ararat ! Que de souvenirs ce nom éveillait dans l'esprit d'Archag. Il contemplait avec vénération cette montagne légendaire qui, dit-on, limitait au nord le paradis terrestre et où se serait arrêtée l'arche de Noé. Elle se perdait dans les nuages et il semblait au jeune garçon qu'après avoir limité l'Eden, elle devait faire partie du paradis céleste.

Bientôt après ils arrivèrent à un chan (sorte

d'hôtellerie). Quand ils entrèrent dans la cour, l'animation la plus vive y régnait. Le harem du kaïmakam (gouverneur) d'Erzeroum venait d'arriver et ces dames, enveloppées de noir de la tête aux pieds, sortaient à la hâte de leurs voitures pour se glisser dans la maison, pareilles à des ombres. Des eunuques, portant leurs bagages, les escortaient et Archag se serrait contre son père en voyant ces figures de nègres, rébarbatives et hautaines. A l'extrémité de la cour des marchands déchargeaient leurs chameaux ; ils empilaient contre le mur des ballots de tapis, tissés dans le lointain Kurdistan et les emmenaient à Trébizonde. De là, les tapis kurdes vogueraient vers l'Europe, destinés à embellir la demeure de quelque richard de Paris ou de Londres. Devant la maison, des prêtres grégoriens, revenant d'un pèlerinage à Echi-miatzin, buvaient du café et fumaient le narguilé (pipe à eau), assis par terre autour d'un mangal¹⁰ ; car en Arménie les nuits du mois de mai sont encore très fraîches. Boghos Efendi vint leur baiser la main avec le respect dû à des hadjis (pèlerins). Les prêtres l'accueillirent avec bienveillance et lui firent place à leurs côtés. La nuit était descendue, une nuit noire, sans lune ; les autres voyageurs s'étaient rapprochés de la douce chaleur du mangal ; ils étaient là tous : les pèlerins arméniens, les marchands kurdes, deux pachas turcs avec leur suite en voyage officiel, un vieux Persan qui se rendait à Angora et les conducteurs de chameaux, au visage tanné par les intempéries, mâchant sans discontinuer une boule de résine. Un Arabe, originaire de Bagdad, racontait une histoire digne des *Mille et une Nuits*. Le silence était interrompu seulement par le bouillonnement du narguilé et par le glapissement lointain d'une hyène à l'affût.

Notre ami Archag, assis à côté de son père, ses belles babouches rouges devant lui, avait écouté comme dans un rêve la voix monotone du conteur. Le beuglement d'un chameau le réveilla un instant de sa torpeur, mais il retomba bientôt dans le sommeil béni de l'enfance. Son père dut le prendre dans ses bras et le porter tout habillé sur la couche qui lui avait été préparée.

Boghos Efendi s'arrêta quelques jours à Bayazid, forteresse à la frontière russe, perchée sur un rocher. Archag admirait les Tartares avec leurs longues bottes, leur poignard au côté et leur haut bonnet d'astrakan. Ces hommes se livraient le soir à des chevauchées folles dans la vallée que domine la ville, et ils agitaient leur sabre au-dessus de leur tête en poussant des cris aigus que répercutaient les rochers.

Archag commençait à s'impatienter de la longueur du voyage, aussi fut-il bien content quand son père lui dit qu'ils quitteraient Bayazid le lendemain et arriveraient à destination deux jours après.

Le pays était tout à fait sauvage et aride ; de temps en temps ils rencontraient un berger kurde, vêtu seulement d'une peau de mouton, qui leur lançait des regards haineux. Chaque jour, à midi, les voyageurs s'arrêtaient auprès d'une source pour prendre leur repas, puis, fatigués d'avoir déjà passé plusieurs heures sur la selle, ils s'étendaient de tout leur long et faisaient un bon somme avant de continuer leur route. Cette heure de tranquillité était la plus dure de la journée pour notre ami Archag ; il détestait dormir et son père lui avait sévèrement défendu de s'éloigner. Les deux zaptiés ronflaient avec une belle conscience, ignorant les remords, tandis que Krikor leur répondait par

un petit grognement nasal, assez semblable à celui d'un cochon. Archag s'amusa d'ordinaire à cueillir un brin d'herbe et à chatouiller les dormeurs sous le nez ; quelquefois, pour varier les plaisirs, il leur pinçait le bout de l'oreille ou leur tirait les cheveux. Les autres juraient en dormant, se retournaient ou lançaient un coup de poing en l'air, ce qui faisait pouffer de rire le coupable ; heureusement pour lui, ils ne se réveillaient jamais, car ils lui auraient fait payer cher son impudence.

Or, le deuxième jour après leur départ de Bayazid, Archag n'avait trouvé aucun plaisir à son amusement habituel ; il bayait aux corneilles, tout en s'amusant à viser avec une pierre les pommes de pin qui pendaient aux arbres. Il manquait rarement son but et poussait un cri de triomphe, quand le fruit tombait à terre. Un léger bruit, presque au-dessus de sa tête, lui fit lever les yeux : il vit un joli écureuil brun perché sur une branche. L'animal le regarda d'un air moqueur, puis bondit sur un autre arbre. Le petit garçon le suivit doucement, oubliant toutes ses belles résolutions.

Nos deux compagnons, Archag le nez en l'air, l'écureuil sautant d'arbre en arbre, s'éloignèrent de plus en plus du campement ; lorsque l'enfant, las de sa poursuite, voulut revenir sur ses pas, il vit qu'il était très loin de l'endroit où se trouvait son père. Il se préparait à le rejoindre promptement quand il entendit un grognement sourd derrière un rocher. Vous vous imaginez sa terreur en apercevant un gros ours brun qui se dirigeait de son côté. L'enfant se crut perdu, mais ne perdit point la tête ; il se rappela une histoire qu'il avait lue jadis et se coucha à terre en simulant le mort. Son cœur battait bien fort ; l'animal, après l'avoir

retourné de ses pattes, le flaira avec soin, puis s'éloigna de son pas insouciant de flâneur. Archag se releva, prit ses jambes à son cou et vint se jeter dans les bras de son père. Boghos Efendi pâlit en apprenant quel danger son fils avait couru ; il ne le gronda pas, car il le trouvait assez puni.

Le reste du voyage s'accomplit sans autre incident. Tous les bergers étaient venus à leur rencontre et les voyageurs firent une entrée triomphale dans la ferme des Airelles.

34

CHAPITRE III

LA FERME DES AIRELLES

Le lendemain Archag se leva à l'aube ; il descendit à la cour, tira du puits un seau d'eau froide et y plongea sa tête en frissonnant. Il rentra ensuite à la cuisine, mangea à la hâte son yoghurt (sorte de lait caillé) qu'il étendait sur du pain. En moins de cinq minutes, son déjeuner fut avalé ; il cria bonjour à son père et s'élança dehors.

La ferme de Boghos Efendi s'élevait sur un plateau long de 3 à 4 km., appuyé aux premiers contreforts de l'Ararat. La maison était spacieuse, mais basse ; elle servait d'habitation à une quinzaine de bergers. De grands troupeaux de chevaux et de moutons paissaient librement dans les magnifiques pâturages qui s'étendaient à perte de vue. Les nuits étant très froides, le bétail devait être rentré chaque soir dans les grottes et dans les souterrains qui lui servaient d'écuries.

Archag regardait avec ravissement tout ce qui l'entourait. Le soleil venait de paraître et rougissait les glaciers du gigantesque Ararat. Le pays qu'il éclairait était sombre et sauvage, laissant présumer que jadis un cataclysme terrible avait dû l'ébranler jusque dans ses fondements. Le plateau était coupé de deux côtés par de profonds précipices au bas desquels mugissaient des torrents ; il était abrité au nord par une paroi pierreuse infranchissable ; au sud il descendait dans la vallée en pentes douces, couvertes de forêts. Archag n'a-

vait jamais rien vu de pareil et il se sentait saisi par ce spectacle imposant.

En courant de ci, de là, il découvrit un petit lac formé dans le cratère d'un volcan éteint. Il battit des mains, en apercevant ces ondes d'émeraude ; sautant sur les rochers qui leur servaient de bords, il plongea sa main dans l'eau ; elle était glacée ; il s'amusa à faire des ricochets avec des pierres. Au bout d'une demi-heure, il se lassa de ce jeu et recommença son voyage d'exploration. Les brebis s'étaient rapprochées de la maison, car c'était pour elles l'heure d'être traites. L'appétit vient vite sur la montagne et Archag, se sentant l'estomac étrangement vide, se fit donner un verre de lait par un des bergers. Il le but avec délice, puis lécha la crème qui avait formé sur ses lèvres une épaisse moustache.

Il alla ensuite examiner les chevaux pour lesquels il avait, comme les Orientaux, une véritable passion. Il y en avait là environ deux cents : de petites bêtes, à l'œil intelligent, dont la longue queue balayait le sol. Une d'entre elles excita spécialement son admiration : c'était un étalon de cinq ans, tout noir, sauf une étoile blanche qu'il avait au front. Archag s'en approcha et lui tendit un morceau de sucre que l'animal prit avec méfiance.

« Faites attention, baron Archag, lui cria un berger ; cette bête a le diable au corps. Je l'ai montée ce matin et elle m'en a fait voir de rudes. Je lui ai laissé la selle pour qu'elle s'y habitue. »

Sans l'écouter, Archag avait déjà sauté sur le dos du cheval. L'animal, en sentant cette charge inaccoutumée, bondit, rua, se dressa sur ses jambes de derrière, puis, voyant que rien ne pouvait le débarrasser de son cavalier, partit comme une

flèche dans la direction de la vallée. Archag avait l'habitude des chevaux depuis sa petite enfance ; aucune des ruses de l'étalon ne parvint à le désarçonner ; il restait droit sur sa selle, tenant bien ses rênes, sans trop les tendre. Cette course folle l'enchantait et il n'y voyait point de danger. Enfin l'ardeur du cheval commença à se lasser ; il s'arrêta quelques instants pour boire à un ruisseau et se mit à monter une pente assez raide. Après avoir fait un demi-circuit dans la vallée, il revint de lui-même à ses pâturages et Archag aperçut bientôt la ferme des Airelles. Les bergers, assez effrayés de cette équipée, allèrent à sa rencontre pour le féliciter de son courage. Le petit garçon sauta à terre, caressa doucement sa monture et essuya avec son mouchoir la sueur dont elle était couverte.

Dès lors notre ami monta chaque matin sur son nouveau cheval et il l'eut vite apprivoisé. Un jeune berger de quinze ans, nommé Jakoub (Jacob) l'accompagnait ; Boghos Efendi n'avait pas le temps de sortir avec lui et il trouvait son fils encore trop enfant pour courir ainsi tout seul par monts et par vaux. Les deux garçons partaient le matin de bonne heure ; ils emportaient avec eux dans un sac des provisions pour leur dîner (des œufs durs, du fromage de brebis, du pain et des fruits) et ne rentraient que le soir. Le pays leur offrait des buts d'excursions très variés ; ils avaient en deux mois parcouru toutes les vallées, gravi tous les sommets des environs, exploré des forêts presque vierges. A ce régime le visage d'Archag s'était bronzé, sa poitrine élargie, ses muscles s'étaient fortifiés.

— Où irons-nous demain ? demanda-t-il un soir à son nouvel ami.

— Dans le Kutschuk déré (petite vallée) et nous nous baignerons dans le lac.

— Yok, yok (non, non), répondit Archag, nous y avons déjà été quatre fois.

— Eh bien ! allons au village de Buldur.

— Non, cela ne me dit rien.

Archag semblait de mauvaise humeur ; assis sur un rocher, il frappait la pierre de ses talons.

— Il y aurait bien la caverne de Karadéré (vallée noire), dit enfin Jakoub en hésitant, seulement...

— Seulement quoi ?

— Seulement les environs sont infestés de brigands et, si ton père le savait, il ne nous permettrait jamais d'y aller.

— C'est loin d'ici ?

— Six heures à cheval ; mais la route est mauvaise et difficile à trouver.

— Tu y as été, toi ?

— Oui, l'an dernier avec le « dayé » (oncle)... Figure-toi une salle souterraine, haute comme une cathédrale, toute garnie de festons et de dentelles en pierre. De ma vie, je n'avais vu quelque chose d'aussi beau et j'aimerais rudement y retourner, s'écria Jakoub qui s'était laissé entraîner par son enthousiasme.

— Les brigands ne t'ont rien fait à toi ?

— Oh ! moi, un pauvre pâtre ; ils savent bien que je n'ai pas le sou ; tandis que toi, tu es le fils du riche Boghos Efendi ; ça vaut la peine qu'on se dérange pour un morceau pareil.

— Bah ! ils ne sauront pas qui je suis ; je mettrai de vieux habits et bien malin qui me reconnaîtra. Donc, c'est entendu pour demain ; viens me réveiller pour plus de sûreté ; je vais aller préparer nos provisions.

L'idée de cette course aventureuse avait remis Archag de bonne humeur. Il se leva, tapa son camarade sur le dos et s'enfuit en lui criant :

« Rattrape-moi, si tu peux. »

Il était plus agile que Jakoub et il disparut bien vite dans la cour de la ferme.

Le lendemain, à quatre heures, il se réveilla en sursaut en entendant un domestique gratter à sa porte. Il fut debout en un instant, roula son matelas et ses couvertures et les serra dans une armoire. Son père était encore couché ; il entra dans sa chambre et s'approcha de lui :

— Pariluis hairick (Bonjour, papa), lui dit-il, en lui baisant la main. Nous allons faire une course, Jakoub et moi ; il fait si chaud que nous préférons partir de bonne heure.

— Tschatkeretsick (c'est bien), lui répondit Boghos Efendi ; soyez prudents et ne rentrez pas trop tard ce soir.

Ces dernières paroles furent perdues pour Archag, car il était déjà dehors. Jakoub l'attendait à la cuisine :

— J'ai sellé les chevaux ; tout est prêt.

— Tu es un chic type, as-tu déjeuné ?

— Non, pas encore.

Archag tendit à son compagnon un morceau de fromage, tandis que lui-même mordait dans le sien à belles dents :

— Ces pauvres brebis, dit-il, elles nous donnent leur lait et nous mangeons leurs agneaux. Les hommes sont vraiment bien méchants.

Jakoub le regarda avec des yeux effarés :

— Je n'ai jamais pensé à cela, par exemple, et les brebis non plus, tu peux en être sûr ; elles sont trop stupides.

— Heureusement pour elles ; mais elles souffrent comme nous et il ne te faut plus les battre.

— Si ça peut te faire plaisir, je te le promets, quoiqu'elles le méritent absolument, parfois ; mais au lieu de discuter sur les brebis, nous ferions mieux de nous mettre en route.

— Tiens, tu as raison.

Quelques minutes plus tard, les deux garçons filaient à toute vitesse, bercés par le galop de leurs montures qui avançaient bravement, ne se laissant rebuter ni par les cailloux, ni par les aspérités du chemin.

Après avoir remonté, pendant trois heures, le Kara Déré (la vallée noire), ils eurent à gravir une pente couverte d'éboulis. Ils suivaient un étroit sentier à peine tracé. Deux fois Jakoub se trompa de chemin et ils durent revenir sur leurs pas. Depuis plusieurs heures, ils n'avaient pas rencontré un être vivant ; de temps à autre ils entendaient au loin le grognement d'un ours ou un troupeau d'onagres s'enfuyait devant eux. Archag commençait à craindre de n'arriver jamais, quand son compagnon s'écria joyeusement :

— Cette fois nous y sommes, et il lui montrait du doigt un ravin où croissaient quelques maigres arbrisseaux.

Ils sautèrent à terre et attachèrent leurs chevaux. Archag regardait de tous côtés :

— Tu as dû te tromper, dit-il enfin ; il n'y a pas trace de grotte par ici.

Jakoub lui désigna alors une ouverture à moitié cachée par les buissons et si étroite qu'il semblait presque impossible de pouvoir y passer. Jakoub avait déjà disparu avec l'agilité d'un serpent ; notre ami essaya de le suivre, mais ce n'était pas

chose aisée ; les pierres serraient sa poitrine comme dans un étau et il était près d'étouffer. Ses pieds se débattaient dans le vide ; sa position était critique : pas moyen ni de descendre, ni de remonter. Tout à coup il se sentit tiré par en bas et, l'instant après, il se trouva tout étourdi à côté de Jakoub. Les deux garçons étaient au sommet d'un couloir qui s'enfonçait dans la terre. Ils le suivirent vaillamment, glissant souvent, mais descendant toujours. Enfin le couloir cessa ; Jakoub alluma sa lanterne et ils poussèrent ensemble un cri d'admiration. La salle dans laquelle ils étaient parvenus était si haute qu'ils pouvaient à peine en distinguer la voûte ; de merveilleux stalactites lui faisaient un décor féérique ; le long des murs se dressaient des trônes et des sièges artistement ouvragés qui semblaient les inviter à s'asseoir ; à leurs pieds rampaient des monstres de pierre aux formes repoussantes. Archag se demandait s'il était bien éveillé ou s'il avait été transporté dans un palais souterrain des *Mille et une Nuits*. Derrière une rangée de colonnes s'ouvrait une issue donnant sur une galerie que les enfants voulurent aussi explorer. Lorsqu'ils eurent fait une centaine de pas, ils durent se baisser et enfin ramper à terre, car ce n'était plus qu'un étroit boyau qu'ils suivaient.

— Halte ! s'écria Jakoub qui avait pris les devants.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Archag.

— Regarde.

Le couloir finissait brusquement et un trou noir béait devant eux. Jakoub l'inspecta avec sa lanterne : c'était un puits rempli d'eau. Ils s'amuserent à y lancer des pierres pour en connaître la

profondeur, puis ils rebroussèrent chemin. Ils se retrouvèrent enfin hors de la caverne.

« C'était magnifique, fit Archag, mais je suis bien content de respirer de nouveau l'air pur et d'avoir quitté cette nuit éternelle. »

Leur équipée leur avait donné la faim et ils mangèrent de grand appétit. Ils se couchèrent ensuite à l'ombre d'un rocher et s'endormirent profondément.

Archag, qui n'avait pas l'habitude de faire la sieste, se réveilla le premier ; il se frotta les yeux avec stupeur en voyant près de lui deux hommes à la mine rébarbative. Il poussa Jakoub du pied et les lui désigna en silence.

« Eh bien ! mes petits amis, — dit l'un des hommes d'un air narquois, — enfin réveillés ? Vous en avez fait là un somme, Machallah ! Maintenant vous allez nous suivre gentiment et sans broncher ; sans cela « vaï sizi » (malheur à vous). »

Le « bravo » toucha la crosse de son pistolet. Les enfants eurent à la seconde la même pensée : ils étaient au pouvoir des brigands. De leur vie ils n'avaient vu plus sinistres figures : de grands gaillards à la barbe embroussaillée, au nez en bec d'aigle, aux dents aiguës et prêtes à mordre, comme celles d'un loup. Ces hommes étaient drapés de longs manteaux bruns, lamés d'argent ; à leur ceinture brillaient la crosse d'un pistolet et le manche d'un yatagan. En les entendant parler, les enfants avaient facilement reconnu des Kurdes, les ennemis jurés de leur race. Dieu seul savait quel sort les attendait.

« Montez sur vos chevaux et en marche », leur dit le plus âgé des brigands.

Nos deux amis s'empressèrent d'obéir ; chacun des bandits tenait un des chevaux par la bride ;

le chemin était dangereux, grimpant le long des parois de rochers et surplombant l'abîme. Ils marchaient depuis près d'une heure, quand ils arrivèrent dans un vallon resserré entre de hautes montagnes. Les hommes bandèrent alors les yeux des enfants ; un quart d'heure plus tard ils leur ordonnèrent de descendre de cheval et d'enlever leur bandeau. Ils étaient dans une grotte spacieuse, éclairée par plusieurs torches de résine, car le jour y parvenait à peine. Une douzaine de brigands étaient assis en rond autour d'un feu de sapin ; ils mangeaient, buvaient et leurs gros éclats de rire faisaient résonner les parois de la caverne. Lorsqu'ils virent les deux garçons, ils les invitèrent à prendre part à leur repas ; nos amis obéirent avec empressement, car la course leur avait aiguisé l'appétit.

Archag promenait partout ses regards curieux ; il n'avait plus peur et, depuis qu'il s'était rassasié, il trouvait même l'aventure amusante. Il avait décidé avec assez d'à propos que, du moment qu'on leur offrait à manger, on n'en voulait pas à leur vie. Les brigands l'accablaient de questions auxquelles il répondait naïvement ; ses remarques provoquaient souvent le rire de l'assemblée. Jakoub, par contre, ne desserrait les dents que pour manger et ses yeux étaient pleins d'épouvante. Il n'écoutait pas ce qui se disait, tandis qu'Archag suivait avec intérêt la conversation des bandits. L'un d'eux, un tout jeune homme dont la moustache commençait à peine à pousser, racontait son dernier exploit.

« J'étais à Bayazid depuis quinze jours, guettant vainement quelque bon coup ; mais on aurait dit que Mohammed oubliait ses fidèles ; je n'avais pas pu voler une seule bourse ; la faim

me faisait souffrir et je devais chaque jour serrer ma ceinture davantage. Enfin, un soir, je vis passer un homme richement vêtu qui se rendait au hamam (bain). Je le suivis et mon cœur s'attrista, quand je dus donner pour entrer ma dernière piastre. Je vins comme par hasard m'asseoir à côté de lui et je vantai la beauté de sa barbe.

— Sept fois heureux, lui dis-je, celui à qui Allah a accordé une barbe pareille, signe évident de sagesse.

» Le gros homme se rengorgea et me remercia d'un sourire.

— Ton serviteur, continuai-je, est encore bien jeune ; à peine deux ou trois poils se courent-ils après sur mon menton ; mais, ne pouvant pas encore prétendre à la sagesse, je recherche toujours la compagnie des hommes doctes et érudits, car leurs paroles sont douces comme le miel et enivrantes comme la cervoise.

» Par de semblables discours je gagnai la confiance de l'imbécile ; je lui tirai les vers du nez et bientôt je connus son histoire. C'était un riche marchand de Bagdad qui avait remonté le Tigre pour vendre une provision de café et pour acheter des tapis du Kurdistan. Il avait fait d'excellentes affaires et comptait reprendre le lendemain le chemin de sa ville natale. Je me donnai moi-même pour le fils d'un maître de caravane d'Alep, étudiant le droit à Ispahan et retournant à la maison pour mes vacances. Bientôt nous fûmes les meilleurs amis du monde. J'ordonnai force tasses de café et portions de haschich que je lui laissai payer. Lorsque nous quittâmes le bain, mon compère était complètement sous l'influence de la drogue enivrante ; il ne pouvait avancer

qu'en s'appuyant lourdement à mon bras. J'avais combiné mon coup à l'avance ; quand nous fûmes dans le quartier désert qui s'étend derrière la citadelle, je l'attaquai et le soulageai de sa ceinture cousue de pièces d'or. Il était si stupéfait de ma conduite qu'il ne trouvait rien à dire. Avant de m'éloigner, je lui coupai encore la barbe, « car, lui dis-je, noble descendant du prophète, tes poils me feront une barbe postiche magnifique et, avec ta haute sagesse, ils auront vite fait de repousser.

» Un bon coup de pied l'envoya rouler dans un fossé où je l'ai laissé cuver son haschich. Je n'avais du reste pas le temps de m'occuper de lui ; je regagnai mon chan à la hâte, enfourchai mon cheval et vins droit ici vous rejoindre. »

Vaincus par le sommeil, les garçons s'étaient endormis pendant cette histoire ; les brigands les déposèrent sur un lit de feuilles où ils dormirent toute la nuit sans se réveiller.

Pendant ce temps, Boghos Efendi était dévoré par la plus cruelle angoisse. En voyant, à six heures, que les enfants n'étaient pas de retour, il avait pensé qu'ils s'étaient attardés. Mais lorsque à huit heures il ne vit toujours personne, il commença à s'inquiéter sérieusement. Il envoya des bandes de bergers battre les environs ; ils ne purent lui apporter aucun renseignement et le pauvre père passa la nuit dans des transes mortelles. A quatre heures du matin, il était prêt à recommencer une nouvelle battue, quand on vint lui dire qu'un jeune garçon désirait lui parler. Il sortit aussitôt et trouva dans la cour un berger kurde d'une quinzaine d'années qui lui remit une lettre. Il la décacheta d'une main tremblante. Elle ne contenait que ces quelques mots :

« *Votre fils et son compagnon ont été faits prisonniers par les brigands. Envoyez un de vos serviteurs, sans escorte, porter cent livres à la caverne du Kara Dagb et les enfants seront libres.* »

Essad Chan.

P. S. — *Si l'argent n'est pas là ce soir à cinq heures, vous ne reverrez plus votre fils qu'à l'état de cadavre.* »

Boghos Efendi mit la lettre dans sa poche et leva les yeux pour poser quelques questions au messager, mais celui-ci avait déjà disparu. Il jugea inutile de le poursuivre et appela son intendant et deux vieux bergers pour avoir leur avis. Tous conseillèrent, sans hésiter, d'envoyer l'argent aussi vite que possible, car Essad Chan était le brigand le plus dangereux de la contrée et il avait la force et la ruse pour lui. Boghos Efendi remit alors les cent livres à son intendant et lui recommanda de faire diligence, afin d'arriver à la caverne avant midi.

Les garçons, à leur réveil, furent bien étonnés de se trouver dans une grotte. Peu à peu ils se rappelèrent les événements de la veille et se demandèrent avec anxiété ce que l'avenir leur réservait. Ils n'eurent du reste pas à se plaindre des brigands. On leur offrit un copieux déjeuner, puis un des bandits invita Archag à faire une partie d'échecs. Celui-ci accepta avec plaisir ; il était bon joueur, mais fut assez rusé pour laisser gagner son rival. Un autre brigand prit ensuite son tamboura (sorte de mandoline) et se mit à chanter. La matinée se passa ainsi assez agréablement pour les deux captifs ; ils furent pourtant bien heureux, quand on vint leur dire qu'ils étaient libres. On leur banda de nouveau les yeux, afin qu'ils ne puissent se rendre compte

de la situation exacte de la grotte ; en leur enlevant leur bandeau, les brigands leur firent jurer sur le crucifix de ne pas les poursuivre et de ne pas chercher à connaître leur cachette. Les deux garçons jurèrent, trop heureux de s'en tirer à si bon compte.

« Seulement, dit Archag, j'ai très soif et j'aimerais bien boire quelque chose. »

Les brigands éclatèrent de rire et l'un d'eux lui tendit sa gourde, en lui donnant une tape d'amitié. Archag le remercia, puis les deux garçons éperonnèrent leurs chevaux et partirent au plein galop. Lorsque leurs montures ralentirent enfin le pas, le Kara Dagh était bien loin derrière eux.

« En voilà une équipée, s'écria Archag, que va dire mon père ? »

Pour toute réponse Jakoub haussa les épaules et ils continuèrent leur route en silence.

Quand notre ami aperçut son père qui, plein d'anxiété, les attendait devant la ferme, il sauta à bas de son cheval, remit les rênes à Jakoub et courut à sa rencontre pour lui demander pardon.

« Mon fils, lui répondit Boghos Efendi, ton imprudence aurait pu te coûter la vie. Tu sais qu'en voyage je ne prends jamais que l'argent strictement nécessaire ; si je n'avais pas vendu trois chevaux l'autre jour à ce Persan de Tabriz, je n'aurais pas pu payer ta rançon et alors sois sûr que les voleurs, n'écoutant ni tes cris, ni tes larmes, auraient tenu leur parole et t'auraient tué. Dieu a eu pitié de nous et Il t'a infligé une salutaire leçon. Rappelle-toi toujours de l'anxiété que tu as causée à ton père, de l'argent que ta folie me coûte, argent péniblement gagné, sur lequel je comptais pour cet hiver et puisses-tu à l'avenir être plus sage. »

Archag le promit et baisa la main de son père en pleurant. Il ne se faisait plus du tout l'effet d'un héros, mais bien d'un petit garçon revenant d'une folle équipée. Depuis lors il ne pensa jamais à son aventure sans en rougir de honte.

CHAPITRE IV

LA NOCE DE NIZAM

Boghos Efendi avait défendu à son fils de s'éloigner de la ferme et les journées qui suivirent furent très longues pour notre petit ami. Aussi fut-il bien content quand son père lui annonça leur prochain départ. L'hiver commence de bonne heure sur ces hauts plateaux et Boghos Efendi désirait être rentré à la maison avant le froid. Les bergers regrettaient de voir partir Archag ; son entrain avait égayé leurs journées monotones et ils lui firent promettre de revenir un autre été.

Le voyage de retour s'écoula sans péripéties remarquables et, après trois semaines de route, Archag put de nouveau embrasser sa mère. « Comme on est bien à la maison, » répétait-il toujours. Une semaine après son arrivée, il recommença ses leçons. Il les avait passablement oubliées pendant ses vacances et il dut travailler fort et ferme pour rattraper ses camarades. Pendant les longues soirées d'hiver, il ne se lassait pas de parler de son voyage, de la ferme des Airelles et de tout ce qu'il y avait vu. Levon l'écoutait bouche bée, saisi d'admiration pour son aîné.

Un événement important vint bientôt changer le cours des idées des deux garçons et occuper toutes leurs heures libres. Joussif hodja avait demandé à Boghos Efendi la main de Nizam et la noce avait été fixée à la St-Sylvestre. Aussi, dès

novembre, la maison ressembla-t-elle à une ruche d'abeilles, car il y avait le trousseau à finir, des achats à faire, sans parler des préparatifs du festin et à mesure que le temps passait, l'excitation augmentait. Les voisines venaient tous les après-midi offrir leur concours et satisfaire leur curiosité. Elles inspectaient les cadeaux, critiquaient et disaient leur mot, exaspérant la vieille Gulenia qui les tançait d'importance. Archag et Levon écrivaient les invitations et aidaient à la cuisine, chaque fois qu'il y avait des œufs à battre ou de la pâte à remuer.

Le matin de la noce arriva enfin. Revêtue d'une robe en soie rose, Nizam était assise au milieu de la salle de réception ; sa tête était recouverte d'un voile retenu aux tempes par de gros sequins d'or. Elle se tenait raide et silencieuse, car la bienséance lui interdisait d'ouvrir la bouche ce jour-là, même pour répondre aux félicitations de ses parents et amis. — Archag, toujours moqueur, prétendait qu'elle se rattraperait plus tard. — Sa figure était pâle et ses yeux cernés ; elle était levée depuis l'aube et encore à jeun, car elle devait communier à l'église après avoir entendu la messe du mariage. Elle jetait des regards d'envie à ses invités qui mangeaient, buvaient et semblaient beaucoup s'amuser.

Vers les onze heures, plusieurs coups de canon annoncèrent qu'il était temps de se mettre en route. Nizam se leva et sa mère lui couvrit le visage de son voile, puis deux jeunes gens la transportèrent sur un cheval blanc qui attendait dans la cour. La jeune épouse orientale doit en effet manifester par sa résistance son déplaisir de quitter son père et sa mère et c'est de force que les amis de l'époux doivent la traîner hors de la mai-

son. Les parents de leur côté se lamentent du départ de leur fille.

Nizam feignait assez bien un chagrin qu'elle ne ressentait nullement, car elle aimait Jousif hodja. D'une main elle tenait les rênes de son cheval et de l'autre serrait contre son sein un miroir, emblème de sa pureté, qu'elle devait remettre à son mari. Tous les siens suivaient en poussant des cris de douleur. L'époux et ses amis attendaient le cortège de Nizam devant la cathédrale. Lorsqu'ils le virent déboucher sur la place, ils l'acclamèrent et tirèrent des coups de pistolet pour manifester leur joie.

Nizam alla s'agenouiller à côté de Jousif, tandis que les enfants de chœur entonnaient un charagan (cantique). L'évêque, revêtu de sa simarre, avait gravi les marches de l'autel. Il lut la messe d'une voix monotone et demanda aux fiancés s'ils consentaient à devenir mari et femme. Sur leur réponse affirmative, il leur présenta l'hostie et leur fit boire dans le calice le vin rouge, représentant le sang de Jésus-Christ. Tandis que les deux époux se tenaient étroitement enlacés, il toucha leurs têtes d'un crucifix d'ivoire, passa à leurs doigts l'anneau nuptial et les unit ainsi pour partager les joies et les peines de la vie. Quand Nizam et Jousif se relevèrent, les charagans recommencèrent, interrompus par des coups de fusil et de canon.

La cérémonie religieuse étant achevée, les mariés et leurs invités se dirigèrent vers la maison de Jousif hodja où les attendait un véritable festin. Les dindes, les oies, les bécasses et les gélinottes s'entassaient sur les assiettes ; ensuite vint le tour des pâtisseries et bonbons turcs : du balava aux noisettes et aux pistaches, des gâteaux

aux noix, des locums fondant dans la bouche, des pêches et des prunes confites, de l'orangeade, du cédrat, des dragées de différentes couleurs, du nougat brun et blanc. Le café était servi dans de minuscules tasses d'argent que des domestiques passaient à la ronde sur des plateaux ; d'autres invités préféraient des « sherbets » (boissons glacées), sherbets à la rose, à la violette ou à la vanille.

Tout le monde s'amusait et riait ; seuls, les époux ne devaient point prendre part à l'animation générale ; ils trônaient au haut d'une table, compassés et muets.

Un barde aux cheveux blancs chantait cette ballade, vieille de plusieurs siècles, en s'accompagnant sur le tamboura :

« Une nuit sombre enveloppe la plaine d'Avairair. La lune d'argent s'est cachée pour pleurer en silence, car Vartan et ses braves gisent, privés de vie, sur la terre cruelle. Tout à coup un cri déchirant perce les ténèbres : « Vartan, Vartan, où es-tu ? » Mais seule la chouette répond au désespoir de la vierge. La belle Schnorig avance en trébuchant, sans larmes, les yeux brûlés par la fièvre. Elle parcourt le champ de bataille, cherchant le cadavre de son fiancé. « Sainte Ripsimé, protectrice des amants en détresse, guidez-la dans sa course ! » Le courage est près d'abandonner la malheureuse ; à la clarté de sa lanterne, elle interroge les visages des morts ; enfin un sanglot lui échappe ; son amant gît à ses pieds. Jamais il ne lui a paru plus beau. Son visage a la blancheur du marbre ; ses cheveux le noir de l'ébène. Elle se jette à son cou, essayant en vain de le réchauffer par ses baisers. Le Mamigonien se soulève, lentement ressuscité par l'amour. Ses yeux sont pleins

de la terreur de l'au-delà ; mais sa bouche murmure : « Schnorig, ma bien-aimée ; Schnorig, ma douce fiancée, je m'en vais te quitter ; la sombre visiteuse m'appelle et elle n'attend pas. La Mort va m'enlacer de ses bras de squelette ; notre amour se flétrit comme la fleur de la prairie. »

« Vartan, Vartan, ne me quitte pas ; je veux te disputer à ma rivale ou mourir avec toi. »

Elle le serre avec transports ; elle couvre son visage de baisers ; elle rugit son amour comme une hyène. Mais son fiancé ne peut plus lui répondre ; son sang teint en pourpre les blanches pâquerettes ; ses lèvres exhalent un dernier soupir et déjà son âme s'envole sur les ailes du vent. La mort jalouse guette une seconde victime ; c'est elle qui inspire des pensées funestes à la malheureuse Schnorig. La vierge contemple douloureusement le champ de bataille, la plaine d'Avarair ; elle murmure un adieu à la vie et retire le fer sanglant du cadavre de Vartan ; elle le baise avec ferveur et l'enfonce dans son propre sein. Elle tombe telle qu'un lys fauché dans toute sa beauté ; de son bras d'albâtre elle entoure le cou de son ami ; un sourire glisse sur ses lèvres, son âme s'envole à son tour... Et la lune d'argent s'est cachée pour pleurer en silence... »

Le vieux musicien jouait sur son tamboura des accords tristes et lugubres. Les invités écoutaient, les yeux perdus dans l'infini, songeant à leur malheureuse patrie.

Peu à peu chacun se retira ; les parents prirent en pleurant congé de leur fille chérie qu'ils ne devaient pas revoir de neuf mois¹¹. Archag tenait la lanterne et marchait en avant.

CHAPITRE V

CENTRAL TURKEY COLLEGE

Trois ans et demi se sont écoulés depuis la noce de Nizam. Ces années ont été marquées par un seul événement important pour la famille de Boghos Efendi : la naissance de la petite Jersabeth, la fille de Nizam et de Jousif hodja. Hanna badji est toujours là, mais sa mauvaise santé inspire bien des inquiétudes aux siens qui craignent toujours de la perdre. Archag est maintenant un garçon de seize ans, fort et élancé, qui en paraît dix-huit. Il a passé l'an dernier ses vacances à la ferme des Airelles ; cette fois son séjour n'a pas été gâté par des aventures pareilles à celles que nous avons relatées ; il a beaucoup aidé à son père et l'a même remplacé pour la vente des chevaux.

Il a fini les classes de l'école de Van et Boghos Efendi a décidé de l'envoyer au collège américain d'Aintab ; notre ami en a beaucoup entendu parler par des camarades plus âgés ; il aime ses études et se réjouit de pouvoir les continuer, car il se sent peu de goût pour le métier de marchand, quoiqu'il n'ait pas encore choisi de vocation.

Boghos Efendi avait écrit au président du collège ; après deux longs mois d'attente et de crainte¹², le maître des postes remit enfin à Archag une lettre portant le timbre d'Aintab que notre ami se hâta de porter à son père. Le président, D^r Hall, l'autorisait à entrer dans la classe des Sophomores¹³ à raison de douze livres turques

(264 fr.) par an. Les cours recommençaient le 20 septembre et comme on était déjà au 25 août, il n'y avait pas de temps à perdre, car il fallait bien compter trois semaines pour le voyage. Une caravane partait de Van pour Alep le premier septembre, en passant par Marasch et Aintab, et il fut décidé qu'Archag se joindrait à ces marchands. Il aurait été, en effet, impossible à un garçon de son âge de faire un tel voyage complètement seul. Ces derniers jours, remplis par une foule de préparatifs, passèrent trop vite au gré de notre ami qui se sentait triste à l'idée de quitter la maison paternelle.

La veille de son départ, il se rendit au sérail avec son père pour chercher un teskéré (passeport). Le Kaïmakam (gouverneur), très occupé à lire son journal de Stamboul, les reçut d'un air maussade; seulement, comme Boghos Efendi était un des membres les plus influents de la communauté arménienne, il n'osa pas lui refuser le passeport demandé. Il inscrivit l'âge et le nom d'Archag, son poids et sa hauteur, la couleur de ses cheveux et même celle des vêtements qu'il porterait pendant le voyage; il marqua ensuite tous les endroits par lesquels le jeune homme devrait passer. Boghos Efendi déboursa de bon cœur deux méjidiés (9 fr.) pour le précieux papier qui, à cette époque, était le plus souvent refusé aux Arméniens, leur rendant ainsi tout voyage impossible; le père et le fils baisèrent la main du pacha en signe de soumission et se retirèrent en lui faisant de profondes révérences.

Archag passa le reste de la journée auprès de sa sœur et de son beau-frère. Jousif hodja, ayant étudié à Aintab, put lui donner de nombreux conseils :

— Considère-toi comme heureux, mon garçon, lui dit-il, d'avoir le privilège de travailler avec des hommes tels que les professeurs Levonian et Bestjan. Va voir quelquefois Mrs. Shephard, la femme du docteur ; elle aime notre peuple ; son exemple t'encouragera. Et, quoiqu'on te dise, souviens-toi toujours, avec bonheur et fierté, que tu es Arménien.

— Et notre président ? demanda Archag.

— Le D^r Hall est un homme très instruit et sous sa direction le collège a remarquablement progressé.

Ces paroles avaient été dites comme à contre-cœur et Archag eut l'intuition que son beau-frère n'aimait pas le président ; or, pour que Jousif hodja n'aimât pas quelqu'un, il fallait des raisons sérieuses. Nizam l'exhortait à écrire souvent, à se bien conduire et à aller régulièrement à l'église. Archag, très ému, en embrassant sa sœur et son beau-frère, leur promit tout ce qu'ils voulurent.

Son dernier repas à la maison paternelle fut triste, car chacun se taisait, oppressé par ses propres pensées. Archag alla se coucher de bonne heure, mais il dormit très mal ; il se réveilla maintes fois en sursaut, rêvant qu'il était en retard. A l'aube, enfin, la vieille servante vint l'appeler et il s'habilla rapidement. Il finissait à peine de déjeuner quand on entendit résonner les grelots des chameaux. « Archag Efendi, êtes-vous prêt ? » cria un vieil Arabe.

Le cheval du jeune homme attendait dans la cour. Krikor avait attaché les malles de notre ami des deux côtés de la selle et étendu sur le dos de l'animal un matelas et des couvertures. Archag se jeta dans les bras de ses parents, puis reçut à

genoux leur bénédiction ; il embrassa son frère, cria un dernier adieu aux domestiques rassemblés dans la cour, monta sur son cheval et s'installa très confortablement sur la couche que Krikor lui avait préparé. Il se retourna souvent pour agiter son mouchoir, tandis que ses larmes coulaient librement. Son voyage fut long et pénible ; les chameaux avançaient avec une lenteur désespérante et Archag, épuisé de fatigue, s'endormait, les bras serrés autour du cou de sa monture. Pour éviter les chaleurs, la caravane partait le matin à l'aube et marchait jusqu'à midi ; elle se reposait jusqu'à trois ou quatre heures, puis on faisait de nouveaux quelques milles. Chaque nuit se passait dans un chan et Archag, dévoré par les punaises, ne dormait guère ; il s'assoupissait à peine qu'un de ses compagnons le secouait déjà : c'était le moment de partir.

Ils passèrent successivement par Bitlis et Marasch. Enfin, un matin, la caravane arriva au sommet d'un col et un des Arabes put montrer à Archag, dans la plaine qui s'étendait à leurs pieds, une grande ville entourée de verdure : c'était Aintab. Vingt-deux jours s'étaient écoulés depuis leur départ. Le musulman désignait à son jeune protégé les bâtiments les plus importants : le vieux « kala » (forteresse) à moitié ruiné, le dôme de la cathédrale grégorienne, les tours de l'église des franciscains, des mosquées dont les minarets ressemblaient à des aiguilles, l'hôpital américain et enfin le collège, dont la façade en style anglais contrastait étrangement avec les autres maisons indigènes. Les chameaux, excités par leurs conducteurs, pressèrent le pas, renflant et poussant des cris lugubres. Ils marchaient à une bonne al-

lure et vers midi la caravane entra dans le chan où elle devait passer quelques jours.

Aintab compte environ soixante-mille habitants, dont vingt-cinq mille Arméniens. Musulmans et chrétiens vivent dans des quartiers séparés et n'ont que peu de rapports entre eux. La ville est située dans une plaine fertile, arrosée par un affluent de l'Euphrate. La vigne croît en abondance sur les collines qui l'entourent et produit des raisins fameux dans tout le pays. Eloignée de plus de 70 km. du chemin de fer, Aintab a été à peine effleurée par la civilisation européenne. La mission américaine y a établi un hôpital, une école normale de jeunes filles et un collège. Celui-ci, fondé en 1876 par le D^r Trowbridge, un chrétien au cœur d'élite enlevé trop tôt, hélas ! à son champ d'activité, comptait à l'époque dont nous parlons deux cents élèves dont quatre-vingts internes. Bien situé sur une colline, il domine la ville et la plaine.

Dès qu'Archag eut fait viser son passeport, il se dirigea vers « Central Turkey College ». De loin déjà, il pouvait voir le grand bâtiment en briques rouges, autour duquel se groupaient les habitations du président et des professeurs. Une haute muraille entourait le « campus » (enceinte du collège); à la porte, Archag parlementa quelques instants avec le concierge, puis les lourds battants barrés de fer tournèrent sur leurs gonds et le jeune homme gravit la colline.

Plusieurs élèves jouaient devant l'école, regardant curieusement le nouveau venu. Notre ami s'approcha de l'un d'eux et lui demanda en arménien s'il pouvait voir Badvili (pasteur) Astjan qui avait la charge des internes. L'élève le regarda avec un certain étonnement et lui répondit en

turc¹⁴ de le suivre. Le pasteur était occupé à écrire, lorsque les deux garçons entrèrent dans son bureau. Sa bonne figure s'illumina d'un sourire et Archag se sentit tout de suite attiré vers cet homme excellent. Le badvili pouvait avoir cinquante ans ; c'était un petit homme gros et court ; un fez, campé à la crâne sur sa tête, laissait échapper une foison de cheveux gris ; à chaque instant il redressait son couvre-chef d'un coup de poing, mais le fez rebelle avait bientôt repris sa position inclinée. Après avoir été pendant plusieurs années pasteur en Asie Mineure, il avait été nommé « Headmaster » (1^{er} maître interne) au Central Turkey College ; il se trouvait là beaucoup plus dans son élément que dans sa chaire de prédicateur, car il avait un faible pour la jeunesse et aimait cette école dont il avait été un des premiers élèves. Il serra la main d'Archag et lui demanda s'il avait fait bon voyage. Il l'inscrivit ensuite parmi les Sophomores et lui assigna sa place dans un des dortoirs.

— Nous serons ensemble, lui dit l'autre élève qui s'appelait Garabed.

— J'en suis bien content, répondit Archag, tu es le seul que je connaisse ici.

Les deux garçons redescendirent alors au préau ; d'autres élèves se joignirent à eux et bientôt Archag se trouva mêlé à une conversation animée : on parlait des professeurs, du président et de sa femme, de ce qu'on avait appris et de ce qu'on aurait à apprendre. Tous les Sophomores firent ensuite une partie de balle qu'ils n'interrompirent qu'en entendant la cloche du souper. Trois tables étaient servies dans la salle à manger : une pour la classe préparatoire, la seconde pour les Freshmen et Sophomores ; la troisième

pour les Juniors et Seniors. Archag s'assit à côté de Garabed au moment où Badvili Astjan prononçait la prière. Ce repas aurait sans doute paru bien frugal à des Européens ; il se composait de thé, de pain et d'œufs durs ; mais les élèves paraissaient contents ; ils expédièrent leur souper en dix minutes, puis retournèrent à leurs jeux, l'étude n'ayant pas encore commencé.

Archag se promenait bras dessus bras dessous avec Garabed qui lui racontait son histoire. C'était un garçon de dix-sept ans, maigre et d'apparence délicate ; il avait grandi trop vite et se tenait courbé en avant ; sa figure était douce et attirante ; malheureusement l'expression en était gâtée par une paire de grosses lunettes qui le faisaient ressembler à un petit vieux. Il était natif de Goerun (près de Sivas) et avait déjà étudié deux ans à Aintab.

« J'y suis revenu avec plaisir, dit-il, car les professeurs sont gentils et les élèves de braves garçons. Mon père aurait voulu que j'aille à Marsivan qui est plus près de chez nous, mais j'ai préféré revenir ici. »

Garabed plaisait à Archag qui lui parlait de Van et de sa famille comme à un ami :

— Plusieurs de mes parents ont étudié ici, disait-il ; c'est pourquoi j'y suis venu. Mon beau-frère qui a quitté Aintab il y a quatre ans m'a beaucoup parlé des professeurs, mais il ne m'a rien dit du Président Hall ; l'aimes-tu, toi ?

Garabed semblait assez embarrassé de répondre ; les Arméniens sont méfiants et il avait peur de se compromettre. Pourtant un regard dans les beaux yeux graves d'Archag lui enleva toute incertitude :

— Le président Hall a un grand défaut : il n'aime pas notre peuple ; il ne comprend ni nos institutions, ni nos coutumes. Il ne cache pas ses préférences pour les Turcs ; puritain jusqu'au fond de l'âme, il nous regarde presque, nous grégoriens, comme des malheureux condamnés...

Un choc brusque l'empêcha de finir sa phrase : un garçon aux yeux pétillant de malice avait sauté sur son dos :

— Quoi, Baron ¹⁵ Garabed, n'as-tu pas honte de médire ainsi de notre honoré président ? Vaï, vaï sana (malheur à toi). Tu iras en enfer ; tu entraînes à ta suite l'innocent agneau que voici.

— Je ne sais pas trop si j'irai en enfer, répondit Archag ; mais je ne tiens nullement à être comparé à un agneau ; ils sont trop bêtes, merci bien.

— Aférim (à la bonne heure), Baron Archag, remets un peu Aram à sa place.

Le nouveau venu ne releva pas les paroles de Garabed ; prenant Archag par le bras, il lui dit :

— Garabed t'a présenté le D^r Hall ; laisse-moi maintenant te faire le portrait de tes camarades ; d'abord le sage Garabed qui est bien le plus chic type que je connaisse (cela entre nous). — Voici deux pasteurs en herbe — et il désignait deux gros garçons trapus qui causaient dans un coin — : Soghomon (Salomon) et Boghos (Paul), les favoris du président. Tu peux juger de son bon goût. Ce grand qui regarde les étoiles, ses mains dans ses poches, est un Junior du nom de Ghevont. Celui qui l'aborde, habillé à la franca (à l'euro-péenne), est Nejib Vartanian, le fils d'un médecin d'Alep ; il est dans notre classe, ainsi que son cousin Dikran, de rusés compères qui feront leur chemin, quoiqu'ils ne regardent pas toujours aux

moyens. Demain tu devras encore faire la connaissance de Samouïl, de Sumpad dont le cerveau n'est pas complètement en ordre et des cinq Ourfalis (habitants d'Ourfa) qui ne se quittent pas d'une semelle. Enfin, pour terminer la liste des internes, mon humble personne, Aram Nahabedian de Diarbekir, faisant l'office de bouffon et d'inventeur de farces. Il y a encore dans notre classe douze externes, mais nous ne les voyons qu'aux heures des leçons.

Archag riait de bon cœur ; il était enchanté de ses deux camarades et il lui semblait être déjà en pays de connaissances. A neuf heures, la cloche les fit rentrer ; ils allèrent dire bonne nuit à Badvili Astjan qui avait une gentille parole pour chacun et montèrent dans leurs dortoirs. Archag occupait une chambre commune avec Aram, Garabed, Soghomon, Nejib et Sumpad. Aram et Nejib commencèrent tout de suite une bataille avec leurs oreillers, faisant un vacarme épouvantable. Le gros Soghomon, à moitié enseveli sous une montagne de couvertures et d'oreillers, gémissait et suppliait.

« A moi, j'étouffe ! Vaï ! vaï ! je vais mourir ! Qui aura pitié de moi ? »

Aram et Archag exécutaient autour de leur victime une danse de sauvages. Pour finir, Badvili Astjan dut venir rétablir l'ordre ; il leur alluma une veilleuse pour la nuit, car les Arméniens détestent l'obscurité. Une fois dans leur lit, les garçons s'endormirent immédiatement et bientôt on entendit leur respiration régulière et les ronflements de Soghomon.

Archag rêvait que les cloches de la cathédrale de Van l'appelaient pour le culte du matin ; une

secousse l'arracha à son sommeil ; c'était Aram qui le tirait par le bras.

« Haïde, tu ne te réveilleras donc jamais, jeune taupe ! Est-il permis d'avoir le sommeil aussi dur ! Tu es comme Soghomon qui ne peut pas sortir de son lit. »

En un tour de main, Archag eut fini sa toilette ; puis toute la bande descendit pour le déjeuner. A sept heures et demi, professeurs et élèves étaient rassemblés à l'aula où le D^r Hall leur souhaita la bienvenue et fit le culte du matin. Il cita Samuel enfant en exemple aux élèves et les exhorta à l'imiter dans son amour pour le Seigneur :

« Vous ne venez pas ici seulement, » leur dit-il, « pour recevoir votre diplôme de bachelier que vous pourriez aussi bien obtenir à Constantinople, à Damas ou à Smyrne, mais pour devenir des chrétiens, des hommes justes et intègres. Nous désirons que ces années d'étude soient bénies pour vous et que plus tard, lorsque vous serez aux prises avec les difficultés de la vie, vous vous souveniez toujours avec plaisir des heures que vous aurez passées au milieu de nous. »

Il parlait bien et ses paroles entraient dans le cœur d'Archag. Que de bonnes résolutions il prit alors avec ses camarades ! La suite de notre histoire nous montrera s'il put ou non les tenir.

Quand l'orateur eut terminé, les élèves se levèrent et entonnèrent un de leurs cantiques favoris :

- « Rab der bisé Kaïmi kala » Le Seigneur est pour nous une bonne forteresse
- « Fourtunada émin meldja » Un sûr refuge dans la tempête.
- « Ol KayaninKovourhonda » A côté de ce rocher
- « Boulouroum hér-dem bir meldja » Je trouve toujours un refuge.

Ce matin-là, les Sophomores commençaient leurs leçons par les sciences naturelles que leur enseignait leur maître de classe, professeur Levonian.

« Nous avons une chance épatante de l'avoir comme maître de classe, » avait dit Aram à Archag. « C'est un saint sorti de son église, un ange descendu du paradis. Tu sais, il a une auréole sur la tête comme Sourp Hagob (Saint Jacques) dans mon livre de prières ; c'est pourquoi il n'ôte jamais son fez. L'année dernière nous avons le gros Missirian qui est sévère comme un pacha turc. Il nous faisait rater par plaisir ; il nous donne l'anglais, car il a passé plusieurs années dans le Yankeestan¹⁰. Il faisait si froid là-bas que son cœur s'est gelé. »

L'arrivée du professeur interrompit les bêtises d'Aram qui se mit à faire la caricature de M. Missirian « Yankeedoodle » comme il l'appelait.

Monsieur Levonian était un petit homme frieux, enveloppé hiver comme été dans son manteau. Sa figure était en partie cachée par une épaisse barbe noire ; son front de penseur était couvert par un vieux fez râpé, mais ses yeux noirs et lumineux le transformaient, lui ôtaient toute idée de ridicule qui aurait pu s'attacher à ses habits démodés ; quand ils vous avaient fixé une fois de leur regard de bonté, on ne pouvait plus les oublier. Ils mettaient votre âme à nu, semblaient y découvrir vos pensées mauvaises pour les chasser et vous les pardonner. Et sa voix, comme elle vous pénétrait, tour à tour sévère et dure, puis douce et tendre, pareille à celle d'un père causant à son enfant. Il aimait profondément l'histoire naturelle ; ses explications étaient claires et intéres-

santes et les quarante-cinq minutes de leçon passèrent trop vite au gré d'Archag.

Notre ami fit ensuite la connaissance du professeur Ballosian, un savant timide et renfermé qui leur enseignait l'arménien et de Monsieur Bestjan, le professeur de turc. Ce dernier était le vétéran du collège ; il l'avait fondé, il y avait trente ans, avec le D^r Trowbridge, se donnant corps et âme à sa tâche. Les commencements avaient été difficiles, les fonds manquaient, mais lui et le président s'étaient mis bravement à la besogne, enseignant jusqu'à neuf heures par jour. Le succès était venu ; les élèves affluaient des points les plus éloignés du vaste empire turc ; le vaillant D^r Trowbridge était mort avant l'heure ; le professeur Bestjan, plus favorisé, pouvait récolter l'ample moisson qu'il avait semée.

L'anglais était la première leçon de l'après-midi et Archag s'impatiait de voir ce fameux professeur dont Aram lui avait tant parlé. Monsieur Missirian était encore très jeune ; pour se faire mieux respecter de ses élèves, il croyait devoir afficher à leur égard une sévérité exagérée et ne laissait pas passer la moindre pécadille ; le président avait dû souvent lui faire des reproches au sujet des punitions continuelles qu'il infligeait à ses élèves. Il avait passé plusieurs années aux Etats-Unis où il avait aussi enseigné. Habitué aux enfants américains qui sont connus pour être terribles, il traitait de la même façon les garçons d'Aintab ; sans cela c'était un très brave homme qui s'intéressait à ses élèves, mais sans jamais le leur montrer.

Il fut tout de suite prévenu contre Archag ; il l'avait vu se promener familièrement avec Aram pour qui il avait une véritable antipathie et cela

avait suffi pour lui faire prendre le nouveau venu en grippe. Puis celui-ci avait appris l'anglais avec une Écossaise, Miss Dobbie, qui parlait un « broad Scotch », roulant ses r, haspirant ses h et prononçant « auld » au lieu de « old ». Quand il commença à lire, le professeur Missirian se moqua de sa prononciation et lui demanda ironiquement quel professeur lui avait enseigné l'anglais. Archag avait une véritable adoration pour sa vieille maîtresse et il fut blessé au vif de l'entendre tourner en ridicule.

Après leurs leçons, les Sophomores, heureux de se dégourdir les jambes, allèrent prendre part à un match de football.

Ils couraient, se poussaient, criaient, leur « zouboun » (robe) relevé jusqu'à la ceinture. Archag, après avoir culbuté Soghomon et Garabed, saisit la balle et la lança de toutes ses forces ; il visa mal son but et elle vint frapper en plein une des fenêtres du D^r Shephard. La vitre vola en éclats ; Archag poussa un cri de consternation.

« La seule chose à faire », lui dit Garabed, « est d'aller t'excuser auprès de Mrs. Shephard ; vas-y immédiatement. »

Archag était vexé de sa maladresse et il regrettait de devoir se présenter devant Mrs. Shephard comme un coupable. La femme du docteur avait vu ce qui s'était passé ; cachée derrière un rideau, elle examinait Archag qui paraissait très embarrassé. Quand il entra et balbutia des excuses, elle le remit à l'aise par quelques paroles bienveillantes :

« Il vous est arrivé un petit malheur ; mais ce n'est rien et vous serez bientôt plus habile. — Vous avez fini vos leçons, n'est-ce pas, et vous allez prendre une tasse de thé avec moi ? »

Elle avait trouvé le sujet de conversation qui devait plaire le mieux à Archag en lui parlant de Van où elle avait passé, il y avait trois ans. Elle s'informa de Miss Dobbie dont elle avait été l'hôte pendant une semaine. Archag s'était animé ; il racontait différentes anecdotes ayant trait à la bonté inlassable de la vieille demoiselle. Mrs. Shephard l'écoutait avec intérêt ; elle aimait son regard ouvert et sa vivacité. Au départ, Archag était conquis et il promit de revenir souvent.

CHAPITRE VI

UNE PARTIE DE BAIN TURC

Le jeudi était un jour important dans les annales des Sophomores, car, ce jour-là, Mihran hodja les conduisait au hamam (bain). Garabed, Aram et Archag marchaient en avant, Shadrac, Méshac et Abed-Négo comme les avait surnommés Dikran. Archag, ordinairement très susceptible, n'avait fait que rire de cette plaisanterie, car il était tout à la joie d'avoir trouvé deux amis. Garabed était en réalité celui qu'il préférait ; il pouvait lui révéler ses pensées les plus secrètes, lui raconter ses plaisirs et ses peines ; il trouvait toujours en lui de la compassion et de la sympathie. L'aîné d'une famille de huit enfants, Garabed avait vu partir l'un après l'autre tous ses frères et sœurs, enlevés par la tuberculose. Il lui était resté de ces deuils, de la tristesse qui l'avait environné à la maison, une certaine mélancolie dont il n'était jamais parvenu à se délivrer complètement. Ses professeurs le trouvaient trop tranquille, j'allais presque dire trop sage, pour son âge. Archag, exubérant de vie et de santé, en souffrait parfois et alors il était enchanté de retrouver son autre ami avec lequel il pouvait courir, sauter et se battre autant qu'il le voulait, car Aram était le bout-en-train de la classe et si ses camarades redoutaient ses railleries, ils admiraient aussi sa bonne humeur inlassable et son courage intrépide.

C'était lui, comme toujours, qui tenait le haut de la conversation et ses amis se contentaient de l'écouter et de rire de ses boutades.

— Grand nouveau, leur dit-il, nous allons avoir un autre professeur de français.

— Quoi, s'écria Garabed, ce ne sera plus le président Hall qui nous l'enseignera ?

— Non, et ce n'est pas dommage ; il le parle comme une autruche abyssinienne et Fénelon devait se retourner dans sa tombe, en nous entendant estropier son Télémaque.

— Et qui est ce nouveau maître ? demanda Archag.

— Devine.

— Monsieur Bestjan ?

— Non.

— Monsieur Levonian ?

— Yok, yok (non, non).

— Alors je donne ma langue aux chats.

— Serait-ce un Français ? fit Garabed.

— Bravo, mon cher philosophe, tu as deviné ; c'est-à-dire, c'est un Suisse de Genève. Le D^r Hall en a parlé à mon oncle qui me l'a raconté hier.

Les trois amis firent aussitôt part de la nouvelle à leurs camarades et ils étaient tous très excités en entrant au hamam. Après s'être déshabillés, les garçons nouèrent un linge autour de leurs reins, enfilèrent des sabots et passèrent dans le « harara », salle étroite, chauffée à blanc. Grâce aux efforts de l'abou saboun¹⁷ qui les savonnait et les massait d'importance, ils ne tardèrent pas à transpirer abondamment. Aram, voyant chacun occupé, en profitait pour jouer mille tours ; tantôt il pinçait le gros Soghomon ou il volait les savons. Lorsqu'ils furent tous rouges à souhait, ils quittèrent le « harara » pour le « hanefije » où ils se rafraîchirent avec de l'eau de plus en plus froide. Ils s'enveloppèrent ensuite dans de grands draps, enroulèrent une flanelle autour de leur tête et re-

tournèrent dans le « maschlach » (salle où l'on se déshabille). Ils s'assirent par groupes sur des divans et se mirent à jouer aux dames et à causer, tout en vidant un joli nombre de tasses de café.

Le hamam joue un rôle capital dans la vie des Orientaux ; ils y vont non seulement par hygiène, mais encore par plaisir ; c'est en effet pour eux un endroit de récréation comme pour nous le théâtre ou le kursaal.

Archag, Garabed et Samouïl jouaient aux cartes. Aram avait mystérieusement disparu et nos deux amis avaient demandé à Samouïl de faire une partie avec eux. Quoiqu'il eût quinze ans bien sonnés, Samouïl en paraissait à peine treize. Pendant les massacres de 1894, ses parents et deux frères plus âgés avaient été tués par les Kurdes ; les ennemis l'avaient abandonné pour mort à côté des cadavres des siens. Une âme charitable l'avait pris et soigné, et un miracle seul lui avait conservé la vie, qui était pour lui plutôt un fardeau qu'autre chose, car il ne faisait que languir. Une blessure, reçue à la hanche, l'avait laissé boiteux ; l'os était attaqué ; le D^r Shephard avait coupé, mais le mal s'était jeté autre part et il avait fallu lui faire une seconde opération. Le pauvre garçon savait très bien qu'il ne deviendrait pas vieux et il parlait de son départ pour le ciel comme nous parlerions d'un voyage en chemin de fer. Mrs. Shephard s'était toujours occupée de lui ; elle l'avait mis au collège où maîtres et élèves l'aimaient pour sa douceur.

La partie de carte des trois garçons fut subitement interrompue par des cris de dispute :

— Par la barbe de mon père, je te revaudrai cela.

— Et moi, je te casserai les os !

Voilà ce qui était arrivé : Aram, toujours en quête de quelque bêtise, avait furtivement mêlé une grosse cuillerée de poivre au café de Dikran. Celui-ci avait découvert l'auteur du méfait et lui avait flanqué deux gifles retentissantes. L'autre avait riposté, mais Nejib avait pris parti pour son cousin et Aram n'était pas de taille à faire face à ses deux adversaires. Archag, voyant son ami attaqué par deux robustes gaillards, était accouru à son aide sans s'informer de la cause de la querelle ; il labourait de coups de poing le ventre et la poitrine de Nejib, pendant qu'Aram était aux prises avec Dikran. Enfin Mihran hodja et les autres élèves parvinrent à séparer les combattants. Aram saignait, Nejib avait un œil poché ; Archag et Dikran avaient des bleus partout. Il fallut assez longtemps pour les calmer, car chacun criait sans vouloir écouter ce que disait son voisin. Aram eut deux jours d'arrêts ; les autres s'en tirèrent avec une forte réprimande.

Ce soir-là, les Sophomores étaient invités chez le président Hall pour un « sociable » (soirée familière). Cette invitation était un événement dans leur vie monotone d'écoliers ; deux heures à l'avance ils commençaient déjà leurs préparatifs. Quand ils eurent ciré leurs souliers, se furent lavés, rasés, pomponnés, ils se mirent en route tous ensemble.

Mrs. Hall les attendait dans son salon ; c'était une jeune femme d'une trentaine d'années, gaie et aimable ; les élèves la préféraient à son mari ; il faut dire qu'elle était née à Aintab et parlait le turc et l'arménien comme une indigène ; le président, par contre, connaissait mal les langues du pays et avait trop de raideur pour plaire aux Arméniens. Sa femme faisait maintenant tous les frais de la

conversation. Elle était secondée dans ses efforts par une autre Américaine, Miss Archie. Celle-ci, directrice de l'Ecole normale des jeunes filles, était une petite femme, entre deux âges, vêtue d'une robe en soie rouge vif qui faisait encore ressortir sa laideur. Ses cheveux étaient coupés court comme ceux d'un garçon, sa voix masculine et criarde.

— Qui est-ce ? demanda Archag à voix basse à Garabed.

— Tu ne la connais pas ?

— Non.

— C'est le « missing link ».

— Le quoi ?

— Le missing link. Tu n'es pourtant pas sourd.

— Mais pourquoi l'appelles-tu ainsi ?

— L'an dernier, dans une leçon d'histoire naturelle, le professeur Levonian nous expliquait la théorie de Darwin, que l'homme descend d'un animal proche parent du singe. « Malheureusement, nous disait-il, entre l'homme et le singe il manque un anneau (there is a missing link) dans la chaîne des espèces ; le jour où on l'aura trouvé, je croirai en l'évolution. » — Aram était assis à côté de moi : « Tu sais, me dit-il tout d'un coup, le missing link je l'ai trouvé, c'est Miss Archie. » — Je ne pus m'empêcher de rire et attrapai ainsi une heure d'arrêt ; mais le mot a fait fureur ; il est resté ; depuis lors nous n'appelons plus Miss Archie que le « Missing Link ».

Archag, habitué aux simples demeures de l'intérieur, admirait les fauteuils, les tableaux et leur trouvait un air de grand luxe. Assis très droit sur un « rocking chair » (fauteuil à bascule), il n'osait pas bouger et enviait Aram qui se balançait nonchalamment, comme s'il n'avait jamais fait

autre chose de sa vie. Suivant l'habitude orientale, il avait laissé ses babouches en cuir rouge derrière la porte, tandis que ses camarades avaient tous mis des bottines qu'ils n'avaient point ôtées. Pour augmenter sa confusion, une de ses chaussettes avait un gros trou et au moindre mouvement qu'il faisait son orteil sortait. Les autres garçons avaient endossé pour la circonstance le costume européen et son « zouboun » (robe) avait l'air bien déplacé dans ce beau salon.

« Dès que j'irai en ville, il faudra que je m'achète une jaquette « à la franca » et des pantalons. » (Il prononçait « bantoloun »).

Pendant qu'il se parlait ainsi en lui-même, il sentit quelque chose de froid qui lui chatouillait la plante des pieds. Il ne fit qu'un bond jusqu'au milieu du salon ; malheureusement il accrocha dans sa hâte le tapis d'une table et une magnifique jardinière se brisa en mille morceaux.

« Le maladroit, » murmura le président. Mrs. Hall était consternée ; elle se rappelait au prix de quelles peines elle avait transporté cet objet de luxe jusqu'à Aintab, en revenant de son dernier séjour en Amérique ; c'était aussi un cadeau de son frère et voilà qu'un rustre le lui cassait.

Archag regardait sans voir et ses oreilles bourdonnaient. Enfin Mrs. Hall eut pitié de lui, elle lui dit qu'il ne fallait pas ainsi se désoler et qu'un malheur peut arriver à chacun. Archag ne répondit rien ; il n'avait pas entendu ses paroles.

Mrs. Hall eut un mouvement d'impatience ; elle pensa que ce garçon était bien mal élevé et qu'il aurait pu au moins lui faire des excuses. Si elle l'avait mieux examiné, elle aurait probablement changé d'idée. Pour égayer les esprits et faire diversion, elle se mit au piano et pria Garabed et Di-

kran de l'accompagner. Quand les élèves étaient invités chez le président, ils prenaient toujours leurs mandolines, car c'était pour eux un grand plaisir de faire de la musique avec Mrs. Hall.

A neuf heures on servit du thé et des bonbons, puis les élèves se retirèrent après avoir remercié leurs hôtes.

Garabed cherchait à consoler Archag :

— Voyons, qu'est-ce qui t'a pris ? Je n'ai pas su ce qui t'arrivait.

— Si tu étais chatouilleux et que l'on vienne te gratter la plante des pieds avec un canif, je pense que tu sauterai comme moi.

— Je me demande qui a pu te faire cette farce !

— Je n'en sais rien et à quoi me servirait-il de le savoir ? Le mal est fait.

Aram s'était joint à eux :

— Ecoute, Archag, dit-il résolument, le coupable c'est moi et je t'assure, sur mon honneur, que j'en suis désolé. Tu sais combien j'aime la plaisanterie ; quand je t'ai vu, les jambes en tire-bouchon le long de ton fauteuil, je n'ai pu résister à l'envie irrésistible de les faire changer de position, mais je ne m'attendais pas à un pareil accident. Je vous ai laissés partir en avant pour dire quelques mots à Mrs. Hall et je lui ai avoué ma faute. J'ai, du reste, une idée : toi et moi, nous achèterons un joli tapis et le lui enverrons ; elle comprendra ainsi que nous faisons notre possible pour réparer notre bêtise.

Archag battit des mains :

— Ça, c'est une idée excellente et nous mettrons dessus : « De la part d'Aram et Archag en souvenir de leur maladresse ». J'ai été un moment très fâché contre toi ; maintenant je te pardonne

de tout mon cœur ; tu as voulu me taquiner, mais moi, j'ai été d'une gaucherie inconcevable.

Il tendit la main à Aram et celui-ci la serra à plusieurs reprises.

Quelques jours plus tard, Mrs. Hall montrait à son mari un ravissant dessus de table en soie blanche, brodé d'arabesques d'or et lui tendit un billet.

Le président le lut :

— Sais-tu, lui dit-il, que cet élève de Van me confond. Il est d'abord maladroit au possible, casse ta jardinière et ne t'offre pas seulement un mot d'excuse. Puis voilà ce cadeau qui prouve une délicatesse de sentiments rare chez un garçon de cet âge.

— Il est extraordinairement timide ; mais je crois qu'il y a de l'étoffe dans Archag et que nous en ferons quelque chose. Mrs. Shephard m'a parlé de lui très favorablement et tu connais l'exactitude de son jugement.

— Oui, oui, seulement n'allez pas me le gâter par des flatteries et des prévenances.

CHAPITRE VII

LES PREMIERS PANTALONS D'ARCHAG

Depuis plusieurs semaines les élèves ne parlaient que de l'arrivée de Monsieur Bernier, leur futur maître de français. Ce matin-là le président avait reçu une dépêche d'Alep, annonçant l'arrivée du jeune homme pour le soir même. Pour la fêter dignement, il donna congé à toutes les classes cet après-midi.

Les Sophomores parlaient de leur nouveau professeur :

— Je me demande s'il est jeune ou vieux, fit Samouïl.

— Imbécile, murmura Dikran, tu peux compter qu'un homme d'expérience ne quitterait pas l'Europe pour venir s'enfouir dans un trou pareil ; je parie que c'est un blanc-bec, avec quatre poils sous le nez.

— J'ai vu sa photographie, déclara enfin Aram, de l'air d'un juge dénonçant un secret d'état.

Une dizaine de voix crièrent à la fois :

— Comment est-il ? Comment est-il ?

Aram se redressa avec importance :

— J'étais ce matin dans le cabinet du président pour lui montrer le pensum qu'il m'a donné hier ; j'examinais sa bibliothèque, son bureau où je finis par remarquer une photographie à moitié cachée par une pile de lettres. Je « guignais », je me haus-

sais sur la pointe des pieds : pas moyen de rien voir. Tout à coup voilà Mrs. Hall qui appelle : « Deary, come to take a piece of cake. »¹⁸ Deary ne se le fit pas dire deux fois. « Attendez-moi un moment, me dit-il, on m'appelle. » — Dès qu'il eut fermé la porte, je saisis la photo ; elle représentait un jeune homme très mince et il y avait écrit dessus : Henri Bernier. J'eus à peine le temps de la reposer que le président était déjà de retour. »

Les élèves enviaient Aram d'avoir vu le nouveau maître avant son arrivée ; ils décidèrent, puisqu'ils avaient congé, d'aller en bande à sa rencontre. Seul Aram n'était pas d'accord :

— Ah ! non, je n'en suis pas. Je le verrai bien assez vite. Du reste je n'ai pas le temps ; Garabed et moi, nous allons en ville avec Archag pour lui aider à choisir un costume.

— Tiens, murmura Dikran à l'oreille de son cousin, le jeune sauvage se civilise ; ce n'est pas dommage ; il ne nous fera au moins plus honte, quand nous serons invités chez le président.

Aram et ses deux amis allèrent vers Badvili Astjan pour lui demander des billets de sortie — les élèves n'osaient pas quitter le « campus » sans une permission écrite — puis ils s'acheminèrent en sifflant du côté du bazar. Ils entrèrent d'abord dans un magasin de mercerie pour acheter des faux-cols et une cravate. Le commis leur présenta une boîte contenant une douzaine de cravates de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; les trois garçons restèrent très perplexes devant tant de magnificences. Aram conseillait tour à tour une vert pomme et une rouge cerise.

« La verte, disait-il, est très distinguée ; seulement Dikran en a une rouge que son frère lui a rapportée de Beyrouth et dont il est très fier.

Il prétend qu'on ne peut pas en trouver de pareilles ici ; si tu en achètes une, ce sera un rude coup pour lui. »

Archag, nouveau Pâris, placé entre deux cravates, subissait tous les tourments de l'indécision. Enfin Garabed, qui n'avait encore rien dit, le poussa du coude :

« A ta place, je prendrais cette bleu-pâle ; tu porteras ainsi la couleur arménienne, et il montrait une cravate en grosse soie fortement mêlée de coton.

Devant les beautés de la bleu de ciel, les deux autres perdirent leurs charmes. « Celle-là ou point d'autre », se dit Archag.

Malheureusement le commis en voulait un medjidié (4 fr. 50), somme énorme, fabuleuse pour une cravate. Les trois garçons poussèrent en même temps un cri d'indignation, ensemble ils firent demi-tour pour quitter la boutique.

— Eh là, là, Efendis, pas si vite ; combien m'en offrez-vous ? C'était le commis qui prenait peur.

— Douze piastres (2 fr. 65), dit Archag.

— Douze piastres ? Vous voulez donc me ruiner ? Une cravate qui vient directement de Vienne et qui m'a coûté trois piastres de droits d'entrée. Je vous la laisserai pour dix-huit piastres.

Nouvelle fausse sortie des acheteurs.

Enfin, après vingt minutes de pourparlers, d'exclamations, Archag eut sa fameuse cravate pour quinze piastres et nos trois amis sortirent rayonnants de la boutique, escortés par le commis qui multipliait les courbettes.

« Bonne affaire, se dit-il, dès qu'ils eurent tourné le dos, voilà deux ans que j'ai ce vilain

chiffon en magasin et je n'espérais pas m'en débarrasser pour un tel prix. »

La boutique du tailleur était à deux pas. Archag, conseillé par ses amis, acheta un complet en drap beige. Il l'essaya tout de suite, puis examina avec complaisance dans une glace sa silhouette élancée, son faux-col d'une blancheur de neige et sa cravate bleue, percée d'une épingle dont la tête représentait un trèfle à quatre, cadeau de ses amis. Le marchand, ses aides, Garabed et Aram déclarèrent que le costume lui allait comme un gant ; Archag se sentait pourtant bien gêné dans ses pantalons qui lui battaient les jambes à chaque pas qu'il faisait ; ses bretelles le tiraient, son faux-col l'étouffait et il regardait avec un soupir d'envie sa robe en flanelle qui gisait sur une chaise.

Il paya comptant deux livres et demie, prit son « zouboun » sous le bras et rentra au collège, avec ses compagnons.

Une partie des élèves était allée à la rencontre de Monsieur Bernier ; les autres l'attendaient sur le « campus ». Archag et ses amis avaient rejoint leurs camarades depuis un quart d'heure environ, quand ils entendirent un bruit lointain de voiture. « Les voici, les voici, » cria une voix et tous coururent au bas de la colline. Le D^r Hall et D^r Shephard, à cheval, étaient à la tête du convoi ; les élèves, quelques-uns à bicyclette, la plupart à dos d'âne ou à pied, se pressaient autour de l'araba, voiture turque spéciale par laquelle doivent passer tous ceux qui voyagent dans l'intérieur de l'Asie Mineure. C'est un char sans ressorts, recouvert d'une capote en toile grise ; on attache les malles n'importe où, par-dessous ou aux côtés du véhicule. Le voyageur s'é-

tend sur un matelas ; il a près de lui un panier de provisions dans lequel il puisera souvent pour tromper la longueur de la route. Dites-vous, amis lecteurs, qu'en Turquie les routes carrossables ne sont souvent guère meilleures que nos chemins de campagne, qu'il faut tantôt traverser des rivières et des marécages, tantôt suivre une route pierreuse et risquer d'être attaqué par les brigands et vous comprendrez qu'un voyage en araba n'est pas une partie de plaisir. Monsieur Bernier venait d'Alexandrette et avait passé trois jours dans sa carriole ; il avait dû coucher dans des khans où il avait été à moitié dévoré par les puces et les punaises ; ce fut donc avec une immense satisfaction qu'il se vit enfin arrivé à bon port. Quand il descendit de son araba, il fut accueilli par les cris des élèves lui souhaitant la bienvenue : « Hip, hip, hip, ra, ra, ra, hip ra ré, bomba, bomba C. T. C. (Central Turkey College).

En Amérique, chaque collège a son cri spécial dont il se sert pour certaines occasions ; les élèves d'Aintab, faisant partie d'une institution américaine, avaient aussi leur « College yell » (cri de collège).

Monsieur Bernier avait la passion des voyages et, dès qu'il avait eu en poche ses diplômes universitaires, il s'était mis en route pour des pays lointains. Il était très jeune, si jeune même que quelques-uns de ses élèves, de grands gailards barbus d'une vingtaine d'années, paraissaient plus âgés que lui. Il remercia les garçons de leur bon accueil, puis suivit le président Hall dans la maison duquel il devait loger. Il put entendre pendant longtemps de sa chambre les « hip, hip, hip, ra, ra, ra » poussés en son honneur ; ces cris de bienvenue le réconfortèrent et

dès ce premier soir il se prit pour ses élèves d'une belle amitié dont il ne se départit jamais.

Les Sophomores étaient comme d'ordinaire dans leur salle d'étude sous la surveillance de Mihran hodja ; mais comme ils avaient eu congé l'après-midi, ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient. La plupart lisaient ; Archag, Aram et deux des Ourfalis jouaient aux échecs. Archag perdait continuellement, aussi se lassa-t-il à la fin de sa mauvaise chance.

« Cette fois j'en ai assez », dit-il, « demandez à Samouïl de me remplacer. »

Ce dernier accepta ; il jouait bien, mais il trouva en Aram un adversaire redoutable et la partie fut bientôt acharnée. Archag les regarda un moment, puis alla dans l'autre coin de la salle causer avec Garabed. Nejib était assis près d'eux, très absorbé dans sa lecture.

« Tiens, lui demanda Archag, que lis-tu donc de si passionnant ? Voilà une heure que tu ne lèves pas la tête de ton bouquin ! »

Il s'approcha sans façon et lut à haute voix le titre du livre de son camarade : *Les Mille et une Nuits*. La foudre fut tombée dans la salle que les élèves n'eussent pas parus plus effrayés ; ils savaient combien le D^r Hall était sévère pour ceux qui lisaient de mauvais romans et les *Mille et une Nuits* avaient à Aintab un renom terrible d'immoralité.

Un silence profond suivit les paroles imprudentes d'Archag ; les garçons n'osaient souffler mot. Mihran hodja avait pâli ; il s'approcha de Nejib et lui demanda son livre. Le jeune homme le lui tendit sans mot dire : mais il était blême. Le maître le feuilleta, espérant que c'était peut-être une édition expurgée, le mit dans sa poche en

soupirant et sortit de la salle. Lorsqu'il eut refermé la porte, Nejib se précipita sur Archag et lui administra deux vigoureux soufflets. Notre ami lui tendit un croc en jambe et quand son adversaire fut par terre, il lui laboura la poitrine de coups de poing. Les élèves eurent grand'peine à les séparer, car ils étaient aussi en colère l'un que l'autre.

« Est-ce que je savais, s'écria Archag, que les *Mille et une Nuits* était un livre défendu ! Je lui ai simplement demandé ce qu'il lisait. Soyez tranquilles, je ne lui adresserai plus la parole. »

Nejib, de son côté, soutenait que son camarade l'avait fait exprès, que c'était un espion et qu'on devrait le chasser du collège.

La paix se rétablit enfin tant bien que mal. La colère d'Archag était vite tombée et bientôt il n'y pensa plus. Nejib n'oubliait pas. Le président Hall lui avait donné trois jours d'arrêt au pain et à l'eau, une très mauvaise note de conduite et avait écrit une lettre de plainte au D^r Vartanian.

Le jeune homme, rancunier de nature, n'attendait que l'occasion de se venger.

CHAPITRE VIII

UN ACCIDENT

Archag travaillait avec ardeur, aussi les jours et les semaines passaient-ils très vite. Les professeurs admiraient son zèle, son intelligence et se réjouissaient de ses progrès. Malheureusement, il n'avait pas su gagner les bonnes grâces de Monsieur Missirian et celui-ci ne l'aimait pas. Il faut dire qu'Archag montrait peu d'application pour les leçons d'anglais ; il n'avait jamais voulu changer sa prononciation, car il considérait Miss Dobbie comme une maîtresse excellente et, du moment qu'elle disait *auld* et *girl* en roulant le *r*, il fallait bien que ce soit juste. Mais alors le professeur Missirian était dans son tort et parlait mal, donc il ne savait pas enseigner et cela ne valait pas la peine de travailler. Notre ami tirait ainsi une foule de conclusions très fausses avec la superbe indifférence de la jeunesse. Dans son bulletin de Noël il n'eut que des « bien » et des « très bien », sauf pour l'anglais où il eut un « médiocre » ; cela ne le toucha guère ; il avait mal travaillé et ne s'attendait pas à mieux. Garabed était le premier de la classe, puis venaient Dikran et Archag. Aram était le cinquième, Nejib, qui avait toujours été un des premiers, n'était que le huitième, à cause de sa mauvaise note de conduite.

Les élèves saluèrent naturellement l'arrivée des vacances par des cris de joie. Quelles bonnes parties ils allaient faire ! Comme ils allaient s'amuser

pendant ces deux semaines ! Le jour du Nouvel-An, les Sophomores furent invités chez un de leurs camarades externes, un certain Hosep Adgemian, chez lequel ils eurent beaucoup de plaisir.

Ils allaient continuellement au bazar faire leurs achats de Noël et revenaient avec des airs de mystère, portant de gros paquets qu'ils cachaient dans leurs malles.

Ici j'entends mes lecteurs se récrier : « Quoi, Noël après le Nouvel-An ? Décidément c'est le monde renversé ! » Cela nous semble, en effet, bien drôle de célébrer la naissance de Jésus au mois de janvier. Mais les Grégoriens emploient le calendrier grec qui retarde de treize jours sur le nôtre ; ils fêtent Noël le jour des Rois, le quatre janvier, donc le dix-sept janvier Nouveau Style.

Le président Hall avait fait chercher un pin sur l'Amanus, montagne à l'ouest d'Aintab. La neige couvrait le sol depuis plusieurs jours et ce Noël oriental différait peu de ceux du nord. L'après-midi, le professeur Levonian fit le culte dans la chapelle du collège, puis un dîner rassembla maîtres et élèves dans la vaste salle à manger. Le menu se composait de dindes aux châtaignes, d'oranges et de raisins comme dessert ; les yeux des élèves, peu habitués aux friandises et surtout pas à la viande, brillaient de convoitise, tandis qu'ils songeaient à toutes les bonnes choses auxquelles ils allaient goûter. Les professeurs étaient assis aux différentes tables ; Mihran hodja et Monsieur Bernier dinaient avec les Sophomores, chacun d'eux à un bout de la table. Le jeune Suisse regardait en souriant son assiette sur laquelle de gros morceaux de dinde, du pilaaf (riz) et des châtaignes s'empilaient en

forme de tour. L'usage oriental veut qu'on remplisse les assiettes autant que cela peut se faire, mais il est de très mauvais ton de ne pas laisser une bonne partie de ce qu'on vous a donné, sinon les gens vous accuseraient de gourmandise. Notre compatriote s'apprêtait à commencer son dîner avec appétit, quand il s'aperçut qu'il n'avait ni couteau, ni fourchette. Croyant à un simple oubli, il pria Garabed de lui apporter un couteau. Après cinq bonnes minutes l'élève revint, l'air embarrassé, disant qu'il n'en avait point pu trouver. Aram offrit alors son canif qu'il avait l'habitude, comme beaucoup de garçons, d'employer pour les usages les plus divers. Monsieur Bernier se rappela de l'avoir vu, quelques jours auparavant, creuser la terre avec ce même couteau et il trouva plus hygiénique de refuser. Il regarda comment ses compagnons roulaient la viande dans leur pain plat, se servant d'une cuiller pour le riz et les châtaignes et il fit de même, à la grande joie des élèves.

L'arbre avait été allumé dans la salle d'étude ; les Seniors l'avaient orné de ouate, d'oranges, de pommes, de noix dorées et ils avaient réparti les cadeaux sur des tables. Les élèves chantèrent en anglais un cantique, puis s'empressèrent d'ouvrir leurs paquets ; bientôt chacun fut absorbé dans sa besogne. Archag avait reçu une livre turque (22 fr. 50) de ses parents, des livres de sa sœur et de Garabed, la photographie d'Aram. Dikran manipulait un microscope que son frère lui avait envoyé de New-York ; Boghos avait reçu de l'Amérique un kodak qu'il montrait fièrement à son ami Soghomon. Personne n'avait été oublié ; les moins fortunés auxquels leurs parents n'avaient rien pu envoyer avaient un souvenir de Mrs. Hall. Lors-

que les cadeaux eurent été dûment admirés, les garçons les mirent de côté et firent des jeux. A dix heures on leur servit du thé et des caghkés (bonbons) ; ils se retirèrent enfin dans leurs dortoirs, enchantés de leur journée.

Le lendemain le temps était si froid que les élèves restèrent à l'école. Archag, après avoir lu un moment, eut l'idée de monter au musée qui renfermait d'assez beaux exemplaires de la faune et de la flore du pays.

Il examina longuement les différents herbiers, les oiseaux empaillés, les coquillages ; quand il eut fini, il se sentit assez embarrassé de sa personne. Qu'allait-il faire pendant le reste de l'après-midi ? Tandis qu'il promenait ses yeux de tous côtés, il aperçut une armoire entr'ouverte. Il s'en approcha, en poussa la porte et vit qu'elle contenait des objets rares : des insectes et les papillons du professeur Missirian. Ce digne homme avait la manie des collections ; il avait tour à tour cherché des pierres, des fossiles, des papillons, des monnaies anciennes. Maintenant il demandait à chacun des timbres qu'il collait avec soin dans un album tout neuf. Sa collection de papillons renfermait des spécimens superbes qu'il avait pris lui-même pendant un séjour au Mexique. De retour à Aintab, il en avait fait don au collègue qui en était fier à juste titre. Ces trésors étaient ordinairement tenus sous clef et il fallait que le professeur Levonian, le curateur du musée, eut eu l'esprit bien préoccupé ce jour-là pour avoir oublié de fermer l'armoire.

Le thermomètre marquant plusieurs degrés au-dessous de zéro, le central avait été chauffé à blanc et dans le musée l'atmosphère, déjà imprégnée de camphre et de naphthaline, était étouf-

fante. Archag eut bientôt la tête en feu ; craignant une migraine, il ouvrit toute grande une des fenêtres, située à côté de la porte. Il aspira un moment l'air frais, puis retourna vers l'armoire et en sortit une boîte vitrée contenant les plus beaux exemplaires de la collection Missirian. Il commençait à faire sombre, aussi s'approcha-t-il de la fenêtre toujours ouverte. Il contemplait ces merveilleux insectes dont les ailes bleues avaient des reflets changeants vert et or et s'amusait à en déchiffrer les noms latins, quand il ressentit un coup violent sur le bras. La secousse fut si forte qu'il lâcha la boîte et celle-ci alla s'écraser sur les pavés de la cour. Archag resta un moment immobile de terreur, puis il s'élança dans le corridor et entendit un bruit de pas hâtifs qui s'éloignaient. Il revint dans la salle du musée ; en regardant par la fenêtre, il pouvait voir les débris informes de la boîte. Une lueur d'espoir traversa son esprit : peut-être les précieux insectes n'avaient-ils pas été endommagés ?

Descendant deux marches d'escalier à la fois, il se trouva en un instant dans la cour. Hélas ! les papillons étaient abîmés ; la plupart étaient réduits en poussière. Devant ce désordre, Archag se sentit étreint par une angoisse affreuse ; il n'avait pas la force de penser à ce qu'il aurait dû faire : aller tout de suite chez le professeur Missirian et lui raconter franchement son accident. Il songeait seulement qu'il serait chassé du collège ; quel malheur ! mon Dieu, quel malheur !

Quand il rentra dans la salle d'étude, il était si pâle que Garabed en fut effrayé :

— Qu'as-tu donc ? Es-tu malade ?

— J'ai une forte migraine.

Il prit un livre, mais les mots dansaient devant ses yeux, sans qu'il pût leur donner un sens quelconque.

Garabed, voyant qu'il ne désirait pas causer, ne lui posa pas d'autres questions. Chaque fois qu'on ouvrait la porte, le coupable tressaillait ; on avait découvert le méfait, on venait questionner les élèves, pensait-il, et son cœur battait si fort qu'il lui semblait étouffer.

La soirée se passa sans encombre ; mais Archag eut une nuit très agitée : il rêvait toujours qu'il était honteusement chassé et les éclats de rire moqueurs de ses camarades résonnaient à ses oreilles. Il se réveilla plusieurs fois en sursaut pour entendre Garabed lui demander avec anxiété s'il était malade et s'il fallait chercher Badvili Astjan. Il répondait avec impatience qu'il n'avait besoin de rien et se tournait de l'autre côté.

Le lendemain matin, le D^r Hall entra dans la salle d'étude avant la prière ; il avait son air grave des mauvais jours.

« Cette fois ça y est », se dit Archag.

Le président raconta ce qui s'était passé en flétrissant le méfait ; lorsqu'il invita le coupable, d'une voix pressante, à venir se dénoncer, notre ami se leva machinalement et s'avança vers le pupitre :

— C'est moi qui l'ai fait, dit-il simplement.

— Toi, toi ! répéta le président Hall, un élève que nous aimions tous ! Tu aurais fait une chose pareille ! Mais c'est impossible !

Il emmena pourtant le coupable dans son cabinet et lui fit subir un interrogatoire serré. Archag avoua avoir ouvert l'armoire et pris la collection près de la fenêtre pour la mieux regarder ;

lorsqu'il déclara qu'on l'avait poussé, son juge eut un sourire d'incrédulité. Il appela Badvili Astjan, celui-ci lui assura qu'à part Nejib qui était en ville, les Sophomores n'étaient pas sortis de la salle d'étude cet après-midi-là. Archag n'avait eu que de bons rapports avec ses camarades, il semblait donc impossible que l'un d'entre eux eût voulu lui jouer un tour pareil. Le D^r Hall questionna encore les élèves ; la réponse fut toujours la même : personne n'était monté au musée ce jour-là. Du reste, le président ne posait ces questions que par acquit de conscience ; lui-même était persuadé de la culpabilité d'Archag. Le professeur Missirian s'était souvent plaint de sa mauvaise conduite et de son manque d'application ; il venait de lui donner un « médiocre » d'anglais ; il semblait donc très plausible au président qu'Archag eût voulu se venger de son professeur en détruisant sa collection. Quand le D^r Hall avait une idée en tête, il était difficile de l'en faire démordre ; aussi tout ce qu'Archag osa dire pour sa défense, ne fit que le prévenir encore davantage contre le coupable.

Les professeurs s'étaient réunis pour une conférence chez le président et ce dernier leur exposa longuement le cas d'Archag.

— Je suis d'avis, leur dit-il en terminant, que l'élève soit chassé du collège non seulement à cause de son action, mais surtout à cause de l'hypocrisie dont il a fait preuve en déclarant qu'un de ses camarades l'avait poussé. Cette accusation ne tient pas debout ; mon enquête l'a prouvé. Un pareil élève ne peut avoir qu'une influence néfaste sur notre institution et le plus vite nous nous en débarrasserons, le mieux cela vaudra-t-il pour nous.

Le président avait bien parlé ; il le savait et se rassit avec un sourire de satisfaction, attendant l'avis de ses confrères. Un silence pénible suivit ; les Arméniens détestent donner ouvertement leur opinion ; ils préfèrent tergiverser et traîner les choses en longueur, quitte à ne rien décider. Le D^r Hall, quoique habitué à cette manière d'agir, s'impatientait visiblement. Enfin le professeur Levonian se leva et s'adressa au président :

— Vous accusez Archag d'hypocrisie ; je dois dire pour ma part que je l'ai toujours trouvé loyal et véridique. — Les autres maîtres firent entendre un murmure d'assentiment. — Je l'ai observé pendant et hors des heures d'étude et j'ai l'intime conviction qu'un de ses camarades l'a vraiment poussé pour se venger de lui. J'ai même des soupçons que je ferai mon possible pour éclaircir. C'est un garçon timide et gauche ; il a mal agi en ne venant pas tout de suite avouer sa faute, mais il l'a bien rachelée en se déclarant coupable devant tout le collègue. Vous me répondrez qu'il ne pouvait pas faire autrement, puisque Badvili Astjan savait qu'il avait été cet après-midi-là au musée. Je n'admets pas cette raison ; s'il avait voulu nier, il aurait nié le tout ou rien. Punissons-le pour sa désobéissance d'avoir touché la collection ; cela a été sa seule faute et elle ne mérite pas l'expulsion du collègue. »

Les professeurs discutèrent longuement ; Monsieur Bernier et Badvili Astjan étaient du même avis que le professeur Levonian ; les autres voulaient qu'Archag fût chassé.

« Je crois, dit enfin le président, que nous n'arriverons pas à nous entendre. Je désire donc que nous nous en remettions tous à la décision du

professeur Missirian qui est plus à même de juger que nous. »

Celui-ci avait été douloureusement frappé par la perte de sa chère collection et il n'avait pas trop de sympathie pour Archag. Mais au moment d'émettre son jugement, il revit son élève avec ce beau regard droit et franc et il comprit que des yeux pareils n'avaient pas pu mentir. Sa conviction était faite.

« Messieurs, dit-il, je vous invite à garder Archag ; cinq jours d'arrêt seront pour lui une punition suffisante. »

Pendant ce temps, notre ami errait comme une âme en peine autour du « campus ». Il s'était enfui à l'écart, ayant honte de sa douleur. Allait-il vraiment être chassé ? A cette pensée sa fierté se révoltait. Il accepterait tout avec joie, pourvu que cette ignominie lui fût épargnée.

Il lui sembla enfin qu'on l'appelait :

— Archag, Archag.

— Qu'y a-t-il ?

— Le D^r Hall te demande.

Quand il entra dans la salle, il vit tous les professeurs assis autour d'une table.

— Mon ami, lui dit le président, tu t'es rendu coupable d'une faute grave en touchant à la collection de papillons, alors qu'on t'avait recommandé de ne pas le faire. La perte que tu as causée à notre musée est irréparable. Nous voulons pourtant admettre comme circonstances atténuantes ta jeunesse et ton inexpérience, puisque tu commences seulement ta vie de collègue. Tu auras cinq jours d'arrêt et un zéro de conduite dans ton prochain bulletin.

— Je ne suis donc pas chassé ?

— Non, nous te croyons assez puni ainsi.

— Oh ! merci, merci, Machallah ! cria Archag. Il baisa à plusieurs reprises la main du président, puis sortit précipitamment pour cacher les sanglots qui l'étouffaient.

CHAPITRE IX

DES AMIS DANS LA DÉTRESSE

Depuis l'affaire des papillons, les Sophomores regardaient Archag de coin, car ils ne pouvaient lui pardonner l'accusation qu'il avait portée contre l'un d'entre eux de l'avoir poussé. Tous se sentaient atteints par ce blâme et ils le traitaient d'hyprocrite et de menteur. Une fois qu'Archag avait voulu se joindre à une partie de cartes, Dikran s'était levé en refusant de jouer avec lui. Seul Garabed n'avait pas changé; fermement persuadé de l'innocence de son ami, il avait toujours un bon mot, un regard de sympathie pour le reconforter. Archag en avait bien besoin; il se sentait en effet atrocement isolé; la muette réprobation que lui témoignaient ses camarades et quelques-uns de ses professeurs lui faisait mal. Jusqu'ici il avait été choyé et adulé par chacun; tombé si brusquement de son piédestal, il ne pouvait s'habituer à sa malheureuse situation.

« Tu as une vraie figure de carême », lui disait Aram.

Ce dernier croyait Archag innocent et le plaignait sincèrement, seulement la tristesse de son ami commençait à l'ennuyer. Archag avait été de moitié dans toutes ses farces et dans tous ses jeux; ce garçon pâle qui ne savait ni rire, ni plaisanter, n'était plus pour lui l'Archag de jadis et il commença insensiblement à le laisser de côté. Deux des Ourfalis étaient devenus ses compa-

gnons de jeu, car avec eux il pouvait faire toutes les bêtises possibles. Archag remarqua ce changement avec amertume, mais il était trop fier pour en dire mot à qui que ce fût. Il s'imaginait qu'à part Garabed, chacun le méprisait et il n'avait jamais osé retourner chez Mrs. Shephard ; quand il la voyait de loin, il faisait même un détour pour l'éviter. Un jour pourtant qu'il revenait du bazar, il la vit subitement apparaître au coin d'une rue. Il songea un instant à rebrousser chemin ; mais cela aurait été lâche et il continua sa route. La femme du missionnaire avait naturellement remarqué son petit manège ; elle-même ne l'avait jamais cru coupable et elle était heureuse de pouvoir lui adresser quelques paroles d'encouragement.

Archag porta la main à son fez en guise de salut et voulut passer outre, mais Mrs. Shephard l'arrêta :

— Je me demandais justement ce que vous deveniez ; il y a si longtemps que je ne vous ai vu. Je vais à l'Hôpital et vous allez faire quelques pas avec moi ; vous me raconterez ce que vous avez sur le cœur. »

Archag n'osa pas refuser ; son interlocutrice le regardait avec un bon sourire :

— Vous avez eu un gros chagrin, continua-t-elle, il ne vous faut pourtant pas perdre courage ; vous verrez que tout s'éclaircira ; pour moi, je ne vous ai jamais cru coupable d'un mensonge. Ne vous laissez pas abattre par l'adversité ; ceci est probablement votre première épreuve, eh bien ! supportez-la en homme. Redoublez de travail pour dissiper la mauvaise impression que vous avez produite sur quelques-uns de vos maîtres ; surtout montrez-vous obéissant et soumis envers le

professeur Missirian ; efforcez-vous de le contenter.

— Il me déteste, ne put s'empêcher de répondre Archag ; il me le prouve de toutes manières.

— Quelle bêtise vous dites là ! S'il vous détestait, aurait-il demandé au D^r Hall de vous garder ? C'est grâce à lui que vous n'avez pas été chassé.

Archag était muet d'étonnement ; l'étau de fer qui lui serrait le cœur depuis trois semaines se relâchait ; il retrouvait un peu de cette sympathie à laquelle il n'osait plus croire. Il prit gaiement congé de la femme du docteur et remonta au collège en sifflant.

— Tu es tout changé, lui dit Garabed à son retour, qu'as-tu donc ?

— Je suis heureux aujourd'hui, et il raconta à son ami son entretien avec Mrs. Shephard.

— Tu vois, répondit Garabed, que les braves gens t'ont conservé leur amitié.

Le professeur Levonian s'intéressait, lui aussi, beaucoup à Archag et il l'invitait souvent avec Garabed à venir lui rendre visite. Les bonnes soirées que nos deux amis passèrent là ! Mrs. Levonian et ses deux filles recommandaient une pile de linge ; le professeur fumait son narguileh et parlait de sa jeunesse misérable et difficile. Il ne se souvenait pas de son père ; l'aîné de six enfants, il avait dû travailler très jeune afin d'aider à sa mère. A dix-huit ans il était ouvrier tisserand et gagnait un medjidié (4 fr. 50) par semaine. Un missionnaire américain qu'il rencontrait quelquefois lui avait donné un Nouveau Testament ; il l'avait lu en secret avec un de ses camarades, nommé Krikorian. Les épîtres de St-Paul avaient produit une profonde impression sur ces jeunes

gens ; le D^r Trowbridge s'était intéressé aux deux amis ; il priait avec eux, leur expliquait les Saintes Ecritures.

« Lorsqu'il nous parlait, disait le professeur, c'étaient comme des écailles qui tombaient de nos yeux ; nous avons horreur de nos péchés, soif de vérité et de justice... Un soir de Noël que Krikorian et moi avons prié avec plus de ferveur que d'habitude, il nous sembla entendre Jésus qui nous appelait. Notre cœur bondissait de joie ; ce fut là le plus beau jour de notre vie et nous y pensons toujours avec des larmes de reconnaissance. Le D^r Trowbridge s'occupait alors de fonder le collège ; il nous proposa de nous faire instruire, afin que nous puissions enseigner dans son école. Inutile de vous dire avec quel bonheur nous avons accepté. Nous avons passé quatre ans en Amérique, puis nous sommes revenus travailler avec notre bienfaiteur. Hélas ! Dieu l'a rappelé à Lui subitement ; des hommes comme celui-là sont rares et sa mort a été une perte immense pour Aintab. »

Ces discours impressionnaient Archag. Il avait toujours pensé que ce serait assez tôt de s'occuper de religion lorsqu'il serait vieux. Mais son professeur n'avait pas vingt ans, quand l'esprit du Christ l'avait pénétré tout entier et comme il paraissait heureux !

Quelquefois Mrs. Levonian, qui avait eu une mère allemande, chantait avec ses filles de vieilles chansons en dialecte souabe ou bien Monsieur Bernier venait se joindre au petit groupe et parlait de la Suisse que les Levonian connaissaient. Le professeur avait étudié deux ans à Bâle et il préférait notre pays à l'Amérique.

« En Suisse, disait-il, les gens jouissent de la vie ; en Amérique ils font des affaires. »

Lorsque Monsieur Bernier parlait de la liberté de ses compatriotes, les pauvres Arméniens ne pouvaient réprimer un soupir d'envie et Mrs. Levonian essayait une larme en cachette, car elle vivait toujours sous la terreur d'un nouveau massacre.

Archag rapportait de ces soirées une influence bénie ; il travaillait de nouveau avec entrain.

— On m'a changé ce garçon, disait Monsieur Missirian au professeur Levonian, je n'arrivais pas à en faire façon ; depuis cette fameuse histoire de papillons il est devenu poli, studieux, attentif pendant les leçons, tandis qu'avant il pensait toujours à autre chose. Je crois même que j'arriverai à le corriger de son horrible accent.

— Cela valait presque la peine de perdre votre collection, lui répondit son collègue en riant.

— Oui, seulement si je devais payer d'une de mes collections les progrès de chacun de mes élèves, je serais vite ruiné.

Archag, de son côté, comprenait que Monsieur Missirian n'était plus prévenu contre lui comme auparavant et il en était arrivé à aimer les leçons d'anglais. Ses camarades, voyant qu'il était de nouveau bien vu des professeurs, avaient cessé de le taquiner. Mais Archag les évitait toujours ; il était continuellement avec Garabed ; ils préparaient ensemble leurs leçons, puis faisaient de longues promenades, échangeant leurs idées sur tout ce qui leur passait par la tête. Leur sujet favori de conversation était pourtant l'Arménie si cruellement éprouvée.

Archag ne s'était jamais beaucoup préoccupé de sa patrie ; il l'aimait sans doute, la plaignait,

mais c'était tout. Garabed, plus âgé, plus réfléchi, lui faisait honte de son ignorance. Il lui montrait l'Arménie épuisée par des massacres continuels, mais toujours vivante ; il lui représentait la condition déplorable de leurs concitoyens dont les meilleurs et les plus intelligents s'enfuyaient en Amérique ; il lui racontait le siège héroïque de Zeïtoun tenant tête pendant sept mois aux troupes turques venues pour l'exterminer ou les hauts faits d'Andranick, le chef révolutionnaire de Mouch qui osa résister avec succès aux Kurdes.

Les yeux d'Archag s'ouvraient ; son amour pour la patrie, en s'augmentant, devenait le pivot de sa vie. Ensemble les deux garçons étudiaient l'histoire de leur pays et jouissaient de parler l'arménien. Garabed avait insisté pour que devant leurs camarades ils parlassent toujours turc, nous en verrons prochainement la raison.

۵

CHAPITRE X

LA PATRIE ARMÉNIENNE

Pendant les après-midi de congé, les élèves allaient en ville faire des achats ou visiter leurs connaissances. Un samedi du mois de février, ils étaient partis par bandes et le collège était vide. Garabed et Archag, eux, avaient profité d'un vrai soleil de printemps pour gravir une des collines qui dominant la ville au sud. Assis sur une pierre funéraire — ces collines étaient couvertes de tombes — ils partagèrent leur frugal goûter, du pain, des olives et du fromage. Lorsqu'il eut fini, Garabed essuya ses mains tachées d'huile et sortit de son zouboun un livre enveloppé d'un journal.

— Qu'as-tu là, lui demanda Archag ?

— Djelaleddin !

Archag battit des mains :

— Oh ! Garabed, quelle chance ! comment te l'es-tu procuré ? Moi qui me désespérais à l'idée de ne jamais pouvoir lire notre grand Raffi ¹⁹.

— Oui, c'est un livre interdit par notre Padschah (sultan) sous peine d'emprisonnement à vie et si le D^r Hall savait que tu as lu ce livre, il te chasserait aujourd'hui même du collège. Pour les *Mille et une Nuits* ou une autre collection d'obscénités il te pardonnerait ; pour un roman de Raffi, jamais. — Tu ouvres des yeux étonnés ? Tu ne connais pas alors le D^r Hall, son esprit timoré et craintif. Il a dû jurer au vali (gouverneur) de ne pas propager les idées nouvelles parmi nous ; Ali pacha veille et si jamais il dé-

couvrait que notre collègue est un foyer de libéralisme, il le fermerait du jour au lendemain. Notre président le sait ; de là son intolérance ; il a dans chaque classe ses espions qui lui rapportent nos conversations politiques. Il se méfie de ceux d'entre nous qui parlent l'arménien, notre propre langue ; il nous défend de chanter nos hymnes nationaux ; tous les livres qui pourraient nous rappeler notre misérable condition, nous apprendre à haïr le joug des Infidèles plus que nous ne le faisons déjà, nous sont interdits sous peine d'expulsion.

— Et cet homme vient de l'Amérique ; ses aïeux ont lutté comme nous pour conquérir leur liberté et au lieu de nous aider il nous entrave !

— Oui, mais il n'est heureusement qu'une exception. Les Américains de Robert College ont soutenu moralement le mouvement révolutionnaire en Bulgarie et même ici à Aintab les Shephard sont de cœur et d'âme avec nous.

— Quel dommage que le D^r Shephard ne soit pas notre président ! — Mais comment t'es-tu procuré ce Raffi ?

— C'est Ghevont le Junior qui me l'a passé ce matin.

Garabed feuilletait avec amour le vieux bouquin, jauni et taché.

— Ecoute ce passage où Sarhat, revenant de la ville, trouve son village la proie des flammes : « Après plusieurs heures de marche, il aperçut au loin des rougeurs. Elles se distinguaient vaguement dans l'obscurité, grossissant et diminuant tour à tour, s'élançant parfois en forme de flammes tordues, puis devenant immobiles et le fleuve de feu, nourri d'une force nouvelle, se répandait plus largement... » Et cette autre phrase :

Quand l'agneau, pensait-il, est obligé de vivre près du loup, il doit s'efforcer, pour ne pas lui servir de proie, de se faire des dents de loup. »

Archag écoutait ces paroles avec avidité.

— Oui, Sarhat a raison, dit-il. Pourquoi ne nous défendons-nous pas ? Pourquoi ne luttons-nous pas pour notre indépendance ? Regarde les Serbes, les Bulgares, les Grecs ; pendant des années ils ont combattu les Turcs ; l'Europe a tremblé d'émotion joyeuse en lisant les hauts faits de Canaris, de Kolokotronis, de Botsaris²⁰ et elle a finalement envoyé aux Hellènes une aide efficace. Faisons de même.

— Notre peuple est ignorant et croupit dans la servitude ; peu d'entre nous savent manier les armes.

— Il faut l'instruire, lui donner des fusils.

— Qui le fera ?

— Nous, les jeunes, qui avons la force et la foi.

— Ah ! mon cher ami, je te retrouve bien là — et Garabed lui serrait la main avec chaleur — tu es digne de devenir un des nôtres. Ecoute, d'autres hommes ont pensé comme toi. Ils ont voulu éveiller notre peuple de sa léthargie, lui apprendre son devoir et sa valeur, afin que le jour où le Kurde maudit sonnera le tocsin pour de nouveaux massacres, nous ne soyons pas pris au dépourvu comme jadis, mais que nous soyons prêts à vaincre ou à mourir. Des sociétés secrètes se sont formées ; des groupes révolutionnaires se sont constitués dans nos villes et se recrutent parmi tous les membres de la société. Tu trouveras des fedai (révolutionnaires) dans le bazar, à la campagne, dans le serail même et dans nos écoles.

— Dans notre collège ? Mais c'est impossible !

— Il en est pourtant ainsi et tu comprends avec quelle prudence il nous a fallu agir pour ne pas être découverts. Le D^r Hall a des soupçons, mais il n'a jamais rien pu trouver. Il m'en a souvent coûté de ne pas pouvoir t'en parler, à toi, mon meilleur ami ; notre chef me l'avait interdit ; aujourd'hui il m'a autorisé à le faire et je viens te demander de te joindre à notre groupe de fédai.

— Avec joie, mon cher Garabed, et cela le plus vite possible.

— Pek-eï (très bien), nous te recevrons ce soir.

— A quelle heure ?

— Attends-moi à huit heures et demi et nous sortirons ensemble.

Archag était plein d'enthousiasme ; il se sentait devenu un homme, travaillant pour le bien de son pays. Il cacha le livre sous son zouboun ; puis les deux amis redescendirent la colline et s'acheminèrent vers le collège.

Pendant l'étude, Archag regarda souvent la pendule ; il avait des équations à résoudre et le travail n'avancait pas ; il songeait toujours aux paroles de Garabed. De dépit, il ferma son cahier, comptant finir ses devoirs le lendemain matin. Ce n'était que huit heures et il ouvrit son livre de lecture anglaise pour se donner une contenance, car Badvili Astjan lui avait déjà fait quelques observations.

Enfin la demi sonna. Les élèves avaient une heure de récréation avant de se coucher ; la plupart d'entre eux allaient à la bibliothèque lire les journaux ou les « magazines » américains. Archag et Garabed descendirent vite dans le hall où Ghevont, le président des fédai, les attendait. C'était un garçon taciturne et renfermé, mais très

intelligent, toujours un des premiers de sa classe. Il venait de Brousse, avait vécu à Chypre, à Jérusalem et ses nombreux voyages en bateau et en chemin de fer lui valaient l'admiration de ses condisciples.

Les trois garçons sortirent du collège sans prononcer une parole. Ils se dirigèrent vers le clos, à l'extrémité du « campus », où reposaient les missionnaires américains morts à Aintab et s'assirent sur une vieille pierre tombée pendant l'hiver. Garabed faisait le guet pendant que Ghevont lisait à Archag les revendications de leur société :

1. Liberté politique et économique basée sur l'autonomie locale et les liens fédératifs, tout en faisant partie de l'Empire ottoman.

2. Liberté de conscience, de parole, de la presse, de réunions et d'associations.

3. Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

4. Egalité complète de toutes les nationalités et de tous les groupements religieux.

5. Inviolabilité de l'individu, du domicile et de la correspondance.

6. Liberté de déplacement.

Lorsque Ghevont eut fini sa lecture, il tendit à Archag un crucifix de bois et lui dit :

— Répète mes paroles : « Je jure sur cet emblème de notre religion, de ne jamais trahir notre société, d'être un fedai fidèle, d'être obéissant et dévoué jusqu'à la prison et la mort. Au nom de la Vierge, de Sourp Krikor et de Sourp Thaddée, patrons de l'Haïastan (Arménie). Ainsi soit-il. Amen. »

Archag répéta le serment à voix basse, baisa le crucifix et fit trois fois le signe de la croix.

— Garabed, demanda Ghevont, introduis-tu

Archag dans notre société ? Te portes-tu garant de sa bonne foi ?

— Oui.

— C'est bien ; puisqu'il en est ainsi, Archag, je te consacre fédaï par ce baiser de frère.

Le premier devoir des fédaï étant d'aider leurs compatriotes, selon leurs forces et moyens, il fut décidé qu'Archag irait chaque samedi en ville donner un cours d'arménien pour adultes illettrés à l'école de Sourp Nersès. Garabed, lui, enseignait gratuitement l'anglais aux membres de l'union grégorienne.

Les trois garçons s'excitaient par leur enthousiasme mutuel. L'Arménie leur paraissait une fiancée très belle et très pure dont ils se seraient consacrés les chevaliers servants. Les yeux perdus dans la nuit étoilée, ils voyaient leur patrie transformée et leur peuple heureux. Garabed entonna doucement la Marche du Dachnaktzoutioun (société révolutionnaire) et les deux autres joignirent leurs voix à la sienne :

*Gervetzek deverk, gervetzek Katch Katch !
Anvehergan Knatz, technamoun aratch.
Trangali emess. mischt aznive mahe.
Heroun mezanitz, vozohi dhe.*

Luttez, enfants ! Luttez bravement, bravement !
Restons sans peur devant l'ennemi.
Pour nous une mort toujours désirable.
Que la peur de l'ennemi soit toujours loin de nous !

CHAPITRE XI

A LA MONTAGNE

Il était d'usage, avant les vacances de Pâques, que chaque classe fasse une course de trois jours. Les Sophomores avaient choisi comme but d'excursion la montagne de Sof, au nord-ouest d'Aintab. Monsieur Bernier et Mihran hodja devaient les accompagner.

Un matin de la fin de mars, vers les six heures, les maîtres donnèrent le signal du départ et les élèves sautèrent en selle ; ils montaient des chevaux ou des ânes. Ne comparez pas ces derniers aux misérables animaux que nous voyons chez nous ; non, les ânes d'Orient sont forts et vigoureux ; ils ont l'œil vif, le poil luisant et rivalisent souvent de vitesse avec les chevaux.

Le ciel était sans nuages, l'air pur et embaumé des mille senteurs de la plaine. Les champs, si nus en automne, brûlés par six mois de chaleur et de sécheresse, avaient revêtus leur parure nuptiale de fleurs et de verdure. Le chemin longeait un ruisseau bordé de lauriers roses et d'églantiers. Après deux heures de marche, il leur fallut gravir les premiers contreforts de la montagne. Les braves bêtes avançaient courageusement au milieu des éboulis, sans jamais broncher. La végétation était merveilleuse ; c'étaient à perte de vue des champs de narcisses, de jacinthes, de tulipes et de glaïeuls. A tout moment Monsieur Bernier sautait à terre pour ramasser une nouvelle gerbe de fleurs.

Toute la bande luncha auprès d'un puits ; on avait attaché les montures à des platanes et chacun déballa ses provisions.

— Tiens, fit Aram, regardez donc Soghomon !

Le gros garçon était connu pour sa glotonnerie ; il avait douze œufs étalés sur ses genoux ; ce qui fit rire ses camarades aux éclats.

— Tu veux les couvrir ou quoi ? continuait l'impitoyable Aram.

— Je me recommande pour des poussins, dit Dikran.

Soghomon avait rougi jusqu'aux oreilles :

— Vaï bana (malheur à moi), j'ai faim, bégaya-t-il enfin, et j'ai toujours bon appétit.

— Tu as raison, mon vieux, dit Aram, je trouve que tu as maigri ces derniers temps.

— Bah ! fit Nejib, je parie qu'il ne les mangera pas.

— Pourquoi pas ? répondit Soghomon d'un ton piqué. Mon père en a mangé treize une fois.

Les éclats de rire redoublèrent.

— Je parie qu'il les mangera, criait Aram.

— Que paries-tu ? lui demanda Nejib.

— Mes timbres de l'Islande.

— Pek-eï ! (très bien) et moi mon roman de Walter Scott.

Soghomon s'était piqué au jeu. Il mangea facilement huit œufs ; le neuvième avait un goût étrange. Au dixième il lui sembla que son estomac se fermait ; pourtant il tint bon. Les Orientaux adorent les paris et ses camarades l'excitaient. Il mangea le onzième, puis le douzième ! Nejib avait perdu.

« Aférim, Aférim ! » (Bravo), cria Aram enchanté et il entraîna Soghomon dans une danse effrénée.

Il faisait si chaud qu'on décida à l'unanimité de faire la sieste et de ne pas se remettre en route avant les quatre heures.

Le muezzin annonçait le coucher du soleil du haut d'un minaret, quand notre cavalcade arriva au village de Ibrahimli où ils devaient passer la nuit. Le D^r Shephard avait donné à Monsieur Bernier une lettre d'introduction pour Mustapha Hara, le chef du village. Les habitants de Ibrahimli sont des Kurdes et, sans la lettre du docteur, nos amis auraient trouvé partout porte close.

Mustapha était un petit homme au teint bilieux, au nez en bec d'aigle ; ses lèvres étaient cachées par une énorme moustache dont les pointes retombaient sur son menton. Il lança d'abord à ses hôtes un regard soupçonneux, mais, lorsqu'il eut lu la lettre du D^r Shephard qui l'avait guéri du typhus, ses traits s'éclaircirent. Il offrit aux deux maîtres sa plus belle chambre et fit étendre de la paille dans la cour afin que les élèves puissent y passer la nuit. Sa femme et ses enfants faisaient cercle autour des chrétiens, car dans ce village perdu les étrangers étaient rares. Monsieur Bernier surtout excitait leur curiosité. Les enfants tâtaient ses vêtements et une jeune Kurde vint même lui dérober une boucle de cheveux, un sorcier lui ayant assuré que les cheveux blonds des « Frangis » étaient une protection efficace contre le mauvais œil.

Monsieur Bernier et Mihran hodja s'étaient couchés par terre dans les couvertures que Mustapha leur avait données. Un grattement à la porte les fit tressaillir ; en un clin d'œil ils furent debout.

« Boujourun » (Entrez), cria Mihram hodja, et à son grand étonnement il vit entrer deux femmes kurdes complètement voilées qui vinrent se jeter aux pieds de Monsieur Bernier en le suppliant d'avoir pitié d'elles.

Les Européens habitant l'intérieur de la Turquie sont pour la plupart des docteurs ou des missionnaires connaissant un peu de médecine. Ces deux femmes, en voyant arriver un « frangi », l'avaient donc pris pour un médecin.

— Seigneur, disait la plus âgée, guéris ma fille ! Abaisse ta science à son niveau et elle sera sauvée !

— Mais je ne suis pas un « hékim » (médecin), je suis simplement un « hodja » (maître).

— Vaï, vaï bana (malheur, malheur à moi), gémit la vieille, un hodja comme toi ne doit-il pas tout connaître ? Ma fille va mourir, prends pitié d'elle ! Que le « chytan » (diable) t'emporte, méchant « giaour » ! murmura-t-elle entre ses dents.

— Voyons, qu'est-ce qu'elle a ta fille ?

— La femme d'Abdallah est jalouse d'elle et lui a lancé le mauvais œil. Elle a une bête ici (elle indiquait le creux de l'estomac) qui la ronge, la ronge toujours. Tout ce que ma fille mange, c'est la bête qui le dévore ; elle maigrit à vue d'œil et si cela continue, je ne pourrai pas la marier.

Sans être docteur, Monsieur Burnier comprit que la pauvre fille souffrait des suites d'une indigestion mal soignée ; il prit dans sa pharmacie de poche du bicarbonate et de l'huile de ricin qu'il remit à la vieille en lui donnant les indications nécessaires. Les deux femmes se confondirent en remerciements.

— Qu'Allah vous le rende ! disait la jeune.

— Qu'il vous accorde une femme aussi belle et douce que la lune, Inchallah ! marmottait la vieille.

Les deux maîtres les congédièrent en riant, puis se recouchèrent. Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'on grattait de nouveau à la porte.

— Décidément, cette nuit, tous les diables sont à nos trousses, fit Mihran hodja, entrez !

C'était Boghos bouleversé :

— Efendis, venez vite ; Soghomon est très malade ; il dit qu'il va mourir.

— Bah ! s'écria Monsieur Bernier, ce sont les œufs qui ne peuvent pas passer.

Il avait déjà eu des preuves de la peur terrible que ces braves gens ont de la maladie ; ils ont une santé de fer, mais au moindre bobo s'imaginent que leur dernière heure a sonné.

Ils furent accueillis dans la cour par les lamentations du malade ; les élèves et les gens de la maison faisaient cercle autour de lui, criant et gesticulant. Chacun donnait son avis. Monsieur Bernier s'approcha du malade et lui tendit une cuillerée d'huile de ricin.

— Tenez, cela vous soulagera.

Si le malade avait peur de la maladie, il avait tout aussi peur des médecines :

— Quelle horreur me donnez-vous là ? Je ne peux pas prendre ça » Et il repoussa la cuiller avec dégoût.

— Soghomon, si vous ne buvez pas, rien ne pourra vous sauver.

Ces paroles firent de l'effet et le malade avala l'huile en faisant force grimaces. Bientôt il recommença à se plaindre :

— Je souffre encore plus qu'avant. Vaï, vaï bana (malheur, malheur à moi) ma jeunesse sera fauchée dans sa fleur !

Tout à coup il se leva d'un bond et s'enfuit dans un coin de la cour.

— Ce sont les œufs qui sortent, déclara Monsieur Bernier, demain il sera complètement guéri.

Il était dit que notre compatriote ne devait pas trouver le sommeil ; il commençait à s'endormir, quand il sentit une piqûre dans le dos, puis une autre à la jambe ; il se gratta, se retourna en grommelant, mais les démangeaisons augmentaient. A minuit il se leva, alluma la chandelle et tua vingt puces et une douzaine de punaises. Mihran hodja, plus accoutumé aux ébats de la vermine, dormait tout son saoul.

« Voilà un gaillard que j'envie, remarqua son compagnon, j'aimerais bien pouvoir suivre son exemple ! »

Il se recoucha ; hélas ! de nouvelles troupes de puces recommencèrent leurs exercices de gymnastique sur son corps. Il venait de s'assoupir, brisé de fatigue, les bras et les jambes enflés, lorsque Mihran hodja le secoua :

— Levez-vous donc, vous dormez comme un plot !

— Comme un plot ! Avec cette vermine je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je viens de m'endormir et vous me réveillez déjà !

— Vous connaissez la légende, lui répondit son compagnon : Satan, volant une fois au-dessus de l'Asie-Mineure, y aurait laissé tomber deux sacs : l'un plein de pierres, l'autre de puces. Depuis le temps, elles se sont multipliées et maintenant plus moyen de les faire disparaître ; il faut en prendre son parti.

Monsieur Bernier ne répondit rien ; le soleil et le bon air eurent vite dissipé sa mauvaise humeur. On laissa chez le « hara » (chef) les chevaux. Soghomon, mal remis de ses émotions, refusa de suivre ses camarades.

La montagne de Sof a la forme d'une dent. La montée fut rude, par un chemin impossible, escaladant des rochers et côtoyant des précipices. En atteignant le sommet, les Sophomores furent récompensés de leurs efforts par une vue magnifique. A leurs pieds s'étendait une vaste plaine, fermée par les collines qui séparent Aintab de Killis ; au nord se dressait la muraille de l'Anti-Taurus. La majorité des garçons se couchèrent sur l'herbe, en essuyant la sueur qui coulait à grosses gouttes le long de leurs joues. Quelques-uns, plus entreprenants, allèrent explorer d'énormes blocs de granit qui surplombaient l'abîme.

« Surtout faites attention », leur cria Mihran hodja et il s'étendit de tout son long à côté de Monsieur Bernier.

— Notre Sof doit vous rappeler vos montagnes de la Suisse ?

— Pas précisément ; nos Alpes sont plus hautes et plus majestueuses ; mais nous jouissons rarement d'un air aussi pur et d'un soleil...

Un cri terrible, suivi du bruit d'une chute, l'empêcha de continuer.

« Il est arrivé un accident », dit-il à ses compagnons et tous se dirigèrent à la hâte vers les rochers. Ils trouvèrent là Dikran, Aram et trois autres pâles et tremblants.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Mihran hodja.

Pour toute réponse, Dikran leur fit signe d'approcher et leur montra, tout en bas, suspendu au-

dessus de l'abîme, son cousin accroché à un arbrisseau.

Les Sophomores poussèrent un cri d'horreur.

Le pauvre Nejib avait glissé, en cueillant des anémones, et avait été précipité entre deux parois de rochers. Sa chute avait été amortie par une étroite plate-forme recouverte d'un épais gazon ; quelques mètres plus bas, il s'était cramponné à un jeune pin, mais le frêle arbuste pouvait se briser d'un instant à l'autre et alors le malheureux garçon roulerait dans le torrent qui mugissait au-dessous de lui. Il semblait impossible de le sauver, sans corde, ni échelle ; pourtant on ne pouvait pas le laisser périr ainsi. L'incertitude se lisait dans tous les regards.

Archag s'avança enfin vers Monsieur Bernier et lui dit :

— Il a dû se blesser en tombant ; je l'entends qui gémit. Je veux essayer d'arriver jusqu'à lui.

— Vous allez vous tuer sur le coup.

— J'ai l'habitude des montagnes et je grimpe sur les rochers comme un bouquetin. Faisons une corde avec nos ceintures²¹ ; vous m'attacherez et me ferez descendre.

C'était pour Nejib la seule chance de salut et les deux maîtres acceptèrent, après s'être consultés un moment.

Ils nouèrent la corde improvisée autour des reins d'Archag et le laissèrent descendre.

Notre ami s'aidait des pieds et des mains. Enfin il atteignit Nejib. Il s'arquebota à un roc auquel il se cramponna de la main droite ; de sa main gauche il dénoua la corde et l'enroula autour de Nejib. Celui-ci s'était foulé le pied et avait des contusions aux bras. Archag siffla et la corde avec son fardeau se remit à monter lentement.

Les spectateurs de cette horrible scène retenaient leur respiration ; qu'une seule ceinture se déchirât et Nejib était perdu.

La corde montait ; encore un dernier effort et... Nejib était sauvé ! Ses blessures et l'émotion l'avaient épuisé ; il s'affaissa évanoui sur le gazon. Mihran hodja enleva rapidement la corde, l'examina avec soin et la jeta à Archag. Au bout de quelques instants, celui-ci donna le signal et les Sophomores recommencèrent à tirer. Les trois quarts de l'ascension s'étaient bien effectués quand la corde se mit à craquer.

« Destowe, destowe » (gare), crièrent les élèves d'une seule voix. Archag n'eut que le temps de se cramponner à une arête du rocher. Il dénoua la corde désormais inutile et gravit l'étroit couloir qui se dressait devant lui. Il arqueboutait ses pieds dans les aspérités du roc, meurtrissait ses mains en étreignant la pierre. Lorsque ses camarade le reçurent dans leurs bras, ils lui firent une véritable ovation. Nejib, revenu de son évanouissement, le regardait, les yeux pleins de larmes.

— Avf-édersin (pardon), lui dit-il à voix basse.

— Pardon de quoi ?

— De t'avoir poussé ce jour où tu regardais la collection du professeur Missirian.

— C'était toi ?

— Oui. Grâce à ton étourderie, j'avais été puni, parce que je lisais les *Mille et une Nuits* ; je croyais que tu l'avais fait exprès, par méchanceté. — Sois tranquille ; je sais maintenant que ce n'est pas vrai. (Archag avait fait un mouvement pour s'éloigner de lui). — J'étais furieux ; je voulais me venger ! Depuis je n'ai plus connu

un moment de repos... Tu es si bon, si généreux... Dis que tu me pardonnes.

Archag lui tendit silencieusement la main et Nejib la serra dans les siennes.

Les maîtres et les élèves avaient suivi cette scène avec étonnement.

— Nejib, je ne vous félicite pas de votre conduite, s'écria Monsieur Bernier, je n'aurais pas cru cela de vous.

— Ni moi, ni moi, murmurèrent les autres.

— Laissez-le, dit Mihran hodja, les reproches ne servent de rien.

Les élèves avaient arraché les branches d'un pin et fait un brancard sur lequel ils étendirent Nejib.

La descente fut très pénible ; le malade souffrait beaucoup et chaque soubresaut lui arrachait un gémissement de douleur.

A Ibrahimli, le sorcier du village lui massa le pied et lui fit un pansement selon toutes les règles de l'art.

Le lendemain on le hissa sur un cheval et toute la bande prit le chemin du retour. Le président et les professeurs furent indignés en apprenant la mauvaise conduite de Nejib. Le D^r Hall lui infligea trois jours d'arrêt et l'obligea à demander publiquement pardon à Archag.

CHAPITRE XII

UNE EXPULSION DU COLLÈGE

Depuis la course à Sof, Archag était devenu le héros du collège. Les élèves cherchaient par leur gentillesse à lui faire oublier combien ils avaient été durs à son égard et ils déversaient assez naturellement leur mauvaise humeur sur Nejib ; mais Archag et Garabed avaient pris son parti ; ils l'associaient à leurs jeux, à leurs promenades et les autres, en voyant la conduite des deux garçons envers celui qui leur avait fait du mal, levèrent peu à peu l'ostracisme qu'ils avaient fait peser sur lui.

Aram, de son côté, commençait à trouver ses Ourfali bien ennuyeux et il avait été tout content de renouer son amitié avec Archag.

Ce dernier et Garabed avaient pris au sérieux leur tâche de fédai et ils s'efforçaient de gagner des adeptes aux idées nouvelles ; de tous leurs camarades ce furent Nejib et Aram qui leur parurent les plus aptes à entrer dans le « Dachnakt-zoutioun » (fédération révolutionnaire). Il faut dire qu'Aram avait beaucoup changé ces derniers temps ; s'il aimait toujours à rire et à plaisanter, il s'intéressait aux conversations sérieuses de ses amis. Ceux-ci agissaient naturellement avec une extrême prudence ; ils parlèrent à Nejib et à Aram des malheurs de l'Arménie, puis ils leur passèrent des « Droschaks » (étendards), des « Pro Armenia » et d'autres journaux qui faisaient une description terrible, mais vraie, de la

situation des chrétiens en Turquie. Enfin un soir, ils eurent la joie de voir admettre leurs deux amis dans leur société.

Ils avaient fait une autre recrue inattendue en la personne de Monsieur Bernier. Le jeune maître se sentait souvent seul au milieu de tous ces Américains beaucoup plus âgés que lui et il s'était lié avec Ghevont le Junior, Archag et Garabed. Par eux il apprit à aimer l'Arménie et à la plaindre ; il se débarrassa de bien des idées fausses ; car, au lieu des nihilistes qu'on lui avait dépeints, il voyait des hommes généreux, luttant non seulement pour leur liberté, mais encore pour leur vie. Il pouvait se rendre compte des tribulations des Arméniens et ressentait pour eux une chaude sympathie.

Les jeunes gens connaissaient ses sentiments à leur égard ; ils lui passaient leurs journaux ou lui traduisaient des passages des romans de Raffi et de Baronian²², l'initiant ainsi à la littérature de leur pays. Monsieur Bernier s'était offert à leur donner des leçons particulières d'allemand et ils étaient continuellement chez lui.

Le D^r Hall voyait d'un très mauvais œil ces rapports entre les élèves et leur jeune maître de français ; mais il n'osait et ne pouvait pas les défendre. Il soupçonnait la présence de fédaï au collège et se méfiait surtout de Ghevont et de quelques autres Juniors ; seulement, pour les accuser, il lui fallait des preuves et jusqu'alors il n'avait pas pu s'en procurer. Les élèves, s'étant rendu compte des soupçons du président, redoublaient de prudence. Une bêtise faillit les perdre ; un après-midi, en jouant au foot-ball, Aram laissa tomber un « Droschak » qu'il avait caché sous son « zouboun ». Il ne s'en aperçut qu'après

le souper; il courut tout de suite au « campus » : son journal avait disparu. La chose était grave, car, si le « Droschak » était remis au D^r Hall, les fédai courraient un gros risque.

Aram remonta à la salle d'étude et, prenant Archag à part, il lui chuchota à l'oreille ce qui était arrivé. Ghevont et Garabed furent bientôt au courant de l'histoire. Ghevont pâlit ; il avait reçu la veille un paquet de chansons patriotiques qu'il n'avait pas encore pu remettre au comité central en ville. Les autres avaient aussi dans leurs malles plusieurs pièces compromettantes, des romans de Raffi et les règlements de leur société. Ils se regardèrent un moment très embarrassés.

— J'ai trouvé, leur dit enfin Archag à voix basse. Nous allons porter tous ces livres chez Monsieur Bernier et le prier de nous les garder.

Aram poussa un soupir de soulagement :

— Voilà une fameuse idée ! Crois-tu qu'il acceptera ?

— Nous pouvons toujours essayer, fit Garabed.

Les quatre garçons montèrent en tapinois à leur dortoir. Ils jetaient à la hâte leurs vêtements de côté, prenaient pêle-mêle livres et journaux et les faisaient disparaître dans une serviette. Ils cachaient les documents les plus importants sous leurs « zoubouns » ; leurs dos et leurs poitrines s'enflaient, se bosselaient en leur donnant des formes étranges de caricatures.

Lorsqu'il les vit entrer, Monsieur Bernier les regarda avec étonnement :

« Que se passe-t-il donc ? » leur dit-il.

Ghevont le mit en peu de mots au courant de la situation et lui demanda de garder les livres jusqu'à ce que tout danger ait disparu.

Monsieur Bernier accepta sans hésiter ; il blâmait la conduite du D^r Hall envers les Arméniens et c'est de bon cœur qu'il rendait ce service à ses jeunes amis. Ceux-ci surent lui prouver plus tard combien ils lui étaient reconnaissants.

Le lendemain matin, pendant que les élèves s'habillaient, le président entra dans le dortoir des Sophomores.

« Ouvrez vos malles, leur dit-il d'une voix tranchante. Quelques-uns d'entre vous possèdent des livres interdits par le gouvernement et il faut que je trouve les coupables. »

Les garçons obéirent en tremblant, car le D^r Hall était plutôt craint qu'aimé. Aram et Archag échangèrent un regard moqueur derrière le dos présidentiel ; ils se félicitaient « in petto » d'avoir immédiatement porté leurs livres à Monsieur Bernier ; s'ils avaient attendu jusqu'au matin, ils auraient été perdus. Inutile de dire que l'enquête n'aboutit à rien. Pendant deux heures, le D^r Hall fit des perquisitions dans tous les dortoirs, bouleversant les malles et les armoires, fouillant dans les lits. La seule chose qu'il put découvrir fut un pot de confitures que Soghomon, son favori, gardait en contrebande sous une pile de chaussettes.

Il rentra chez lui furieux de sa déconvenue ; Soghomon lui avait apporté la veille le « Droschak » trouvé sur le « campus » et il soupçonnait Ghevont d'être le coupable. Il aurait voulu avoir des preuves pour mieux sévir ; puisqu'elles lui manquaient, il s'en passerait et agirait quand même.

Quelques jours plus tard, il rassemblait la faculté pour voter l'expulsion de Ghevont et de plusieurs autres Juniors ; en vain le professeur Le-

vonian s'opposa-t-il à cette mesure ; les autres maîtres craignaient le président et n'auraient eu garde de voter contre lui. En leur for intérieur ils se révoltaient à l'idée de chasser des élèves intelligents et appliqués dont la seule faute avait été d'aimer loyalement leur patrie et d'agir avec un peu d'imprudencé facilement excusable à leur âge ; mais ils n'osaient pas !

Nous le répétons ici : des siècles de tyrannie et d'oppression ont rendu les Arméniens craintifs et méfians à l'excès ; ce manque de courage leur a souvent valu en Europe un renom de lâcheté qu'ils ne méritent pas.

Les élèves ne se doutaient de rien ; ils avaient dû beaucoup travailler pour leurs examens de fin d'année. Nos amis avaient tous bien réussi. Ghevont passait le second des Juniors. Garabed était le premier de sa classe, Dikran le second, Archag le troisième, Nejib le quatrième et Aram le cinquième. Soghomon passait le dernier avec cinq points qu'on lui avait donnés par grâce.

Le jour des promotions, le professeur Missirian fit le sermon de baccalauréat et Mrs. Hall remit aux bacheliers leur diplôme et les prix qu'ils avaient gagnés. Le président monta ensuite en chaire pour prendre congé des élèves et leur souhaiter de bonnes vacances :

« J'espère, leur dit-il en terminant, que vous reviendrez cet automne frais et dispos pour recommencer votre travail avec un nouveau courage... La faculté des professeurs regrette de devoir avertir les Juniors Ghevont, Bedros, Avedis, Hamparzoum (Asciension), Panos, Jakoub et le Sophomore Levon que le collège ne pourra pas les recevoir l'année prochaine. »

Et ce fut tout !

Les élèves étaient indignés de cette manière d'agir ; aucun applaudissement n'accueillit les dernières paroles du D^r Hall comme c'était l'usage, et il dut redescendre de la tribune au milieu d'un silence de mort, avant-coureur de la tempête.

Lorsque les professeurs se furent retirés, un tumulte indescriptible éclata : les Juniors gesticulaient et criaient que si on renvoyait ainsi leurs camarades sans raison, ils partiraient eux aussi ; les autres « fédaï » donnaient le signal de la révolte en grimpant sur les bancs et en agitant leurs mouchoirs en guise de drapeaux. Panos et Jakoub pleuraient de désespoir ; ils n'avaient jamais fait partie du « Dachnaktzoutioun » et leur expulsion leur paraissait le comble de l'injustice. Ils étaient liés avec Ghevont et ces rapports d'amitié avec une brebis galeuse avaient semblé au D^r Hall une raison suffisante pour les soupçonner et les chasser.

Cet après-midi, Ghevont, Bedros et Avedis allèrent chez le président pour lui demander des explications. Ils n'en obtinrent aucune. Le D^r Hall fut souriant, aimable. Oui, il avait toujours été très content de leur application ; il les comptait parmi ses meilleurs élèves ; pourtant il ne pouvait pas les garder ; il avait pour cela des raisons puissantes qu'il ne leur dirait pas.

— Savez-vous, président, lui dit Ghevont, qu'aucun collègue ne voudra nous accepter ; nous serons accusés de nous être mal conduits et cette tache injuste d'immoralité nous suivra pendant toute notre vie d'étudiants.

— Si ce n'est que ça, répondit le président, je m'en vais vous donner une attestation de bonnes mœurs.

Il s'assit à son bureau, écrivit rapidement quelques lignes et tendit à chaque élève un magnifique certificat.

Les garçons étaient si étonnés qu'ils ne savaient que dire. Le D^r Hall les poussa gentiment dehors, après leur avoir encore serré la main.

Monsieur Bernier était très affligé du renvoi des Juniors ; il n'avait rien su des intentions du président, car lui et Badvili Astjan n'étant pas professeurs, ne prenaient aucune part aux conférences spéciales de la Faculté. Il aurait volontiers plaidé la cause des coupables, mais il savait par expérience que cela n'aurait servi à rien et qu'il valait mieux s'abstenir.

CHAPITRE XIII

LES VACANCES

Les vacances étaient là. Au milieu de leurs préparatifs de départ, de leurs visites d'adieu en ville, les garçons avaient un peu oublié l'expulsion des Juniors. Chaque matin des bandes d'élèves quittaient le collège pour se joindre à une caravane de marchands. Ils partaient pour les quatre points cardinaux : les uns dirigeaient leur course vers les hauts plateaux de l'Asie Mineure, d'autres gagnaient l'Euphrate et le Tigre pour en redescendre le cours majestueux sur des radeaux jusqu'à Mossul et Bagdad. En se quittant, ils se faisaient de grandes protestations d'amitié qu'ils oubliaient bientôt, tout à la joie de rentrer à la maison paternelle.

Dikran et Nejib partirent parmi les premiers, leur « home » étant à Alep, ville facile à atteindre depuis Aintab ; puis ce fut le tour de Garabed, Soghomon et Samouil. Les Juniors expulsés se rendirent en Syrie, le président du collège américain de Beyrouth, un homme très large d'idées, ayant promis de les recevoir pour l'année prochaine.

L'école se vidait rapidement ; les dortoirs avaient un air lugubre et, lorsqu'on causait, les voix résonnaient dans les corridors déserts. Archag et Aram étaient toujours là, mordant leur frein avec impatience. Il y avait à Diarbekir une violente épidémie de typhus et les parents d'Aram avaient trouvé plus sage de ne pas faire revenir

leur fils. Cette nouvelle avait été un rude coup pour le pauvre garçon qui se désolait de devoir passer ses vacances tout seul à Aintab. Au dernier moment, Archag l'invita à venir avec lui à Van ; inutile de dire avec quelle joie il accepta.

Après huit jours d'attente, les deux garçons purent enfin partir ; ils étaient les derniers de la bande et Badvili Astjan fut seul à leur souhaiter un bon voyage. Les marchands auxquels ils s'étaient joints allaient à Tabriz chercher des soieries persanes qu'ils voulaient revendre à Damas et Beyrouth. Ils étaient pressés et faisaient de longues étapes, si bien que le voyage d'Aintab à Van ne dura que seize jours.

La contrée devenait familière à Archag ; il reconnaissait des villages où il avait été avec son père pour acheter des chevaux ou des moutons ; une fois même un vieillard, ami de Boghos Efendi, l'arrêta pour lui causer ; c'était la première figure de connaissance.

Amis lecteurs, avez-vous passé une longue année dans un internat ? Si oui, vous comprendrez la joie d'Archag en apercevant de nouveau sa ville natale. Un paysage d'une beauté merveilleuse se déroulait à ses yeux ravis. A ses pieds était le lac immense, d'un bleu violet, étincelant aux rayons du soleil ; le pic sublime du Subhan Dagh se mirait dans les flots transparents. La cité avec son rocher couronné de la citadelle, ses murailles fortifiées, ses tours, était entourée de vergers et de jardins. A sa droite, une cime neigeuse dominait un amphithéâtre au milieu duquel s'élevait le couvent arménien de Jedi Klissia (sept églises). A l'ouest du lac était le Nimrona Dagh et les hauts plateaux qui alimentent les grands fleuves de la Mésopotamie. Les collines

formant l'avant-scène de ce tableau étaient tapissées des fleurs les plus brillantes que broutaient les troupeaux.

Les chevaux, excités par l'éperon, se mirent à galoper et bientôt ils franchissaient les portes de la ville.

Permettez-moi une courte digression sur Van.

D'après l'histoire arménienne, ce serait Sémiramis qui aurait fondé la ville en lui donnant son nom de Shamiram Yerd. C'est ici, dans les jardins délicieux qu'elle avait plantés et qu'elle avait arrosés de mille canaux, que la reine assyrienne venait chercher un refuge contre la chaleur intolérable de l'été mésopotamien, retournant à l'approche de l'hiver dans ses palais de Ninive.

Cette première ville étant tombée en ruine, elle fut, dit-on, rebâtie par un roi arménien du nom de Van, peu avant l'invasion d'Alexandre le Grand. Saccagée par Tamerlan²³, elle fut reconstruite par les Arméniens.

Les deux garçons prirent cordialement congé de leurs compagnons devant le chan d'Achmet pacha et continuèrent leur route. A un contour du chemin, Archag aperçut enfin la maison paternelle.

Levon faisait le guet sur le toit ; dès qu'il vit les voyageurs, il descendit rapidement et courut à leur rencontre. Boghos Efendi et sa femme, les domestiques sortirent à leur tour de la maison. Archag sauta à bas de son cheval et embrassa ses parents et Levon.

— Comme il a grandi ! s'exclamait Hanna badgi et elle admirait la belle prestance de son fils.

— Regardez sa jolie moustache, dit Levon.

Tout le monde rit, car la moustache d'Archag ne se composait encore que d'une vingtaine de poils follets.

Archag présenta ensuite Aram à ses parents ; Boghos Efendi lui souhaita la bienvenue et lui demanda des nouvelles de son père et d'un de ses oncles avec lequel il avait fait jadis des affaires. Pendant ce temps Levon accablait Archag de questions sur le collège.

En entrant dans la maison, les voyageurs trouvèrent un vrai festin que leur avait préparé la vieille Gulenia : du thé et trois sortes de confitures, des caghkés tout chauds, des pastèques et du raisin. Ils jouissaient du confort et du plaisir de se sentir en famille. Ils parlaient gaiement de leur vie d'étudiants, de leurs professeurs et de leurs camarades. Malgré les protestations d'Archag, Aram voulut absolument raconter l'histoire des papillons et le sauvetage de Nejib. Les parents n'en avaient rien su ; Hanna badgi pleura en apprenant le danger qu'avait couru son fils, et elle remercia Dieu de le lui avoir si merveilleusement conservé.

La voix du Bekschi (garde) annonçant qu'il avait frappé dix heures, rappela à Boghos Efendi que les deux garçons devaient être fatigués. Il les accompagna dans la chambre occupée jadis par Nizam et leur souhaita une bonne nuit. Hanna badgi resta encore longtemps éveillée ; car la joie de revoir son fils l'empêchait de dormir.

Aram et Archag passèrent la journée du lendemain chez Nizam et son mari ; ils firent aussi une courte visite au vieil évêque dont Archag avait toujours été le favori. Ils faisaient vingt projets de courses différentes et parlaient même de gravir le Subhan Dagh ; seulement Boghos Efendi le

leur défendit. Pendant les vacances, les heures et les jours passent trop vite au gré des écoliers ; Aram voulait tout voir et Archag se faisait un plaisir de montrer à son ami les endroits qu'il aimait.

Environ une semaine après leur arrivée, ils se rendirent à Arthamar. Cette île, située dans le lac de Van, renferme un couvent célèbre ; c'est là que résidait jadis un des trois chefs des grégoriens ; depuis que le catholicos d'Echmiatzin est devenu le primat de l'église, la charge de ses deux autres confrères a été abolie. Le couvent d'Arthamar n'en reste pas moins un lieu de pèlerinage fameux et sa bibliothèque possède de précieux manuscrits en vieil arménien. L'endroit du reste est charmant ; de magnifiques jardins y déploient leurs tapis de verdure et des arbres séculaires vous invitent à vous reposer sous leurs branches.

Un vieux marin s'était chargé de conduire les deux garçons dans sa barque ; Archag tenait le gouvernail ; Aram, étendu de tout son long sur un banc, chantait à pleine voix ou taquinait le patron du bateau qu'il appelait capitaine au long cours.

Le supérieur du monastère, un cousin éloigné de Boghos Efendi, reçut les jeunes gens avec beaucoup d'amabilité et chargea un moine convers de leur montrer tous les trésors du couvent : les reliques des saints, les vieux tableaux et l'encensoir d'or, les incunables de la bibliothèque.

Archag et Aram allèrent ensuite pique-niquer sur les bords d'un ruisseau ; le supérieur les avait autorisés à prendre leur dessert sur les arbres du jardin et nos deux amis remplirent leur estomac et leurs poches de prunes et de pêches. Quand ils

furent rassasiés, ils explorèrent toute l'île ; Archag, toujours consciencieux, cherchait des coléoptères qu'il avait promis de rapporter au professeur Levonian.

Vers les quatre heures il fallut pourtant songer au départ. Le patron de la barque était assis devant le couvent avec quelques moines. En voyant les deux jeunes gens, il se leva aussitôt.

— Eh bien ! Ibrahim ammi (oncle), lui dit Archag, êtes-vous prêt ?

— Ewet, mon jeune Efendi, bouyourun (signifie ici : « venez »).

— Je crois, dit un des moines en leur montrant un léger nuage au-dessus du Subhan Dag, que vous feriez mieux de ne pas trop tarder. Nous pourrions avoir un grain.

Le vieux marin regarda le nuage qu'il n'avait pas encore aperçu :

— Oui, oui, dépêchons-nous ; il ne fait pas beau sur le lac de Van par une tempête.

— Une tempête ? fit Aram en riant. Vous voyez tout en noir aujourd'hui, oncle. Le lac est calme comme un miroir.

Le marin était déjà allé détacher sa barque ; nos amis le suivirent après avoir pris congé des moines.

Ils eurent bientôt laissé derrière eux l'île d'Arthamar ; Ibrahim ramait en silence, examinant de temps en temps l'horizon. Aram riait et plaisantait ; Archag était préoccupé, car il connaissait le lac perfide et traître. Du reste, de gros nuages couvraient maintenant les montagnes ; le bateau était soulevé par de petites vagues.

« Nous ferions peut-être mieux de rebrousser chemin, dit enfin le vieux. Dans une heure nous serions en sûreté à Arthamar, tandis qu'il

nous faudra au moins deux heures et demie pour atteindre Van. »

Mais les deux garçons s'opposèrent à cette sage décision : on serait trop tourmenté à la maison s'ils ne rentraient pas et l'orage n'était pas encore là. Si la situation empirait, ils pourraient toujours gagner un des villages de la côte dont ils n'étaient éloignés que de deux milles.

Le vieux courba la tête en murmurant quelques paroles de résignation. Lui et Aram ramaient avec force. — Une heure se passa ainsi. La terre se rapprochait et Archag espérait pouvoir encore arriver à bon port, lorsqu'un éclair sillonna les nuages, suivi du grondement du tonnerre. Le vieux se signa : « Cette fois, ça y est ! » dit-il.

Il abaissa les voiles et se prépara à la lutte contre les éléments déchaînés. Un vent violent soufflait ; d'énormes vagues venaient se briser contre le bateau, éclaboussant les trois hommes de leur écume. La barque montait, descendait. Aram ne plaisantait plus ; il voyait tout tourner et avait très mal à l'estomac. Lorsqu'il eut vomi, il fut un peu soulagé ; mais bientôt les douleurs recommencèrent. Le pauvre garçon qui n'avait de sa vie quitté la terre ferme souffrait du mal de mer.

Le ciel était en feu ; les rochers des montagnes répercutaient le bruit du tonnerre ; la pluie tombait à torrent. Au lieu de continuer sa route vers Van, située plus au nord, Ibrahim avait viré de bord et gagnait la terre ferme aussi vite que possible. Calme et résolu, il gardait son sang-froid de marin. Les garçons faisaient bonne mine à mauvais jeu ; maintenant seulement ils se rendaient compte du danger qui les menaçait et regrettaient leur imprudence. L'ouragan augmentait de force ;

la barque semblait sur le point tantôt d'être précipitée dans l'abîme, tantôt d'être soulevée dans les airs.

La terre était très proche, mais l'obscurité croissante les empêchait de distinguer les récifs qui bordent ces côtes. Tout à coup une masse noire se dressa devant eux ; un choc terrible ébranla la barque. En même temps une lame énorme la saisissait et la brisait contre le roc. Avant que les trois malheureux eussent pu comprendre ce qui leur arrivait, ils furent précipités dans l'eau.

Archag, par un mouvement instinctif, saisit Aram de son bras gauche ; il se courba pour laisser passer une grosse vague ; puis, profitant de quelques instants de calme, il contourna le récif à la nage, tenant toujours son précieux fardeau. Enfin ses pieds rencontrèrent le sol et il put déposer Aram évanoui sur le sable.

La nuit était si sombre qu'il ne pouvait distinguer où il se trouvait. Penché sur son ami, Archag s'assura d'abord qu'il n'était pas blessé sérieusement et que le sang qui couvrait son visage provenait de simples égratignures ; prenant une gourde qu'il portait sur lui, il versa quelques gouttes de rhum entre les lèvres serrées du malade. L'effet désiré ne se fit pas attendre et Aram ouvrit des yeux étonnés, ne sachant pas où il était.

Les deux garçons s'étaient réfugiés dans une grotte formée par le roc. Archag ramassa des algues desséchées et des plantes marines qui jonchaient le sol et en fit un tas. Il n'avait pas d'allumettes, mais il ne fut pas embarrassé pour si peu. Il chercha deux cailloux et les frotta l'un contre l'autre pour faire jaillir des étincelles. Bientôt un beau feu pétilla et les naufragés purent sécher

leurs vêtements trempés. Ils n'étaient pas inquiets au sujet d'Ibrahim, car ils pensaient qu'il avait gagné un autre refuge et qu'ils le retrouveraient au matin. Archag descendit une fois sur la grève et l'appela à plusieurs reprises ; sa voix se perdait dans l'ouragan et il revint auprès de son compagnon. Ils ôtèrent alors leurs habits encore mouillés et s'étendirent sous une épaisse couche d'algues. Epuisés d'émotion et de fatigue, ils s'endormirent d'un sommeil de plomb.

Lorsqu'ils se réveillèrent, le soleil éclairait en plein la caverne ; leurs vêtements étant complètement secs, ils s'habillèrent et sortirent de la grotte. Il n'y avait plus de traces de la tempête ; le ciel était d'un bleu d'azur, le lac à peine agité par la brise.

Nos deux amis virent avec joie qu'ils n'étaient pas sur un îlot désert comme ils l'avaient cru, mais sur un promontoire qui s'avancait dans les eaux. Le roc contre lequel leur embarcation était venue se briser en formait l'extrémité ; il était à pic de trois côtés, du quatrième il s'inclinait doucement et formait une anse où les garçons avaient atterri.

Tandis qu'ils regardaient le lac, un objet sombre que les vagues lançaient contre les rochers attira leurs regards. En l'examinant avec plus d'attention, ils crurent reconnaître un corps humain.

La même appréhension les saisit : « Serait-ce le pauvre Ibrahim ? »

En un clin d'œil, Archag se fut dépouillé de ses vêtements et se rapprocha à la nage de l'objet en question. Hélas ! le doute n'était plus possible ; c'était le vieux marin ; ses pieds émergeaient de l'onde et son zouboun ouvert flottait sur l'eau. Archag le prit sous son bras et regagna la grève

où Aram l'attendait avec anxiété. Il déposa le cadavre sur le sable ; le malheureux avait dû être précipité contre les rochers, car une large blessure à la tempe défigurait son visage. Les deux garçons le contemplaient, muets d'horreur.

— C'est notre faute, dit enfin Aram ; il voulait rebrousser chemin et nous l'en avons empêché !

— Oui, lui répondit Archag, nous ne connaissions pas le lac et nous aurions dû l'écouter ; mais il ne te faut pas prendre sa mort tellement à cœur, mon cher ami, — Aram, à genoux à côté du malheureux pêcheur, sanglotait convulsivement, — puisque son heure avait sonné, rien ne pouvait le sauver.

Ils déposèrent Ibrahim dans la caverne et récitèrent les prières des morts. Ils se décidèrent ensuite à gagner le village le plus proche d'où ils renverraient des hommes pour chercher le cadavre.

Il leur fallut une bonne heure pour atteindre le hameau de Bos-Ujuk ; ils y trouvèrent l'hospitalité dans la maison d'un ancien serviteur de Boghos Efendi, du nom de Toros Ammi. Lorsqu'ils se furent restaurés, ils demandèrent des chevaux, car ils étaient encore à une quinzaine de kilomètres de Van. Avant de partir, Archag pria son hôte de faire enterrer Ibrahim, en lui promettant que son père lui rembourserait tous ses frais. Le vieux marin était, en effet, seul au monde.

Boghos Efendi et les siens étaient atrocement tourmentés. Hanna badgi avait passé la nuit à pleurer, frissonnant chaque fois qu'une rafale plus forte secouait la maison. Son mari essayait de la consoler en lui assurant que les deux garçons avaient passé la nuit au couvent et qu'ils allaient arriver sous peu ; lui-même n'y croyait

guère, car il connaissait l'imprudence de son fils. La pauvre femme secouait la tête sans répondre. Gulenia et Krikor, agenouillés devant l'image de Sourp Krikor Lousavoritch (St-Grégoire l'Illuminateur), murmuraient les prières pour les matelots en détresse.

Le lendemain matin, de bonne heure, Boghos Efendi alla en ville, espérant apprendre quelque chose ; les nouvelles qu'il rapporta étaient mauvaises ; on prétendait que plusieurs barques avaient chaviré pendant la tempête de la nuit ; les gens au bazar ne parlaient que de cela.

Vers les dix heures, il retourna en ville et rencontra un des moines d'Arthamar qui était venu faire ses emplettes ; celui-ci lui dit que les garçons avaient bien passé la journée dans l'île, mais qu'ils en étaient repartis le soir.

Boghos Efendi resta atterré ; les paroles du moine lui avaient enlevé tout espoir et il comprenait qu'à moins d'un miracle les trois malheureux devaient être pleurés comme morts.

De retour à la maison, il n'eut pas le courage d'annoncer à sa femme ces tristes nouvelles. L'heure du repas arriva ; Hanna badgi refusa toute nourriture ; elle avait allumé deux gros cierges devant l'icône de son patron, croyant dans sa foi naïve que lui seul pouvait sauver son enfant. Courbée jusqu'à terre, elle pria avec ardeur ; il lui sembla enfin qu'elle était exaucée. Elle se leva rayonnante :

« Ils viennent, ils viennent ! » cria-t-elle.

Tous écoutèrent : le galop lointain de chevaux se faisait entendre ; le bruit se rapprocha, augmentant d'intensité, puis cessa brusquement. Un instant après Archag et Aram se précipitèrent dans la chambre. Ils furent reçus par des cris et

des exclamations de joie. Hanna badgi était trop émue pour parler. Archag dut faire tout de suite le récit de leurs aventures ; sa main dans celle de sa mère, il raconta leur voyage de retour, s'accusant d'avoir avec Aram causé la mort d'Ibrahim par leur imprudence.

Boghos Efendi connaissait le vieux matelot ; il avait souvent causé avec lui sur les bords du lac, aussi l'annonce de sa mort l'affligea-t-elle vivement.

« Vous êtes », dit-il sévèrement à son fils, « presque des hommes par votre taille, mais vous agissez comme des enfants. Si vous aviez écouté ce pauvre vieillard, nous n'aurions pas à regretter sa mort ; vous êtes bien punis et j'espère que cet accident vous servira de leçon. »

Les deux garçons baissaient la tête en silence, car ils savaient que ces reproches étaient mérités.

Ils firent largement honneur au dîner qu'on leur servit ; puis Gulenia leur ordonna de se mettre au lit ; ils eurent beau protester qu'ils se sentaient très bien, la vieille ne voulut rien entendre et ils durent obéir moitié riant, moitié fâchés. Gulenia avait déjà été servante chez les parents d'Hanna badgi et avait suivi sa jeune maîtresse lors de son mariage. Elle cachait un cœur d'or sous sa mine renfrognée et gardait un faible pour Archag qu'elle avait soigné jadis pendant la diphthérie. Hanna badgi, souvent malade, se reposait sur elle des soins du ménage.

Quand les garçons furent au lit, la vieille leur apporta deux bols fumants :

— Buvez cela, mes agneaux, et demain, grâce au remède de Gulenia badgi²⁴, vous serez en meilleure santé que jamais !

— Pouah ! dit Aram, ton thé est moins doux que ton nom (Gul-rose). Quelle horreur tu nous donnes là !

— Voulez-vous vous taire, et boire pendant que c'est chaud.

Aram suivit l'exemple d'Archag et vida sa tasse. La vieille, après avoir arrangé leurs couvertures, comme à de petits enfants, sortit d'un air offensé et quelques minutes plus tard nos deux amis ronflaient de concert.

CHAPITRE XIV

L'HISTOIRE DE RUPEN

Archag ne se ressentit pas autrement de son bain forcé, mais Aram attrapa une bronchite qui le cloua au lit pour une semaine. Il fut soigné comme un coq en pâte ; Levon lui apportait des sucreries, Archag lui faisait la lecture et Gulenia qui s'était constituée sa garde-malade en chef le bourrait de tisanes au goût abominable. Aram n'osait pas lui résister, mais il prenait sa revanche en se moquant de ses idées étroites, car la servante, comme malheureusement plusieurs personnes âgées, trouvait à redire à tout ce qui se fait aujourd'hui.

Une fois qu'elle se plaignait de nouveau de la jeunesse actuelle et qu'elle vantait le bon vieux temps, Aram lui répondit :

— Vous avez probablement raison, ma bonne Gulenia badgi, mais ne croyez-vous pas que de votre temps les jeunes gens aimaient aussi bien à s'amuser ?

— Sans doute, fit la vieille, seulement ils s'amusaient honnêtement, sagement, pas comme ceux d'aujourd'hui. »

— Il faut que je vous raconte une histoire ; je la tiens du vieil Ibrahim.

— Va pour votre histoire, Baron Aram ; mais dépêchez-vous, il faut que je pétrisse mon pain.

— « Il y avait donc à Van, il y a quarante ans, une jeune fille d'une quinzaine d'années, jolie comme

un cœur, avec des joues roses et des cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'à la ceinture ; avec cela gaie, riant, chantant et toujours en quête de quelque bêtise. Elle avait perdu sa mère depuis plusieurs années et son père qui l'adorait ne parvenait pas à en faire façon. Au lieu de rester sagement au logis à coudre et à tricoter, elle allait flâner sur les bords du lac. Elle n'avait pas d'amies. « Les filles », disait-elle d'un air méprisant, « ça a peur de tout ! » Elle ne se plaisait qu'en compagnie des garçons de son âge, grim-pait sur les arbres comme un écureuil et nageait comme un poisson. Son père l'enferma quelque-fois ; elle sauta par la fenêtre. Les bonnes gens de Van l'appelaient « le garçon manqué » et prédi-saient vingt fois par jour qu'elle tournerait mal. Elle-même versait des larmes de rage en songeant qu'elle n'était qu'une fille. Son père se décida en-fin à la mettre en apprentissage chez une coutu-rière. Figurez-vous la pauvre petite, habituée au grand air, condamnée à rester assise toute la journée sans bouger ; ses jambes la déman-geaient ; elle cassait ses aiguilles et faisait de la besogne de singe. Au bout d'une semaine elle n'y tint plus ; elle ne parut pas à l'atelier ; sa pa-tronne monta la chercher : la chambre était vide ; l'oiseau avait disparu.

» Cette fois les bonnes langues de Van avaient à faire ; elles travaillaient, travaillaient, du matin de bonne heure, au soir tard, au bazar, autour des fontaines, dans les cafés et dans les hamams. Les uns disaient qu'elle s'était tuée, d'autres qu'elle avait été enlevée par les serviteurs du vali.

» Pendant ce temps la coquine se promenait sur le lac, costumée en garçon ; elle avait coiffé d'un fez ses cheveux coupés court, revêtu la ja-

quette et les pantalons kurdes ; ses pieds étaient chaussés de babouches jaunes. Il faut avouer qu'elle faisait un très joli mousse, plus leste que tous les autres pour grimper au haut d'un mât et carguer les voiles. Elle avait inventé une histoire, disant qu'elle venait de Bitlis et qu'elle n'avait plus ses parents. Le patron de la barque, un étranger, ne s'était douté de rien.

» La fête dura un mois : quatre longues semaines de liberté. Le patron engagea alors un nouveau matelot, un des anciens voisins de la petite qui la reconnut tout de suite :

« Tiens ! Te voilà donc, mauvaise graine ! » et il riait si fort qu'il faillit étouffer.

» La pauvrete se jeta à ses pieds et le supplia de ne pas la trahir ; il ne voulut rien entendre et ce jour-même la ramena à son père... »

« En voilà une histoire, hein ! Gulenia badgi ? Les jeunes filles du bon vieux temps me semblent quand même avoir été aussi délurées que celles d'aujourd'hui... »

« Mais vous ne me demandez pas le nom de mon héroïne ?... Elle s'appelait... Gulenia, et Ibrahim ammi travaillait avec elle sur la même barque... »

La vieille revoyait, comme une apparition, la belle fille qu'elle avait été jadis. Elle avait aimé de toutes les forces de sa nature sauvage ; elle s'était crue payée de retour et un beau jour son fiancé l'avait quittée pour une plus riche qu'elle. Son cœur s'était brisé ; elle n'avait plus connu ni joie, ni bonheur ; elle était alors devenue grondeuse et tracassière. Tout cela était si loin dans le passé qu'elle l'avait oublié et voilà que les paroles d'Aram ressuscitaient pour un instant son rêve disparu ! Deux larmes coulaient sur ses joues

flétries ; elle les essuya de la main et sortit sans répondre.

Depuis lors, elle ne gronda plus ; un sourire illuminait souvent sa figure et Hanna badgi se demandait : « Qu'a-t-on donc fait à notre Gulenia pour la changer ainsi ? »

Dès qu'Aram put se lever, les deux amis recommencèrent leurs longues courses à travers le pays. Ils partirent un matin pour aller remercier Toros ammi de son hospitalité et lui porter un présent : du café, du sucre et une boîte de lokums (sucrerie turque) pour ses enfants. Quand ils eurent terminé leur visite, ils firent encore quelques lieues sur la route de Bitlis pour qu'Aram put admirer la vue dont on jouissait du haut d'une colline.

Ils étaient descendus de cheval et s'étaient assis un moment au pied d'un mûrier. Un bruit de pas précipités leur fit tourner la tête ; un homme en guenilles se dirigeait vers eux en courant.

« Sauvez-moi », leur dit-il, la voix haletante, lorsqu'il les eût rejoints ; « au nom de Dieu, sauvez-moi ! Je suis poursuivi par les zaptiehs (gendarmes) ; dans vingt minutes au plus tard ils seront ici. »

L'homme était jeune encore ; il n'avait pas plus de vingt-cinq à vingt-huit ans ; sa figure était pâle ; ses joues creuses — comme s'il avait été gravement malade — étaient recouvertes en partie par une barbe noire ; ses vêtements tombaient en lambeaux et ses pieds étaient enveloppés de bandes tachées de sang. Pourtant il n'avait pas l'air d'un mendiant, mais d'un chef accoutumé à commander ; ses yeux brillants, ses lèvres minces trahissaient une énergie que la mort seule pourrait dompter.

Archag avait réfléchi un instant : « Je connais une cachette excellente ; nous y serons dans deux heures à peine, car nos bêtes marchent bien. Montez en croupe derrière moi. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les chevaux, excités par l'éperon, brûlaient l'espace. Archag avait pris un chemin de traverse afin d'éviter les rencontres fâcheuses. La caverne où Aram et lui avaient trouvé un refuge, la nuit de la tempête, lui semblait un asile sûr ; des rochers en masquaient l'entrée et elle n'était connue que de quelques pêcheurs.

Avant d'entrer à Bos-Ujuk, Archag fit descendre son compagnon en lui recommandant de les attendre, pendant qu'ils conduisaient leurs chevaux chez une connaissance. Ils furent vite de retour, leurs bras chargés de provisions.

Toros ammi avait servi pendant quinze ans dans la famille de Boghos Efendi ; c'était un homme discret et tout dévoué à son ancien maître. Archag l'avait pris à l'écart et lui avait raconté sa rencontre avec le fugitif. Toros avait approuvé la décision du jeune homme ; la caverne lui paraissait une cachette excellente ; il avait tout de suite donné aux deux garçons un panier plein de vivres et avait promis de porter chaque soir de la nourriture à l'exilé, offre qu'Archag avait acceptée avec reconnaissance.

Quand le fugitif vit arriver ses compagnons, il s'avança à leur rencontre :

« Ah ! vous êtes bons, leur dit-il ; vous m'apportez à manger ; j'ai pu cueillir ce matin quelques baies, sans cela je n'ai rien pris depuis hier soir. »

Il se jeta sur le pain et les olives qu'Aram lui tendait et les mangea gloutonnement.

Il faisait nuit noire et ils n'avançaient sur les rochers qu'avec une lenteur extrême ; enfin, après mille peines, ils atteignirent la caverne qui leur rappelait tant de souvenirs. Aram et Archag sortirent des trésors de leur panier : des dolmas²⁵, des œufs, des concombres et des figues. Le fugitif dévorait, les yeux brillant de convoitise.

Lorsqu'il fut rassasié, les deux garçons le prièrent de leur raconter son histoire. Ils étaient assis devant la caverne, les jambes croisées ; la pleine lune les éclairait et les chacals glapissaient au loin.

— Je suis originaire de Mousch, leur dit le fugitif, de cette ville infortunée en butte aux attaques continuelles des Kurdes pillards. Mon nom est Rupen et j'ai été pendant trois ans le compagnon inséparable d'Andranick²⁶, dont vous avez probablement entendu parler ?

S'ils avaient entendu parler d'Andranick et de Rupen, les héros des ballades qu'ils chantaient ? Quelle question ! Leur hôte avait beaucoup grandi dans leur estime et ils le regardaient avec respect et admiration.

— Nous sommes deux et trois fois heureux de vous connaître, lui dit Archag, et ce jour restera fixé dans notre mémoire jusqu'à notre mort. Nous avons pleuré de joie en entendant chanter vos exploits et ceux d'Andranick, car, ajouta-t-il avec un orgueil naïf, nous aussi, nous sommes des partisans de la bonne cause.

— Quoi, vous êtes des « fédaï » ? Alors je suis sauvé !

— Nous ferons tout pour que vous le soyez ! mais racontez-nous comment vous en êtes arrivé à vous joindre à la bande d'Andranick.

— Volontiers, répondit Rupen. Mon père était

un marchand estimé de ses concitoyens ; ses affaires prospéraient et le bien-être régnait dans notre maison. Pas de foyer plus heureux que le nôtre ! Hélas ! le malheur nous guettait ! J'avais une sœur unique, de deux ans ma cadette, fameuse pour sa beauté. Mon père, dans sa prévoyance, ne lui permettait de sortir que voilée ; un soir pourtant qu'elle prenait l'air sur notre toit, la chaleur étouffante la força de découvrir sa figure. Elle se promenait lentement sans se douter qu'un homme, caché au coin de la rue, l'examinait avec soin. C'était Ibrahim Khan, un des chefs les plus puissants du Kurdistan.

» Quelques jours après il venait, accompagné de ses serviteurs, demander la main de ma sœur qu'on lui refusa. Le Kurde, furieux, se mit à insulter mon père ; celui-ci, poussé à bout, le frappa au visage. Une bataille eut lieu entre nos partisans et ceux d'Ibrahim Khan. Les Kurdes furent repoussés ; ils revinrent en bande, brûlèrent et pillèrent notre maison. Mon père fut tué ; ma sœur enlevée par ces bandits ; ma mère, accablée par tant de coups, ne survécut que quelques mois à son époux. Je me trouvais ainsi, à vingt ans, seul au monde et dépourvu de tout ; une chose me restait : la vengeance. Je m'enfuis dans les montagnes et demandai aide et asile à Andranick. Ensemble nous avons lutté avec acharnement. Lorsque le héros partit pour la Bulgarie, je fus nommé capitaine de sa bande. Pendant ces cinq ans je n'avais eu qu'un désir : tuer Ibrahim Khan ; il y a un mois, j'ai enfin pu satisfaire ma vengeance. Elle a été terrible. Nous avons attiré le Kurde dans une embuscade ; une balle était trop bonne pour ce misérable ; nous l'avons pendu comme un chien et son âme noire s'est enfuie aux enfers.

»Deux cents Kurdes se sont lancés à notre poursuite pour venger leur chef ; ils ont anéanti ma bande ; je suis le seul survivant de mes quatre-vingts compagnons. Ma tête fut mise à prix ; j'ai erré dans les montagnes pendant des semaines, me dirigeant sur Van d'où j'espérais gagner Tabriz. Les zaptiehs sont sur mes traces depuis ce matin. Quand je vous ai rencontrés, j'étais à bout de forces ; une ancienne blessure à ma jambe s'est rouverte et me fait cruellement souffrir. Sans votre aide généreuse je serais maintenant entre les mains de mes ennemis. »

Les deux jeunes gens avaient écouté le récit du malheureux avec une vive sympathie. C'était toujours la même histoire de meurtre et de pillage, mais bien cruelle pour un cœur arménien. Ils exprimèrent à Rupen la part qu'ils prenaient à son infortune, et lui promirent de revenir bientôt le voir.

Le lendemain, Archag parla à son père du fugitif et Boghos Efendi approuva la conduite de son fils. Sans être un « fédaï », il était déjà gagné aux idées nouvelles et attendait avec impatience une ère de liberté et de progrès. Pour ne pas éveiller les soupçons, les deux garçons n'allaient voir leur ami que deux fois par semaine. Les zaptiehs qui l'avaient poursuivi le cherchaient à Van et tant qu'ils n'étaient pas partis, il fallait être prudent. Rupen avait eu une forte fièvre, et sa plaie, envenimée par la course et par la chaleur, l'avait beaucoup fait souffrir. Pendant des jours il avait été en proie au délire ; il se tournait et se retournait sur sa couche sans reconnaître personne. Toros ammi ne l'avait pas quitté, — comme pêcheur il avait pu facilement expliquer ses absences, — nuit et jour il lui avait fait des compresses

de plantes cueillies sur les montagnes. La fièvre avait enfin cessé et Rupen avait pu reconnaître ses amis. Sa convalescence alla très vite et au bout de trois semaines il fut complètement rétabli.

Aram et Archag jouissaient beaucoup de leurs visites au fugitif ; ils ne se lassaient pas de lui demander des détails sur Mousch, sur Andranick et sa bande. Rupen, de son côté, s'était attaché à ses sauveurs et c'était avec un serrement de cœur qu'il pensait à la séparation prochaine. Les zap-tiehs avaient quitté Van depuis quinze jours ; d'autre part le fugitif ne serait vraiment en sûreté qu'après avoir passé la frontière, car un hasard pouvait toujours faire découvrir sa cachette.

Nos garçons se rendaient compte de tout cela et ils fixèrent d'eux-mêmes la date du départ. Ils avaient procuré à Rupen un déguisement complet de vieux marchand avec une longue barbe et des cheveux blancs qui le rendaient méconnaissable. Boghos Efendi avait bien garni la bourse du pauvre exilé, afin qu'il ne manquât pas du nécessaire.

Les trois amis se quittèrent les larmes aux yeux, car ils ne savaient pas s'ils auraient jamais l'occasion de se revoir. Si tout allait bien, Rupen pouvait être à Tabriz dans une vingtaine de jours et il avait promis d'écrire tout de suite.

Après son départ, Aram et Archag trouvèrent le temps long et ils virent approcher avec plaisir la fin de leurs vacances. La lettre de Rupen n'arriva pas et ils durent repartir pour Aintab avant de l'avoir reçue.

CHAPITRE XV

LA MORT DE SAMOUIL

Une vive animation régnait dans la cour du collège : les élèves arrivaient par bandes ; c'étaient des salutations et des embrassades à n'en plus finir, car les Orientaux sont plus expansifs que les gens du Nord. Nous retrouvons parmi les nouveaux Juniors tous nos amis de l'an dernier : les deux cousins Nejib et Dikran, Boghos et son inséparable Soghomon plus gros et plus gras que jamais, Aram, Archag et Garabed qui ont fait route ensemble depuis Marasch et enfin Sumpad et Samouïl. Ce dernier n'allait pas bien du tout ; il avait pris froid pendant ses vacances et depuis lors s'affaiblissait beaucoup ; ses joues étaient tantôt brûlantes de fièvre, tantôt d'une blancheur terreuse ; quand son oncle l'avait entendu tousser, il n'avait pas voulu le laisser partir ; mais Samouïl l'avait tellement supplié de lui permettre de retourner à son cher collège, qu'il n'avait pas insisté.

« Qu'as-tu donc ? » lui demanda Archag qui venait de le surprendre au milieu d'un accès de toux.

Samouïl fut un moment avant de pouvoir répondre :

— C'est cette toux qui ne veut pas me quitter ; et je suis toujours si las que je n'ai pas la force de me bouger.

— Le bon air d'Aintab te fera du bien et nous te soignerons tous. Donne-moi le bras pour monter les escaliers et appuie-toi ferme.

En rejoignant leurs camarades, ils apprirent une nouvelle inattendue : le professeur Bestjan avait donné sa démission pour jouir de quelques années de repos. Il avait été remplacé par Monsieur Papazian qui devenait ainsi le maître de classe des Juniors.

Ce professeur n'était pas un personnage à dédaigner : ses traits, son menton glabre, son nez en bec d'aigle étaient majestueux. Son ventre bedonnant, ses larges pieds attestaient l'importance de Hamparzoum Papazian, venu exprès de Constantinople pour éclairer de ses lumières le collège d'Aintab.

Lorsqu'il entra dans la classe pour sa première leçon, il jeta d'abord un regard méfiant aux élèves, déposa dans un coin son riflard vert qui ne le quittait jamais, sortit de sa poche un vaste mouchoir à carreaux rouges et jaunes, ouvrit sa bouche majestueuse et dit :

« Elèves Juniors, mon pupitre, ma chaise disparaissent sous une blanche couche de poussière ; je dois vous avertir que si cela se répète, je sévirai contre toute la classe. »

« En voilà un type ! ça promet ! » philosopha Aram à l'oreille de Garabed qui, au lieu de répondre, lui lança un coup de pied pour lui intimider de se taire.

Le professeur, après avoir soigneusement esuyé sa chaise, avait relevé les basques de sa redingote noire et s'était assis. Il commença par prouver à ses étudiants par $A + B$ qu'ils ne savaient rien et qu'ils avaient tout à apprendre ; il leur vanta sa méthode particulière qui donnait des résultats merveilleux.

« Ach ! mes chers, leur disait-il, vous verrez ma méthode ; elle est extraordinaire ! »

« Il me rase avec sa méthode », continua l'incorrigible Aram.

Le reste de la leçon se passa à expliquer la fameuse méthode, à prouver qu'elle seule était bonne et que toutes les autres ne valaient rien. Elle consistait à ne pas employer de livres, à faire trouver aux élèves par eux-mêmes ce qu'ils ignoraient ; elle avait beaucoup de bon, mais le caractère du professeur gâtait tout. Les élèves ne l'appréciaient pas et s'en moquaient.

À peine la leçon fut-elle terminée qu'ils se précipitèrent dans le hall pour voir si la poste était arrivée.

Le courrier ne parvenait à Aintab que tous les vendredis ; professeurs et élèves, Arméniens et Américains attendaient ce grand jour avec une égale impatience. Vingt fois par jour les élèves couraient chez le concierge et lui demandaient :

« Posta geldimé ? » (La poste est-elle arrivée ?)

« Yok, yok, Efendis. » (Non, non, Messieurs).

Cette fois elle était bien là. Un cri parcourut tous les bâtiments :

« Posta gelmidé, posta gelmidé ! » (La poste est arrivée, la poste est arrivée !)

Petits et grands descendirent à la hâte ; Badvili Astjan ouvrit le sac et distribua les lettres éparpillées sur la table, en faisant ses commentaires :

« Nejib, voici une carte de votre père de Heidelberg. Est-il encore pour longtemps en Allemagne ? »

« Garabed, la lettre de vos parents. »

« Monsieur Bernier, une lettre de la Suisse et un paquet de journaux. »

« Professeur Missirian, trois lettres de vos amis d'Amérique. »

« Boghos, une lettre de votre père. Vous le saluerez de ma part quand vous lui écrirez. »

« Encore trois lettres pour Monsieur Bernier. Ce n'est pas votre fête ou quoi ? »

« Soghomon, l'*Avedaper*. Vous me le passerez quand vous l'aurez lu. »

« Samouïl, il n'y a rien pour vous cette semaine. »

« Aram, deux lettres de Diarbekir. »

« Archag, une lettre de Van et une de... Tabriz ! Je ne savais pas que vous ayiez des connaissances dans l'Adgemistan ? »

Archag était devenu rouge de plaisir, car il avait immédiatement deviné de qui venait la lettre. Il balbutia qu'il avait un ami en Perse depuis quelques mois et, faisant signe à Aram de le suivre, il sortit du hall. Arrivés dans leur dortoir, les deux garçons s'assirent sur une malle ; Archag ouvrit la précieuse lettre et se mit à lire à mi-voix :

« Siréli paregamner, Mes chers amis !

» Que devez-vous penser de moi ? Il y a eu cinq semaines hier que j'ai quitté Van et c'est aujourd'hui seulement que je puis enfin tenir ma promesse et vous annoncer que, grâce à la miséricorde d'Astwatz (Dieu, en arménien), je suis bien arrivé à Tabriz ; cela n'a pas été sans peine et mes aventures tiennent presque du prodige.

» Mais n'anticipons pas. Lorsque, après votre départ, je vous vis disparaître trop vite à mon gré du côté de Van, je m'arrêtai un instant pour suivre en pensée ces amis fidèles que je ne reverrai probablement jamais.

» Je marchais pendant la nuit, évitant les grandes routes de peur d'une mauvaise rencontre ; à l'aube je me couchais au pied d'un pin, à l'ombre d'un rocher, n'importe où, pourvu que l'endroit

fût désert. Quinze jours s'écoulèrent ainsi ; j'avais fait plus de la moitié de mon voyage et tout me permettait d'espérer que j'arriverais au but sans encombre. Hélas ! il devait en être autrement. Mes provisions étaient mangées ; le pays était désert ; pas de fruits, pas même des fraises sauvages ou des airelles. A la nuit tombante, je me risquai à aller frapper à la porte d'une maison solitaire. Je fus bien reçu ; mon hôte, un vieux Kurde, me présenta un copieux souper auquel je fis honneur. Je parle le turc couramment ; il me fut donc facile de me faire passer pour un marchand musulman se rendant à Tabriz. Je lui racontai que j'avais été attaqué par des voleurs qui m'avaient enlevé mon cheval et mes bagages.

« Que la volonté d'Allah soit faite, me dit mon hôte. Il te rendra au quadruple ce qu'Il t'a enlevé. Pourtant maudits soient ces brigands qui, au lieu de se contenter de chiens de chrétiens, dépouillent les serviteurs du Prophète. »

» Pendant qu'il parlait, un de ses petits-fils, un garçonnet de quatre ans, avait grimpé sur mes genoux et jouait avec ma montre ; tout à coup il tira ma barbe de toutes ses forces ; son action avait été si prompte que je n'avais pas pu la prévenir. L'attache qui retenait ces poils postiches se cassa et ma barbe lui resta entre les mains, à sa grande terreur ! Je vis les yeux de mon hôte s'agrandir d'épouvante.

« Ah ! me dit-il, tu n'es pas Abdallah, le vieux marchand que tu prétends être ! »

» Il se leva et d'un geste rapide m'arracha mon turban et mes cheveux blancs.

« Tu es sans doute un espion, un de ces fédaï qui infestent notre pays. Maudit sois-tu ! » et il cracha par terre en signe de mépris.

Cherchant mon salut dans la fuite, je m'élançai vers la porte ; elle était fermée à clef. Je m'efforçai de l'ouvrir, mais déjà mon hôte avait ordonné d'une voix tonnante :

« Holà, Jousif, Raschid, Hamid, saisissez ce chien. »

» En un instant je fus jeté à terre et solidement garrotté ; puis mes bourreaux me portèrent dans une cave et m'enfermèrent à double tour. J'étais persuadé que ma dernière heure avait sonné et je me résignais à mon sort. Pourtant les jours s'écoulaient et je me demandais avec plus de curiosité que d'angoisse ce que l'on allait faire de moi. Chaque soir, la porte de ma prison s'entr'ouvrait et une main me tendait une cruche d'eau et un pain.

» L'incertitude dans laquelle je vivais commençait à me peser ; cinq jours s'étaient écoulés depuis la catastrophe ; je dormais d'un sommeil agité, lorsqu'un léger bruit me réveilla en sursaut.

— Qui est là ? m'écriai-je.

— Ne bougez pas, répondit une voix, c'est un ami.

— Un ami ? On ne m'a donc pas oublié ?

— Non ; je suis Arménien comme vous et tous les fils d'Haïk sont frères. Tout est prêt pour notre fuite ; il n'y a pas un instant à perdre. Venez.

» Nous sortîmes de la cave et je respirais avec délices l'air pur de la nuit. A notre vue, le chien de garde fit entendre un grognement menaçant ; mais, dès qu'il eut reconnu mon compagnon, il se tut et agita sa queue en signe de joie. Deux chevaux, avec un pistolet attaché à la selle, nous attendaient. Nous les enfourchâmes et bientôt nous disparaissions dans la nuit. Je brandissais

mon arme avec bonheur ; j'étais libre, la fortune me souriait de nouveau.

» Tandis que nous galopions sur un chemin écarté, mon compagnon me racontait son histoire. Il s'appelait Puzant, était le fils de petits cultivateurs arméniens. Il avait douze ans, lorsque les Kurdes saccagèrent son village. Ses parents furent tués, lui-même fait prisonnier et vendu comme esclave : toujours la même histoire, si commune en Arménie.

» Mon hôte l'avait acheté, converti à la foi musulmane et lui avait donné le nom de Hamid. L'enfant était devenu un jeune homme ; il était diligent, en apparence soumis et attaché à son maître. Mais il n'avait pas oublié et il comptait bien tenir ce serment de vengeance qu'il avait fait à son père mourant.

» Lorsque j'avais été découvert, il s'était juré de me délivrer et de reconquérir en même temps sa liberté. Le destin lui était favorable ; Rhasoul Khan, au lieu de m'égorger tout de suite, avait envoyé un de ses hommes à la ville voisine pour en ramener des zaptiehs. Pendant ces cinq jours, Puzant avait eu le temps de tout préparer pour notre fuite ; il avait versé un poison dans le rhaki (liqueur) du Kurde et de ses hommes ; puis il avait sellé deux chevaux, pris des armes, des balles et m'avait enfin ouvert la porte de ma prison. Les zaptiehs ne pouvaient arriver à la ferme que le lendemain ; nous avions les meilleurs chevaux de Rhasoul Khan et une avance d'au moins six heures.

» Tout alla bien pendant trois jours. Nous arrivions au terme de notre voyage sans avoir rencontré d'obstacles ; quelques lieues seulement

nous séparaient de la frontière que nous voulions franchir pendant la nuit.

» Lorsque la pleine lune se fut levée, nous nous mîmes en route. Nous avançons avec précaution à travers un mâquis, conduisant nos chevaux par la bride et attentifs à la moindre alerte. Le hurlement d'une chouette nous fit tressaillir ; tandis que nous nous arrêtions indécis, un coup de feu retentit et une balle vint siffler au-dessus de la tête de Puzant. Il n'y avait plus à hésiter ; nous étions découverts ; nous abandonnâmes à regret nos braves bêtes et, prenant nos jambes à notre cou, nous nous élançâmes en avant. Ce fut une course folle : l'obscurité était complète ; nous tombions souvent, nous glissions ; les épines déchiraient nos visages et nos mains. Nous ennemis nous poursuivaient et tiraient sur nous au hasard, guidés par le bruit de nos pas. Nous étions à bout de forces ; enfin nous entendîmes le bruit d'un torrent ; c'était le ruisseau qui sépare les deux pays. Cette musique délicieuse nous donna des forces nouvelles. Nous bondissons, nous nous jetons dans les eaux mugissantes, ... nous prenons pied de l'autre côté. A notre cri de joie répondirent un hurlement de rage et cinq coups de feu. Je ressentis une douleur aiguë à l'épaule ; la balle avait pénétré dans les chairs. Je me raidis contre la souffrance ; la liberté me tendait les bras. Bientôt nous disparaissions derrière les rochers ; nous étions sauvés ; nos ennemis ne se seraient pas risqués à nous poursuivre sur le territoire persan.

» Que vous dire de plus ? Nous étions au bout de nos aventures et le reste de notre voyage fut un jeu d'enfants. Après nous être reposés quelques jours dans un village où le hodja pansa ma

blessure et y appliqua un baume guérisseur, nous reprîmes la route de Tabriz, non plus à pied cette fois, mais en voiture, au grand jour.

» J'ai retrouvé les amis généreux dont je vous avais parlé : le D^r Haroutunian et le Vartabet²⁷ Guldalian. Ils ont procuré du travail à Puzant chez un tisserand arménien. L'heure du départ a de nouveau sonné pour moi ; demain l'automobile me conduira à Djoulfa ; là je prendrai le train pour Tiflis où je compte passer quelques semaines. Puis je partirai pour la Bulgarie rejoindre Andranick. Je vous quitte, amis ; merci, encore merci et, s'il plaît à Dieu, au revoir.

↳ Votre dévoué,

Rupen. »

— Le reverrons-nous jamais ce brave garçon ? dit Archag.

— Pourquoi pas ? lui répondit Aram. Nous nous sauverons en Europe et le rejoindrons, murmura-t-il à l'oreille de son ami.

Le dortoir était maintenant plein d'élèves et il fallait mesurer ses paroles. Archag remit la lettre dans sa poche et s'approcha de la fenêtre où il se mit à causer avec Samouïl.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il, en remarquant la pâleur de son camarade.

— Je, je... balbutia Samouïl ; un flot de sang l'empêcha de continuer. Le mouchoir qu'il avait porté à ses lèvres s'était teint en rouge. Un murmure de pitié s'éleva parmi les garçons ; ils s'empressèrent de porter le malade sur son lit ; Archag, agenouillé à côté de lui, lui baignait les tempes avec de l'eau fraîche. Garabed courut chercher le D^r Shephard.

Quand le docteur eut ausculté Samouïl, son visage devint grave.

« Il faudra le transporter à l'hôpital, dit-il à Badvili Astjan, il y sera mieux soigné qu'ici. »

Le transport eut lieu le même jour. Samouïl ne souffrait pas, mais sa vie s'en allait. Badvili Astjan avertit les élèves que leur camarade était perdu et ceux-ci se sentirent très tristes.

Les Juniors allaient à tour de rôle passer leurs heures libres auprès du mourant auquel ils apportaient des fleurs et des fruits. Samouïl ne se plaignait pas ; il accueillait toujours ses amis avec le même sourire.

« Tu sais, dit-il une fois à Garabed, je n'ai plus longtemps à vivre ; je suis si content ; je n'ai plus personne sur la terre et je suis toujours si fatigué. »

Pendant quelques jours il ressentit un mieux passager ; il put se lever, faire quelques pas dans le jardin de l'hôpital, puis il eut une nouvelle hémorragie plus forte que la précédente.

« C'est la fin, dit le D^r Shephard à la garde, je ne crois pas qu'il passe la nuit. »

Le malade était resté assoupi toute la journée ; vers les cinq heures il ouvrit les yeux et sourit en voyant Archag assis à son chevet.

« Vous me gâtez tous », dit-il à son ami, en respirant avec plaisir le bouquet qu'il lui tendait. « Quand je serai là-bas — et il montrait du doigt le cimetière de l'hôpital — vous couvrirez ma tombe de cyclamens ; c'est ma fleur favorite. »

— Oh ! Samouïl ! tu ne vas pas nous quitter ! Que ferons-nous sans toi ?

— Sans moi ? répéta le malade étonné. Je ne croyais pas qu'il y aurait quelqu'un qui me regretterait.

— Tais-toi, tais-toi ! Mais nous t'aimions tous (il employait déjà le passé sans s'en apercevoir) ;

lorsque nous avons un service à demander, lorsque nous n'avions pas eu le temps de faire nos devoirs, que nous avons peur d'être punis, à qui nous adressions-nous ? à toi, toujours à toi. »

Samouïl l'écoutait ravi :

— C'est vrai, c'est bien vrai ce que tu me dis là ?

— Je te le jure.

— Alors je suis bien heureux ; j'aurai donc servi à quelque chose sur cette terre et quelqu'un me pleurera quand je n'y serai plus.

Les deux garçons se turent un moment. Archag était trop ému pour parler, Samouïl paraissait très las. Il regardait son camarade en silence ; enfin il lui dit :

— Je t'attendrai Là-haut. J'espère tant que vous viendrez tous me rejoindre. Tu feras ton possible pour cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et lorsque tu auras envie de pécher, pense que cela me fait de la peine et cela t'aidera peut-être à résister aux tentations.

Archag fit un signe affirmatif de la tête. Il n'avait jamais vu la mort de si près et il était bouleversé.

Le soleil avait disparu derrière les collines qui bordent l'horizon ; le ciel avait passé du rouge vif au jaune pâle. Samouïl s'assoupit quelques minutes, puis il rouvrit les yeux et dit :

« Je viens d'apercevoir la Nouvelle Jérusalem, la ville aux murailles d'or. Des anges me tendaient les bras et parmi eux j'ai vu ma mère ; ses traits s'étaient effacés de ma mémoire, car je n'avais que trois ans quand elle est morte. Pourtant je l'ai reconnue d'emblée ; c'est drôle, n'est-ce pas ? »

Sa voix s'était altérée et dans ses grands yeux noirs se reflétait le mystère de l'au-delà. Un étouffement le prit ; Archag lui tendit un verre de limonade. Il en but quelques gorgées et remercia son ami en souriant.

« Comme elle était belle, ma mère ! et elle me regardait avec tant d'amour ! Mais... la... voici... qui... »

Il ne put continuer ; sa figure se contracta dans un spasme de souffrance, puis elle reprit son expression de paix et de bonheur.

Archag, éperdu, s'était précipité sur la sonnette.

La garde accourut :

— Est-il plus mal ?

— Je ne sais pas ; je crois... qu'il est évanoui.

La garde jeta un regard sur le lit et comprit la vérité.

— Il est mort, murmura-t-elle et elle déposa un baiser sur le front de marbre.

« Good bye, my darling boy ; God took you to His rest. » (Au revoir, mon cher garçon, Dieu t'a repris à Lui).

Archag pleurait, agenouillé au pied du lit.

Selon le désir du mort, les élèves plantèrent des cyclamens sur la tombe du pauvre Samouïl ; au printemps, lorsque les champs sont en fleurs, elle se couvre d'un merveilleux tapis blanc et rose.

CHAPITRE XVI

LES ÉLÈVES JOUENT LA TRAGÉDIE

Grand nouveau : les élèves devaient jouer une tragédie pendant les vacances de Noël. Ils avaient eu bien de la peine à obtenir le consentement du D^r Hall ; mais enfin, pressé par ses collègues, pressé par sa femme, le président avait fini par céder, à condition que la pièce fût sérieuse et morale. Cette année-là l'hiver était très rigoureux et l'argent que rapporteraient les représentations serait distribué aux pauvres.

Monsieur Missirian avait choisi la tragédie chrétienne de Santourt, par Thomas Terzian. Chacun approuva son choix ; mais, lorsqu'il dut distribuer les rôles, le pauvre professeur se trouva très embarrassé ; les élèves, se croyant sans doute de hautes aptitudes tragiques, voulaient tous jouer les rôles principaux, tandis qu'ils refusaient d'accepter les autres qu'ils jugeaient humiliants. Le collègue était sens dessus dessous. Il fallut la menace du D^r Hall d'interdire les représentations pour apaiser ces acteurs en herbe.

Le président chargea alors Nischan hodja Ballyossian, le professeur d'arménien, de distribuer les rôles ; cette mesure fut jugée excellente, car les élèves aimaient beaucoup Nischan hodja. Le rôle de Santourt, la princesse martyre, fut confié à Garabed à cause de sa jolie figure aux traits un peu efféminés, tandis que les rôles de ses confidentes seraient joués par Aram et un Freshman. Archag serait Yervant, le fiancé de la belle San-

tour, Nejib le vieux roi Sanadroug. Ce fut Soghomon, futur pasteur, qu'on chargea de représenter Saint Thaddée, l'apôtre missionnaire de l'Arménie. Chacun était content et se mit à piocher son rôle avec zèle ; on ne parlait plus que de tragédies, de rôles, d'acteurs fameux, de costumes et de la manière de jouer. Les élèves s'appelaient par le nom des héros qu'ils devaient représenter ; plusieurs d'entre eux émaillaient leurs discours de vers empruntés à la tragédie. Lorsque la cloche du dîner se faisait entendre, Dikran qui jouait le rôle d'échanson du roi, disait à ses camarades :

« Venez, nobles fils de Haïk, assister au festin des dieux. La table plie sous le poids des viandes succulentes et Aphrodite aux blonds cheveux nous versera l'ambrosie. »

Les autres, entraînés par son lyrisme, lui répondaient par le chœur du troisième acte :

« Gloire à Aphrodite, la reine de Kypros ; le monde entier reconnaît sa puissance ; les fleurs se parent en son honneur et les oiseaux chantent ses louanges... » puis, triste retour des choses de ce monde, ils allaient manger leur pain plat, leurs olives, leurs concombres et boire l'ambrosie... sous forme d'eau claire et fraîche !

Soghomon, à force d'apprendre le rôle de Saint Thaddée, en était venu à se persuader que, s'il n'était pas encore l'apôtre de l'Arménie, il le deviendrait un jour. Il voyait déjà l'église grégorienne révolutionnée par son verbe puissant et les peuples subjugués par ses discours. Il scandait ses phrases ; il s'étudiait à mieux accentuer ses mots, en traînant les dernières syllabes. Ses bras s'élevaient comme pour bénir mille têtes courbées à ses pieds, au grand amusement de ses camarades.

Pendant une leçon de turc où Saint Thaddée II avait brillé par sa bêtise, le professeur Papanian, exaspéré, le renvoya à sa place :

« Allez vous asseoir, Soghomon ; vous me ferez une heure d'arrêt et vous rapprendrez cette leçon pour demain matin. »

Le coupable, baissant la tête, murmura assez haut pour qu'on puisse l'entendre : « *Méprisé des hommes, je me réfugierai sur les cimes désertes des montagnes ; les oiseaux pourvoieront à ma nourriture et mon âme chantera des actions de grâces.* »

Toute la classe partit d'un immense éclat de rire. Ahuri, le professeur lui demanda :

— Ah ça ! est-ce que vous vous moquez de moi ou est-ce que vous êtes devenu fou ?

— Ces paroles du Saint, répondant à mes sentiments, m'ont paru s'adapter à la situation !

— Je crois, ma parole, que cette histoire de tragédie vous a enlevé le peu de cervelle qui vous restait. Faites attention ou nous serons obligés de vous envoyer à l'Asfourieh » (asile de fous près de Beyrouth ; le seul de la Turquie d'Asie).



Les répétitions marchaient très bien ; le jour de la première représentation arriva ; la grande salle à manger du collège avait été transformée en théâtre. Une heure avant le lever du rideau, elle était déjà presque pleine de parents et d'amis ; seules les chaises des trois premiers rangs, réservés aux Américains et à leurs familles, restaient inoccupées. Tous ces braves gens n'avaient jamais été à pareille fête ; ils causaient, riaient, s'inter-

pellaient d'un bout de la salle à l'autre, mangeaient des oranges et cassaient des noix.

A sept heures moins cinq le président et sa femme, le D^r et Mrs. Shephard, Miss Archie (the missing link) dans sa triomphante robe de soie rouge, les autres missionnaires firent leur entrée dans la salle.

Enfin le rideau se lève devant les yeux émerveillés des spectateurs. Les décors consistent en fleurs et en plantes vertes ; des drapeaux aux couleurs turques et américaines garnissent le fond de la scène.

Le vieux roi Sanadroug, une couronne en papier doré sur ses cheveux blancs, converse avec son premier ministre. Il lui confie les soucis que lui cause sa fille : la belle Santourt n'est plus la même ; grave et sérieuse, elle affectionne les vêtements sombres, évite les danses et les jeux de ses compagnes. Ce discours du monarque est interrompu par l'entrée d'un esclave, porteur de nouvelles funestes : Santourt, excitée par l'apôtre Thaddée, a brisé la statue d'Aphrodite. Un grand bruit empêche le messager de continuer : c'est la jeune fille qu'une bande de prêtres païens amène devant le roi. Un murmure d'admiration accueillit l'entrée de la vierge martyre : avec ses longs cheveux noirs, sa robe blanche, ses yeux inspirés où brille la foi, elle est belle à ravir et personne n'aurait pu soupçonner sous ce travesti le Junior Garabed.

Le second acte est sensé se passer dans la prison de Santourt ; les décors n'ont pas changé, mais les spectateurs ne s'en préoccupent pas. La princesse doit subir les supplications de son père ; elle les a à peine repoussées que son fiancé se présente à ses yeux. Yervant se jette à ses ge-

noux ; il la conjure en pleurant de renoncer à son erreur ; il invoque leur amour ; mais c'est au nom même de cet amour que Santourt reste sourde à toutes les prières ; à son tour elle cherche à gagner Yervant à la foi chrétienne. Le héros résiste et la quitte désespéré. Rien ne peut plus sauver Santourt ; elle est condamnée à mourir.

Au troisième acte nous la voyons marcher à l'autel, accompagnée de ses femmes, devenues chrétiennes comme elle. Fortifiée par saint Thadée qu'elle a pu revoir encore une fois, elle s'avance d'un pas ferme, chantant les louanges du vrai Dieu. Sa mort de martyr a désillé les yeux de Yervant qui devient chrétien sur le champ de bataille. Depuis que sa fiancée est morte, la vie n'a plus de charmes pour lui et il décide d'aller au devant du trépas. Les Persans s'avancent en grand nombre et opposent aux Arméniens une résistance acharnée. Leur jeune prince est toujours au plus fort de la lutte ; il combat en héros malgré ses blessures ; son sang coule ; il faiblit ; un dernier coup l'achève ; il expire en murmurant le nom de Santourt.

Archag avait joué avec toute l'émotion patriotique qu'il ressentait ; sa gêne des premiers instants avait disparu ; le collègue, ses camarades lui semblaient bien loin. Il n'était plus Archag le Junior, mais Yervant, le héros arménien ; il souffrait avec lui. Les spectateurs étaient suspendus à ses lèvres ; la plupart sanglotaient comme des enfants. Lorsque le prince tomba mort, un silence profond continua de régner dans la salle. Les Arméniens revivaient ce passé glorieux ; ils avaient oublié où ils étaient. Enfin le président battit des mains et aussitôt un tonnerre d'applaudissements retentit. Les femmes agitaient leur mouchoir ; les

enfants criaient : « Vive Yervant ! Vive Yervant ! » Archag saluait, remerciait, le cœur plein de reconnaissance, car il avait compris que l'enthousiasme allait à Yervant, ce héros glorieux des siècles passés, qui personnifiait la force et la puissance des anciens Arméniens.

Sanadroug, accablé par ces deux morts, ne peut se résigner à survivre à sa fille chérie et il se transperce de son poignard. Il prenait congé de son peuple en des vers magnifiques lorsque Sumpad, un esclave assyrien, éclata de rire, causant un certain trouble sur la scène et dans la salle. Un de ses camarades l'emmena de force derrière les coulisses et cet incident n'eut pas de suites fâcheuses.

Le rideau s'était baissé pour la dernière fois et les spectateurs restaient toujours là, acclamant à tout rompre Santourt, Yervant et Sanadroug. Ils partirent seulement lorsque le concierge vint les prier de se retirer et pendant longtemps ils ne parlèrent pas d'autre chose que de la soirée théâtrale du collège.

Les élèves donnèrent encore quatre représentations de « Santourt » et chaque fois ils remportèrent le même succès. Les recettes furent excellentes et c'est avec une légitime fierté qu'Archag et Garabed apportèrent au D^r Hall la jolie somme de cent-trente livres turques pour les pauvres de la ville.

CHAPITRE XVII

LE DENTIER DE MONSIEUR PAPAZIAN

Les élèves s'étaient courageusement remis à leurs leçons afin de bien passer leurs « *midyears examinations* » (examens du milieu de l'année). Seul Sumpad ne travaillait pas et flânait sur le « *campus* » au lieu de bûcher comme ses camarades. Il avait toujours été étrange ; Aram, dans son langage d'étudiant, disait qu'il avait une tuile de pas assez ; tantôt il travaillait avec acharnement, tantôt il ne faisait rien pendant des semaines. Un jour il était « *feu et flamme* » pour la peinture, le lendemain il ne parlait que de musique et râclait tout le jour son violon dont il tirait des sons faux à vous faire grincer les dents. Ses compagnons de classe le connaissaient et se moquaient de ses crises d'enthousiasme. Lorsque pendant la première représentation de « *Santourt* » il avait poussé cet éclat de rire intempestif, personne ne s'en était autrement inquiété.

« Dieu sait quelle idée baroque lui a passé par la tête ! » avait-on dit en haussant les épaules et on n'y avait plus pensé.

Malheureusement les choses s'étaient aggravées. Sumpad était devenu sombre, irritable, en proie à des crises nerveuses et à des colères terribles. Il murmurait alors des phrases incohérentes, des mots dépourvus de sens et les élèves commençaient à s'en inquiéter.

Un matin la cloche avait fini de sonner, les Juniors étaient tous à leur place, répétant leurs leçons, seul Sumpad n'était pas là.

— Où est-il donc ? demanda Boghos.

— Je l'ai vu qui montait au dortoir, dit Nejib ; j'espère qu'il n'a pas découvert ma boîte de « lokums » (bonbons turcs).

A l'entrée du maître tous les élèves se levèrent, puis Monsieur Papazian pria et fit l'appel.

« Aram ? »

« Nerda » (présent).

« Archag ? »

« Nerda. »

« Sumpad ? »

Pas de réponse.

« Est-il malade ? »

A ce moment la porte de la classe s'ouvrit, livrant passage à un fantôme blanc ; c'était Sumpad enveloppé de ses draps de lit ; dans son visage enfariné ses yeux reluisaient d'un éclat fiévreux. Les élèves se regardèrent avec un certain malaise ; le professeur Papazian verdit d'effroi — il était trop jaune pour pâlir. — Sumpad s'avança vers lui en gesticulant et lui dit d'une voix caverneuse :

« Je suis sorti de ma tombe pour t'annoncer ton jugement ; tu as été pesé et, malgré ta bouffissure, tu as été trouvé trop léger. Malheur, malheur à toi ! » et il se mit à hurler de la façon la plus épouvantable.

L'infortuné Monsieur Papazian s'était affalé sur sa chaise, persuadé que l'heure de sa mort avait sonné ; enfin, voyant qu'il était toujours vivant, il rassembla ses forces et balbutia : « Saisissez-le ! Enfermez-le ! Il est fou ! »

Archag et Nejib, les plus forts de la classe, firent quelques pas en avant ; lorsqu'ils voulurent mettre la main sur Sumpad, celui-ci les repoussa avec violence ; aussitôt Aram et Dikran vinrent à l'aide de leurs camarades. Le fou se défendait de son mieux ; mais Nejib réussit à lui donner un croc-en-jambe ; pendant qu'il était encore étourdi de sa chute, Aram et Dikran lui lièrent solidement les bras et les pieds ; puis les quatre garçons le transportèrent dans une salle adjacente où ils l'enfermèrent à double tour.

Le professeur Papazian était trop ému pour continuer sa leçon ; il congédia ses élèves et courut chez le président lui raconter ce qui s'était passé. Le D^r Hall, accompagné du D^r Shephard, se rendit immédiatement au collège. Ils trouvèrent le malade étendu à terre dans un état de prostration complète. Le médecin lui coupa ses cordes, lui donna à boire, puis l'ausculta et lui posa quelques questions qui restèrent sans aucune réponse.

— Son état est grave, dit-il au président ; nous ne pouvons naturellement pas le garder ici, car la crise qu'il a eue peut se répéter. Il a un oncle à Aintab ; j'irai le voir cet après-midi et arrangerai tout avec lui afin que Sumpad puisse partir demain pour l'Asfourieh.

— Faites tout pour le mieux, Shephard, et vous viendrez me raconter le résultat de votre visite.

— Certainement.

On l'enferma pour la nuit dans un cabinet noir dont le président Hall emporta la clef.

Le lendemain matin, deux hommes vinrent chercher Sumpad et ils lui demandèrent s'il ne voulait pas venir avec eux au bord de la mer. L'idée de faire un long voyage, d'aller en chemin

de fer enchanta le malade. Il alla serrer la main de ses professeurs et de ses camarades, puis, son violon sous le bras, il monta à côté du D^r Shephard dans la voiture qui attendait devant le collègue.

Le pauvre garçon devait mourir six ans plus tard à Asfourieh, fou furieux.



Ce brusque départ impressionna maîtres et élèves et surtout le professeur Papazian. Depuis le jour où il avait vu un revenant se dresser devant lui en le menaçant de la justice divine, il était d'une humeur détestable ; je dois dire qu'en se promenant un soir à la belle étoile, il avait eu froid et attrapé des rages de dents qui ne lui laissaient pas fermer l'œil de la nuit. Il vint pendant quelques jours au collège, sa tête enfouie dans des châles ; enfin, n'y tenant plus, il prit un parti héroïque, alla chez Levon Efendi, le dentiste, et se fit, séance tenante, arracher toutes ses dents.

La disparition de ses incisives et de ses molaires ne calma pas sa mauvaise humeur, au contraire ; il déversait sa bile sur ses élèves ; les pensums, les heures d'arrêt pleuvaient dru ; les premiers de la classe n'étaient pas même épargnés.

Un matin, avant la leçon de turc, Aram entra dans la classe en criant : « Quelle chance ! l'oncle Papazian a son ratelier : de belles dents, toutes neuves ! Il va être doux comme le miel aujourd'hui. Plus de pénitences, plus de pensums. Hip, hip, houra ! »

« Il paraît, dit Dikran, que Levon Efendi demandait huit livres pour un dentier ; l'autre marchandait, marchandait ; le dentiste ne voulait pas

céder d'un para ; c'est ce qui rendait Papazian de si détestable humeur, car il est aussi avare qu'un Jaoudi (Juif). D'un côté, il voulait son dentier et de l'autre il ne pouvait se séparer de ses sous. Situation digne d'inspirer un grand poète tragique! Conflit de deux passions: l'amour de l'or et l'amour de la bonne chère, car notre digne professeur a un autre péché mignon : la gourmandise qui a fini par vaincre et notre homme a déboursé... »

L'entrée du professeur coupa court à sa tirade. Monsieur Papazian s'assit avec sa solennité accoutumée et fit l'appel. Les élèves pouffèrent de rire en l'entendant causer, car il avait une grande difficulté à prononcer les mots ; ses « s » sifflaient, ses « d » ne se distinguaient plus de ses « t » ; c'était un véritable fiasco pour le professeur qui avait toujours été si fier de son bel organe et plus il se donnait de peine pour bien prononcer, moins il y réussissait. Il lui semblait que sa bouche était pleine de cailloux et il n'osait encore pas trop l'ouvrir, de peur d'avaler le fameux dentier.

Humilié par son échec, il donna aux élèves un travail écrit ; il pouvait ainsi garder un silence plein de dignité outragée. Pour passer le temps, il relut pour la seconde fois le « Puzantion » (journal publié à Constantinople) ; sa lecture fut interrompue par un coup discret frappé à la porte.

« Bouyourun », cria-t-il.

Un élève de la classe préparatoire entra et lui remit une lettre portant le sceau présidentiel. Le professeur Papazian l'ouvrit et un large sourire éclaira ses traits, tandis qu'il en parcourait le contenu : « Pres. et Mrs. Hall request the pleasure

to have Prof. and Mrs. Papazian for dinner this evening at 7. p. m. » (Le président et Madame Hall réclament le plaisir d'avoir le professeur et Madame Papazian pour dîner ce soir à sept heures).

Une vision charmante de dinde, de « chicken pie », de tartes aux fruits (Mrs. Hall avait un talent spécial pour les faire) passa devant ses yeux. Quelle chance qu'il ait son dentier ! Il avait bien fait de se décider à l'acheter ; il pourrait ainsi prendre sa revanche après un mois de régime aux liquides, bouillies et autres « papettes » dont le seul souvenir lui donnait des nausées. Tout le jour il vécut dans l'attente de son bon dîner ; pour garder son appétit intact il ne prit à midi qu'une tasse de thé et deux œufs à la coque.

À sept heures précises il soulevait le marteau des Hall, suivi de son épouse, une petite femme effacée qui vivait dans l'admiration de son grand homme. La plupart des professeurs étaient déjà là et on ne tarda pas à se mettre à table ; à la soupe succéda le poisson ; le professeur Papazian se laissa servir copieusement et, plein d'une hâte joyeuse, enfourcha la première bouchée. Oh ! déception ! Son dentier fonctionnait mal et le gênait, puis le pain, le poisson et les pommes de terre avaient un goût atroce de sciure de bois. Le pauvre homme en eut les larmes aux yeux et jeta un regard navré aux autres convives qui vidaient leurs assiettes avec une cruauté inconsciente.

— Qu'as-tu, Hamparzoum ? Es-tu malade ? lui dit sa femme à voix basse.

— C'est ce diable de dentier qui m'empêche de manger.

Mrs. Papazian soupira et le regarda avec compassion.

La domestique avait changé les assiettes et apportait en triomphe une magnifique dinde ! Cette fois la tentation fut trop forte ; le professeur Papazian fourra sa main dans sa bouche, en sortit... son dentier qu'il mit à côté de son verre sous les yeux horrifiés de Mrs. Hall et attaqua vigoureusement son morceau de volaille. Il faut croire que ses gencives travaillaient mieux que ses dents, car son assiette fut bientôt vidée. Rayonnant, il parlait, le verbe haut, et remplissait la salle de ses éclats de rire. Il mangea de tout avec grand appétit.

« Votre dîner était délicieux, dit-il en partant à Mrs. Hall ; il y a longtemps que je n'ai pas eu autant de plaisir. »

Le lendemain, de bonne heure, le professeur Papazian alla faire arranger ses fausses dents ; Levon Efendi lima, serra, puis déclara que le ratelier irait à ravir. Monsieur Papazian essaya pendant une semaine, parlant mal, mangeant plus mal encore ; à bout de patience, il résolut de se défaire de cette horrible machine. Sur le refus du dentiste de reprendre l'objet, il l'offrit successivement à tous les édentés d'Aintab — et il y en avait beaucoup, car dans l'intérieur de la Turquie fausses dents et faux cheveux ne sont pas encore à la mode. Les uns le trouvaient trop grand, les autres trop cher ; tous étaient d'accord que c'était une machine infernale, indigne d'un brave Arménien. Notre professeur n'en dormait plus ; huit livres turques jetées par la fenêtre et pas moyen de se défaire de ce maudit dentier ! Enfin il eut une inspiration de génie ; puisqu'il ne pouvait pas tirer cinq livres de son dentier, il en ti-

rerait de la gloire. Tout ému de son idée, il embrassa sa femme, prit son riflard vert sous son bras et monta d'un pas ferme au collège.

Le président était très occupé à faire des comptes, aussi la visite du professeur Papazian tombait-elle bien mal à propos ; il n'en laissa pour tant rien voir et, de son air le plus aimable :

— Quel bon vent vous amène, cher collègue ? Asseyez-vous donc.

— Docteur, j'ai un petit objet dont je voudrais faire don à notre musée.

— Vous êtes trop aimable. Ce sont d'anciennes monnaies, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire qu'on en avait découvert l'autre jour. Sont-elles à l'effigie de Constantin le Grand ou de Justinien ? Je ferai un rapport pour notre « Board » (comité), en mentionnant le généreux donateur.

— Ce ne sont pas des monnaies ; ce que je vous apporte a bien plus de valeur !

« Tiens, tiens ! » se dit le président, « serait-ce une machine électrique ? Il sait que nous en avons grand besoin. » — « Vous nous gâtez, mon cher ami, voyons un peu ce trésor. »

Le professeur tendit une boîte en souriant modestement de l'air d'un homme qui savoure son triomphe. Le président l'ouvrit et resta stupéfait ; jamais le grave docteur n'avait été aussi près d'avoir le fou-rire. La boîte contenait... — je vous le donne en mille — le fameux dentier. Lorsque le D^r Hall eut recouvert son sérieux, il dit :

— Je suis très touché de votre attention ; il me semble seulement que la place de votre dentier n'est pas dans notre musée.

Le professeur bondit sur sa chaise :

— Comment, sa place n'est pas au musée ? Dites, au contraire, qu'il comblera une lacune re-

grettable. Nos élèves pourront étudier le mécanisme d'une mâchoire artificielle, la manière dont se posent les dents...

Le président comprit qu'en refusant il offense-rait gravement le pauvre homme ; il empocha donc la boîte et se levant :

— C'est en ordre ; je vous remercie encore au nom du collège.

Le dentier figure bien au musée, mais il est à moitié caché par des fossiles et il paraît mal à l'aise en si auguste compagnie.

Le professeur rentra chez lui très mécontent de l'accueil fait à son cadeau. Un nouveau malheur l'attendait à la maison : il trouva sa femme alitée avec une forte fièvre. Quelques jours plus tard, Madame Papazian s'éteignit doucement, laissant son grand homme tout désemparé, car elle avait passé sa vie à le soigner et à le dorloter.

CHAPITRE XVIII

A ALEP

Quoique le D^r Hall eût si injustement renvoyé les principaux fédaï, l'association n'en continuait pas moins à subsister ; elle agissait seulement avec plus de précautions qu'auparavant. Archag avait été nommé président ; il ne convoquait plus de réunions, de crainte d'être trahi, mais il avait de longs entretiens avec Garabed, Aram et Nejib sur des questions concernant leur patrie. Les quatre garçons étaient toujours ensemble, au grand dépit de Dikran. Archag avait pensé un moment à l'attirer dans leur société ; Nejib lui-même l'en avait déconseillé. Il connaissait l'esprit terre-à-terre et mesquin de son parent et craignait qu'il ne les trahit par une imprudence quelconque. Il avait pendant des années subi son ascendant funeste. C'était Dikran qui l'avait jadis excité contre Archag ; Nejib, faible de caractère, mais au fond un très brave garçon, s'était laissé influencer. Lorsqu'Archag lui avait sauvé la vie, il avait reporté sur lui l'admiration qu'il avait ressentie jusqu'alors pour son cousin.

Il s'était peu à peu séparé de ce dernier ; lorsque, pour la première fois, il avait osé résister à ses ordres, l'autre avait été hors de lui de colère, quoiqu'il fit bon visage à mauvais jeu. Il avait espéré reconquérir son influence pendant les vacances d'été, mais Nejib s'était tenu à l'écart et depuis son retour à Aintab ne quittait plus ses nouveaux amis. Il invita même Archag à venir

pour Pâques chez ses parents à Alep. Dikran n'en savait rien ; un soir qu'ils parlaient des prochaines vacances, Aram lui dit :

— Vous allez bien rigoler les trois à Alep ; quel dommage que je ne puisse pas en être !

— Quels trois ?

— Mais Nejib, Archag et toi.

— Et pourquoi Archag ?

— Nejib l'a invité. Ne te l'a-t-il pas dit ? Je croyais qu'il n'avait pas de secrets pour toi.

Dikran rougit de colère :

— Ah ! il l'a invité et n'a pas même daigné me l'apprendre ; ma tante va être contente de loger cette espèce de paysan de l'Ararat.

Aram se fâcha à son tour :

— Chacun ne peut pas avoir tes manières de commis-voyageur et je te défends de parler ainsi de mon ami.

Dikran eut un mauvais rire :

— Tu n'as rien à me défendre, toi !

Il allait commencer une querelle quand il se ravisa ; il toisa dédaigneusement Aram et son vieux zouboun et lui tourna le dos.

Le père de Nejib, Monsieur Vartanian, était le premier médecin d'Alep ; tandis que ses nombreux collègues arrivaient à peine à tourner, il faisait, lui, des affaires d'or. Il habitait une magnifique maison, avait automobile, voiture et chevaux de selle. Il devait tout ce luxe à sa femme, une Irlandaise joviale et énergique. Miss O'Neill avait été pendant plusieurs années première garde-malade à l'hôpital d'Aintab ; le D^r Vartanian, fraîchement sorti de l'Université de Beyrouth, y était interne. L'Irlandaise était tombée amoureuse du jeune homme et il l'avait demandée en mariage, quoiqu'elle fût de six ans son aînée.

Devenue son épouse, elle lui avait donné toutes ses économies pour qu'il pût continuer ses études et était partie avec lui pour l'Europe. Le D^r Vartanian, après quatre ans passés dans des universités allemandes et anglaises, était venu s'établir à Alep. Par des opérations habiles et des guérisons inespérées, il s'était acquis toute la riche clientèle de la province. Sa femme ne le laissa pas dormir sur ses lauriers ; elle l'excita à continuer ses études ; c'est poussé par elle que le docteur allait tous les trois ou quatre ans se refaire la main en Europe. Monsieur Vartanian avait un amour et une admiration sans borne pour sa femme et celle-ci l'adorait comme à l'époque de son mariage. Ils avaient deux enfants : Nejib et une fille, Winifred, de deux ans plus jeune.

Le père de Dikran, Jousif Efendi Vartanian, avait aussi fait son chemin. De simple commis, il était devenu propriétaire d'une des maisons commerciales les plus importantes d'Alep. Ses caravanes parcouraient la Mésopotamie, la Syrie, allaient jusqu'à Sivas, Angora, Diarbekir, Harpout acheter des tapis, des soieries, de la mousseline pour les transporter et les embarquer à Alexandrette. Jousif Efendi les vendait à des marchands d'Europe pour le double de ce qu'ils lui avaient coûté. Dikran avait hérité son intelligence, sa ruse, son habileté à se faire bien voir de ses supérieurs et son ambition.

La différence entre les deux frères était frappante ; le docteur simple et frugal malgré ses richesses, bon et affable envers chacun ; le marchand âpre au gain, dur pour ses inférieurs, cachant ses convoitises sous un sourire d'emprunt. Grâce à l'influence de sa femme et à ses nombreux séjours en Europe, le D^r Vartanian était

presque un « Frangi » et sa demeure ne différait guère des homes luxueux des riches habitants de la cité londonienne. Jousif Efendi, par contre, était resté un vrai Oriental ; il avait épousé une jeune fille de Goerun, ville perdue de l'intérieur et tous deux gardaient avec un soin jaloux leurs anciennes coutumes, leur manière de manger et de se vêtir. Ce n'est qu'à son corps défendant que Jousif Efendi avait permis à son fils de quitter le zouboun pour les pantalons et la jaquette des Frangis. Les deux familles se voyaient peu ; le marchand était jaloux de son frère et désapprouvait son luxe ; le docteur se moquait de l'avarice et des idées passées de mode de Jousif Efendi ; seuls, les garçons s'étaient liés d'amitié, car ils étaient du même âge.

Archag avait entendu parler du luxe des Vartanian ; il savait aussi que Mrs. Vartanian était irlandaise et il se demandait avec un peu d'émotion comment il serait reçu, au moment où leur voiture s'arrêtait devant une maison de riche apparence. Un valet de chambre nègre les pria d'entrer dans le hall ; des bruits de pas se firent aussitôt entendre : c'étaient le docteur, sa femme et Winnie qui venaient à la rencontre des deux garçons. Nejib, après avoir embrassé ses parents et sa sœur, leur présenta son ami.

« Bouyourun, Baron Archag, lui dit Mrs. Vartanian, soyez le bienvenu » et elle lui serra la main à l'anglaise.

Sa figure, encadrée de cheveux gris, respirait la bonté ; elle était vêtue d'une robe de soie noire et Archag remarqua ses doigts chargés de bagues. Winnie était une jolie fille de quinze ans, aux yeux moqueurs, qui intimida beaucoup Archag.

On avait avancé l'heure du dîner en l'honneur

des deux garçons qui déclaraient avoir une faim de loup. Lorsqu'ils entrèrent à la salle à manger, ils n'y trouvèrent que Winnie et son institutrice. Miss Turnbull était une longue et maigre personne, tout en angles et en aspérités. Elle pouvait compter quarante et quelques printemps que rien au monde n'eut pu lui faire avouer. C'était une de ces filles d'Albion qui ont habité plusieurs pays du monde, mais en conservant leurs habitudes, leurs manies anglaises. Ainsi Miss Turnbull se serait crue à jamais déshonorée de paraître une fois au dîner sans avoir fait toilette : qu'elle voyageât en Asie Mineure, qu'elle s'assît devant une tasse de thé et des beurrées, elle ne faisait pas d'exceptions à la règle. Une heure avant le repas elle se retirait dans sa chambre pour en sortir en robe de soie, un ruban clair dans ses cheveux. Il n'y avait pour elle qu'un seul pays au monde : l'Angleterre. Malgré le luxe et le confort dont elle jouissait, elle regrettait toujours son « English Home » ; pourtant, au fond d'elle-même, elle savait très bien qu'elle était beaucoup mieux à Alep qu'en Angleterre où elle aurait été forcée de travailler dur pour gagner sa vie. Inutile de dire qu'après avoir habité dix ans le pays, elle ne savait pas dix mots de turc. Elle n'avait jamais pu s'habituer aux petits désagréments de la vie orientale ; une puce lui donnait une crise de nerfs, un pou un évanouissement, une punaise une syncope. Ces différents malaises se répétaient à des intervalles trop fréquents pour que personne s'en émût encore. On lui faisait respirer de l'eau de Cologne et après cinq ou dix minutes la pauvre miss revenait à elle en disant : « It is too dreadful. I must pack my trunks at once ; so sorry to leave you all, dears, but I ca'nt

stand it any more ». (C'est trop affreux. Il faut que je fasse mes malles immédiatement. Je regrette tant de vous quitter tous, mes chers, mais je ne puis plus y tenir).

Personne ne la prenait au mot et le lendemain elle n'y pensait plus. Les Vartanian passaient sur ses nombreuses excentricités, car elle était très instruite et dévouée à son élève.

Lorsqu'Archag lui eut été présenté selon toutes les règles du bon ton, elle lui tendit nonchalamment deux doigts, le toisa des pieds à la tête, murmura un « How do you do ? » (Comment allez-vous) et lui tourna le dos.

Le docteur et sa femme eurent vite mis Archag à son aise. Ils ressentaient pour lui une profonde reconnaissance, car ils savaient qu'ils lui devaient la vie de leur fils unique. Mrs. Vartanian lui posait sur ses parents une foule de questions auxquelles il répondait sans embarras. Miss Turnbull lui demanda s'il faisait très chaud à Van et, sans attendre sa réponse, déclara qu'elle ne pourrait jamais s'habituer à la chaleur d'Alep.

« I bear, I bear » (je supporte, je supporte), dit-elle plaintivement, « but how I miss our dear London fog » (mais comme notre cher brouillard de Londres me manque).

Elle chantait les louanges de son pays natal ; elle était partie sur son dada favori et personne ne prêtait grande attention à ce qu'elle disait. Elle était assise en face d'Archag qui avait tout le loisir d'examiner son étrange coiffure, sorte de tour composée de tresses vraies et fausses, agrémentées de frisons, de boucles et d'accroche-cœurs. Cet échafaudage était couronné d'un large nœud qui changeait de couleur selon les occasions ; de nuance foncée pendant la journée, il était rose,

vert pâle ou jaune pour le dîner ; le dimanche il était chaste et blanc, noir la Semaine Sainte, bleu les jours de Noël et de Pâques pour chanter l'espérance.

La miss, toujours en train de vanter l'Angleterre, se sentit gênée par ces deux yeux obstinément braqués sur elle ; elle fixa Archag à son tour et lui dit :

« Young man, why do you stare at me like that ? Do you take me for a showwindow. » (Jeune homme, pourquoi me fixez-vous ainsi ? Me prenez-vous pour une devanture de magasin ?)

Le pauvre Archag fut si décontenancé par cette sortie qu'il n'ouvrit plus la bouche du dîner.

Dès le lendemain, Nejib fit voir à son ami les curiosités d'Alep: le bazar, la citadelle, la Dschami Zakarja (Mosquée de Zacharie) où l'on montre encore le prétendu tombeau du père de Jean-Baptiste.

Alep, que les Arabes surnomment *esch-schehbâ* (la grise), est une des villes les plus anciennes du monde, car, d'après des monuments égyptiens, elle existait déjà deux mille ans avant Jésus-Christ. Ezéchiël (27, 18) l'appelle Chelbon. Les Arabes s'en emparèrent en l'an 634 de notre ère et lui donnèrent le nom de « Haleb ». Sous leur domination, la ville devint florissante ; plusieurs fois détruite, entre autres par Tamerlan en 1400, elle s'est toujours relevée de ses cendres. Aujourd'hui elle joue un rôle important au point de vue commercial, car c'est d'Alep que partent les caravanes pour le Kurdistan et la Mésopotamie.

Je dois dire qu'Archag s'intéressait assez peu aux ruines des monuments arabes ; il préférait se promener par la grande ville, admirer les devantures des rares magasins européens ou faire une

course en automobile. Presque chaque soir il allait à la gare attendre l'arrivée du train de Beyrouth. Il ressentait une joie d'enfant à voir la puissante machine, crachant des nuages de fumée, ralentir son allure et s'arrêter net devant le perron. Il touchait les lourdes roues, examinait la chaudière et posait des questions au mécanicien ; Nejib devait finalement le prendre par le bras et l'entraîner de force, sans cela il aurait passé la nuit à la gare. A part Miss Turnbull qui le regardait encore comme une bête curieuse, chacun était très bon pour lui. Winnie le traitait en grand frère ; Archag lui racontait d'anciennes légendes arméniennes et la fillette n'était jamais aussi contente que lorsqu'elle pouvait être avec les deux garçons.



CHAPITRE XIX

ARCHAG DANS LE MONDE

Les Vartanian donnaient une soirée pour fêter les quinze ans de Winnie. Pendant plusieurs jours à l'avance, Nejib et sa sœur avaient initié Archag aux mystères de la danse ; leur élève n'avait pas fait de grands progrès ; il disait lui-même en riant qu'il sautait avec la grâce d'un jeune ours. Cela allait encore pour la polka, le pas des patineurs ou les lanciers, mais dès qu'Archag commençait à valser, la tête lui tournait, ses pieds s'embrouillaient et il était forcé de s'arrêter.

« It is quite useless for you to try any more » (Il est inutile d'essayer encore), lui dit enfin aimablement Miss Turnbull, « I would much rather teach a camel to waltz than you » (je préférerais enseigner à danser à un chameau plutôt qu'à vous) !

Archag se le tint pour dit et n'essaya plus de valser.

Toute la jeunesse d'Alep était invitée chez les Vartanian ; il y avait les enfants du consul anglais, de jolies Levantines chargées de bijoux et de falbalas, de fringants secrétaires de consulats dont le seul métier paraissait être de faire danser les jeunes filles. Archag était embarrassé au milieu de ce beau monde ; il remarquait que son complet brun et sa cravate bleue faisaient sensation ; les jeunes gens se retournaient pour le regarder et les demoiselles chuchotaient et se poussaient du coude. Nejib lui avait offert « un smo-

king » ; il avait été trop fier pour accepter et maintenant il le regrettait. Miss Turnbull, sanglée dans une robe de soie mauve, un bouquet de violettes se balançant au-dessus de son édifice capillaire, l'avait toisé dédaigneusement ; seule Winnie lui avait adressé quelques gentilles paroles, mais elle était très affairée à recevoir ses hôtes et n'avait pas de temps à perdre avec lui. Il resta assez longtemps seul dans un coin, regardant un livre pour se donner une contenance ; enfin Nejib vint le chercher pour le souper :

« Ghel tchabouk (viens vite), je veux te présenter à Mademoiselle Maréchal que tu dois conduire à table. »

Archag le suivit, s'inclina assez gauchement devant la jeune fille et lui offrit son bras. Pendant le dîner il se sentit très dépaysé ; sa compagne, la fille d'un riche marchand français, ne s'occupait pas de lui ; elle avait répondu sèchement aux quelques paroles qu'Archag lui avait adressées et maintenant elle riait avec ses voisins de table.

Les jeunes gens en étaient encore au dessert, lorsque les accords entraînants d'une polka se firent entendre ; aussitôt chacun se leva et les garçons invitèrent pour cette première danse la jeune fille qu'ils avaient conduite à table. Les couples s'étaient peu à peu formés ; Archag s'était promis de ne pas danser, mais quand il se vit presque seul avec Mademoiselle Maréchal qui le regardait d'un air embarrassé, il prit son courage à deux mains et l'invita ; la polka était du reste si facile qu'il ne craignait pas d'accroc. Pour commencer, tout alla bien ; Archag se félicitait déjà de s'être heureusement tiré de ce mauvais pas. Hélas ! il avait compté sans les parquets aux-

quels il n'était pas habitué. Il glissa et s'étala de tout son long, entraînant sa compagne dans sa chute. Mademoiselle Maréchal se releva furieuse, car elle entendait les rires mal réprimés des autres danseurs. Archag, la figure pourpre de honte, murmura quelques mots d'excuse. La belle lui coupa la parole :

« Ah ! vous savez, on n'est pas maladroit à ce point-là et, quand on ne sait pas danser, on s'abstient de se rendre ridicule. »

Archag souhaitait de pouvoir disparaître sous terre ; comme cela ne lui était pas possible, il alla se réfugier derrière un bosquet de plantes vertes. La chaleur était étouffante et il souffrait d'un fort mal de tête ; il songeait à ses parents si simples et combien il était peu à sa place dans cette salle de bal.

Sa rêverie fut interrompue par un bruit de voix qui se rapprochaient ; il aurait voulu s'éloigner sans être aperçu, mais c'était trop tard pour le faire ; les causeurs s'étaient assis sur un divan et Archag, caché derrière son rideau de feuillage, entendait tout ce qu'ils disaient. Un jeune homme complimentait Winnie sur le succès de sa soirée et les autres renchérisaient. Cette conversation n'intéressait pas notre ami ; ses pensées étaient de nouveau bien loin quand son nom, prononcé par un des invités, le fit tressaillir :

— Où a donc disparu votre Baron Archag ? disait une voix.

— Il aura été cacher sa déconvenue dans les caves ou il reprend des forces au buffet, s'écria un Autrichien.

— C'est un vrai paysan du Danube (Archag reconnut la voix de Dikran) et je n'ai pas compris mon cousin de l'avoir invité. Avez-vous en-

tendu le bruit qu'il fait en buvant ? On dirait un chien qui lape son écuelle !

— N'as-tu pas honte, Dikran ? s'écria Winnie. Si Nejib était ici, il t'aurait vite remis à ta place. Oublies-tu donc que ce paysan du Danube, comme tu l'appelles, lui a sauvé la vie. C'est un excellent garçon que mes parents aiment beaucoup ; quand je le vois, je pense toujours que sans lui je n'aurais plus de frère et j'oublie facilement ses légers défauts d'éducation.

— Vous avez raison, lui dit Mademoiselle Maréchal ; mais du moment qu'il ne savait pas danser, il ne devait pas m'inviter.

— Vous comprenez, repartit Dikran, que Monsieur est orgueilleux comme un pacha ; il s' imagine tout savoir et de retour à Van se vantera probablement de ses succès mondains. Nejib, puisqu'il était son obligé, aurait mieux fait de lui donner un cadeau quelconque ; le pauvre garçon se trouve ici complètement déplacé et regrette ses chèvres et leur écurie.

— Ce n'est pas vrai, s'écria de nouveau Winnie ; Baron Archag est modeste et timide, mais il se sent très heureux ici ; hier encore il remerciait maman en termes si émus qu'elle en avait les larmes aux yeux.

— Puisqu'il vous plaît tant, je regrette qu'il n'ait pas dansé avec vous, répondit Mademoiselle Maréchal, les lèvres pincées.

— Il a fallu qu'il ait un fier toupet pour vous inviter. Sans doute, s'il avait pu exécuter la danse du glaive ou une autre danse de sauvages, il s'en serait très bien tiré ; mais la polka, une danse de gens civilisés, ce n'était rien pour lui !

Archag s'était contenu jusqu'alors ; à cette dernière insulte de Dikran il n'y tint plus ; écartant

le feuillage qui le masquait, il marcha au devant de son adversaire. Ses yeux noirs, plus foncés que d'habitude, et ses narines frémissantes trahissaient seuls son émotion.

— Je crois que tu as raison, lui dit-il, je ne veux rien pour les danses compliquées des Européens ; heureusement que je suis encore bon pour la danse du glaive que tu méprises tant, celle que nos héros dansaient avant d'engager la bataille. Je m'en vais vous la danser, mais je n'inviterai pas Mademoiselle.

Sur ces mots il sortit de la salle et revint quelques minutes plus tard avec un glaive et un bouclier. Avant que les invités fussent revenus de leur surprise, l'orchestre avait entonné une mélodie triste et tendre. Archag se mit à danser, en agitant le bouclier et le glaive au-dessus de sa tête. A mesure que la musique devenait plus sauvage et violente, les mouvements du danseur augmentaient en rapidité. Tantôt il s'élançait, le glaive levé, pour repousser un ennemi imaginaire, tantôt il tournait sur lui-même comme une toupie, faisant le moulinet avec son glaive et frappant son bouclier. La musique s'adoucit de nouveau graduellement, les mouvements d'Archag se ralentirent et enfin il alla tomber épuisé sur une chaise.

Les jeunes gens étaient enthousiasmés ; ils avaient compris la beauté de cette danse qu'ils jugeaient supérieures à nos valse de salon, conventionnelles et dépourvues de poésie. Chacun s'empressait autour d'Archag ; même Mademoiselle Maréchal le félicita et l'invita à venir la voir à son jour. Nejib et Winnie étaient heureux du succès de leur ami. Dikran, oublié dans un coin, s'éclipsa et personne ne remarqua son départ.

CHAPITRE XX

VIVE LA CONSTITUTION !

Ce séjour à Alep laissa à Archag l'impression d'un beau rêve trop tôt disparu ; il pensait continuellement au bon docteur, à sa femme qui avait été pour lui une seconde mère et à la gentille Winnie. Il ressentait pour Nejib l'affection d'un frère aîné, car Mrs. Vartanian lui avait fait promettre de veiller sur son fils et de le protéger contre la mauvaise influence de Dikran.

Les études allaient mal cette année-là, car de graves dissensions avaient éclaté dans le vaste empire ottoman. Chacun sentait gronder l'orage et les Arméniens redoutaient de nouveaux massacres. Les Turcs eux-mêmes avouaient que leur gouvernement était pourri et qu'une révolution seule pourrait régénérer leur malheureuse patrie. Les hommes cultivés, imbus des idées nouvelles, avaient formé la société secrète « Union et Progrès ». Ils s'appelaient les « Jeunes Turcs », car ils se recrutaient surtout parmi la jeunesse du pays ; leur but était l'abolition du despotisme et du règne de la terreur arboré par Abdul-Hamid. Ils demandaient une constitution et l'égalité de droits pour tous les Ottomans.

Les professeurs du collège se passionnaient pour ces questions ; toute leur sympathie, tous leurs vœux allaient aux Jeunes Turcs. Le président Hall, au milieu de cette excitation des esprits, craignait pour l'avenir du collège. Il voyait son autorité diminuer ; les fédaï se rassemblaient

ouvertement, approuvés par leurs maîtres, et il n'osait pas les chasser. Le pauvre homme n'en dormait plus.

Jamais les notes des examens n'avaient été aussi mauvaises ; les élèves, au lieu de travailler, ne s'occupaient que de politique.

Le matin des promotions était arrivé ; les garçons finissaient de déjeuner, quand Mihran hodja entra précipitamment dans la salle à manger. L'émotion l'empêchait de parler ; enfin il parvint à articuler ces mots :

« Les Jeunes Turcs se sont soulevés à Constantinople ; Abdul-Hamid, forcé de céder devant de plus forts que lui, nous accorde la constitution. Vive le padischah ! »

« Iaschasoun padischah ! Iaschasoun padischah ! » répétèrent les élèves en chœur.

Les fédai entonnèrent leur chant de guerre.

« Gevetzek dererk, gevetzek Katch Katch ! » Lutte
enfants, luttiez bravement, bravement !

« Anvehergan Knatz, teschnamoun aratsch. » Res-
tons sans peur devant l'ennemi.

Tous les garçons, Badvilî Astjan et Mihran hodja joignirent leurs voix à celles des fédai. Ils étaient libres ! La réalité était plus belle que leurs rêves les plus hardis. Dieu avait exaucé les prières des Arméniens !

Archag, Aram, Garabed et Nejib partirent aussitôt pour la ville. Sur toutes les maisons flottait le drapeau rouge avec le croissant blanc ; le canon tonnait à la vieille citadelle. Dans les rues régnait une agitation extraordinaire ; les gens criaient, chantaient, pleuraient de joie ; des mul-lahs²⁹ et des prêtres grégoriens s'embrassaient. Les musulmans les plus farouches avaient oublié

leur vieille haine envers le chrétien infidèle : aujourd'hui tous étaient frères.

« Il n'y a plus dans notre empire, disait un vartabed (prêtre grégorien), de Turcs, de Kurdes, de Grecs, d'Albanais, d'Arméniens, de Syriens et d'Arabes ; non, il n'y a plus que des Ottomans. »

Des derviches (moines musulmans), délirant de joie, l'emportèrent en triomphe. Les femmes turques avaient arraché leurs voiles qu'elles agitaient en chantant. Toute la Turquie frémissait de la même émotion généreuse ; les mots d'égalité et de fraternité enivraient les hommes comme un vin trop capiteux. Hélas ! l'avenir nous prouvera que le réveil fut amer et la désillusion grande.

— Cela semble trop beau pour être vrai, disait Garabed.

— Oui, dit Archag, depuis des années les Arméniens gémissaient et mouraient sous le joug des Musulmans. Et voilà subitement la délivrance, lorsque personne ne l'attendait plus. Pas d'effusion de sang comme pendant la révolution française ; pas de démagogues effrénés, prêts à devenir des tyrans. Nous sommes tous heureux ! Nous avons oublié les crimes d'Abdul, pour nous souvenir seulement du bienfait qu'il nous accorde.

— Plus de teskérés (passeport), fit Archag, plus de livres défendus ! Nous pourrions étudier en Europe, voyager librement ! La vie a décidé ment du bon.

Le soir, les élèves, les professeurs en tête, firent un cortège aux flambeaux à travers la ville. Ils s'arrêtèrent devant le sérail où ils jouèrent la « Marche Hamidié »²⁹. Le Kaïmakan (gouver-

neur) les remercia de son balcon et leur fit servir des scherbets (boisson glacée).



Nos amis, au milieu de la joie générale, s'attristaient en songeant au prochain départ de Monsieur Bernier. Leur maître de français, après avoir passé deux ans à Aintab, désirait voyager et voir d'autres pays. Il avait accepté une place à Constantinople comme précepteur d'un prince turec et la vie qu'il allait mener dans la capitale ottomane promettait d'être des plus intéressantes. Pourtant il regrettait son cher « Central Turkey College » où il avait vécu de si bons moments. Il s'était attaché aux Shephards et à tant d'autres Américains dont la vie est une belle page d'abnégation quotidienne, à ces élèves si intelligents, si sérieux, brûlant de devenir des hommes dévoués et utiles. Par eux il avait appris à aimer le peuple arménien, à le plaindre dans ses malheurs si héroïquement supportés, à admirer sa vaillante endurance.

Il devait partir en « araba » (voiture turque) pour Alexandrette d'où il comptait aller visiter la Palestine. A cinq heures du matin le domestique vint l'avertir que la voiture était prête. Il avait pris congé la veille de ses amis américains ; quand il arriva dans la cour, une surprise l'y attendait : presque tous ses élèves étaient là pour lui dire un dernier bonjour. Ils se pressaient autour de lui, voulant lui serrer encore une fois la main ; beaucoup avaient les larmes aux yeux : « Bon voyage », criaient-ils, « que Dieu vous bénisse ! »

Archag et Garabed montèrent avec lui dans la voiture pour l'accompagner jusqu'au premier re-

lais ; puis eux aussi durent quitter Monsieur Bernier. Il leur fit promettre de lui écrire souvent et si possible de venir le voir en Suisse. Il les suivit longtemps des yeux, penché en dehors de son araba. Lorsqu'ils eurent disparu, il se rassit en soupirant, car ces deux années passées à Aintab comptaient parmi les meilleures de sa vie.

Le lendemain, la débandade générale des élèves commença ; tous s'impatientaient de revoir leurs parents, de raconter leurs joies et déboires d'écoliers. Aram alla passer ses vacances à Diarbekir et Archag partit seul pour Van. Ses vacances s'écoulèrent calmes et tranquilles ; il étudiait avec son beau-frère Jousif hodja. car il devait commencer à se préparer pour son baccalauréat. Il rêvait plus que cela n'aurait été nécessaire à la jolie Winnie ; si nous avions pu le suivre le soir dans sa chambre, nous l'aurions souvent surpris, griffonnant avec ardeur des vers enflammés dans lesquels il célébrait « les blonds cheveux et les yeux de pervenche » de son amie. Il ne parlait jamais de la jeune fille et ses parents ignoraient même son existence, mais il portait dans sa poche d'habit un petit instantané représentant Winnie sur son cheval, photographie qu'il avait eu mille peines à dérober à Nejib.

Ce fut sans trop de regrets qu'il vit arriver le moment de se remettre en route. Son frère l'accompagnait, car Levon avait eu quinze ans et il devait entrer dans la classe des « Freshmen ».

— Tu as de la chance, lui dit Archag ; je n'avais personne pour me piloter, moi, quand je suis arrivé à Aintab.

— Bah ! répondit Levon, en haussant les épaules, je me tirerai aussi bien d'affaire seul et je n'ai pas besoin que tu t'occupes de moi.

C'était un garçon très indépendant, enchanté d'entrer au collège. Pourtant, lorsque sa vieille mère l'embrassa en pleurant, et que son père lui serra la main bien fort pour cacher son émotion, lorsqu'il dut dire adieu à sa vie insouciante d'enfant pour entrer dans l'inconnu, sa bravoure disparut et ses yeux se remplirent de larmes qu'il ne cherchait plus à cacher.

CHAPITRE XXI

L'AME SŒUR DE MONSIEUR PAPAZIAN

Le temps passe vite ; nos amis sont maintenant des « Seniors » faisant leur dernière année de collège. Ils n'ont guère changé pendant ces deux ans ; seulement ils ont l'air plus sérieux et ont grandi. Ils ont à cœur le bon renom du collège et se rendent compte de leur importance, car c'est à eux que le D^r Hall a confié la charge de veiller à ce que les élèves des autres classes obéissent aux règlements. Au lieu de jouer pendant les récréations, de crier, de sauter comme de jeunes chiens, ils se promènent par bandes, discutant de tout ce qui leur passe par la tête, depuis le dîner qui ne leur a pas plu, jusqu'à des problèmes de philosophie et de morale. Aram seul est resté le même, adorant la plaisanterie et n'en finissant plus de taquiner ses camarades sur leur mine grave et renfrognée de « Kadis » (juge).

Les Vartanian ont passé l'été dans l'Anti-Taurus. En retournant à Alep, ils s'arrêtèrent une quinzaine de jours à Aintab. Winnie arriva, brûlée du soleil comme une petite Arabe ; Miss Turnbull plus désagréable que jamais. Son âme pratique d'anglaise préférait le confort à toutes les beautés de la nature ; elle ne pouvait admirer des montagnes qui n'ont pas même été décrites par Baedeker, dont personne ne parle, où il n'y a ni hôtel, ni table d'hôte. Parlez à Miss Turnbull de la Suisse ; voilà un pays qu'elle aime : partout des chemins-de-fer, de magnifiques

« palaces » où elle a eu le plaisir de côtoyer des milliardaires américains et des grandes-duchesses russes. Le dimanche elle allait s'asseoir sur les chaises rembourrées de velours rouge d'une chapelle anglaise — (oh dear ! it was just like home) (oh vraiment ! c'était comme en Angleterre). Elle regardait l'Alpenglühn aux sons de l'orchestre italien et le Giessbach rouge, vert ou bleu sous les feux électriques.

Mais les montagnes sauvages de l'Anti-Taurus, ses immenses forêts de pins encore vierges, ses rochers cyclopéens, ses gorges noires où grondait un torrent, inspiraient à la vieille fille un dégoût invincible. Point de sentiers bien ratissés, point de bancs posés dans les clairières par les soins d'une société d'embellissement ; il fallait marcher au milieu de hautes herbes qui tachaient ses jupes blanches ou sur des pierres qui abîmaient ses souliers. Puis, figurez-vous Marjorie Gervaise Turnbull couchant dans une tente, sur un lit de camp ! Allant le matin faire ses ablutions dans les ondes argentées d'un ruisseau ! Si sa cousine, « the lady Isabelle Mary Vane », de Trafalgar Square, avait pu la voir, elle en aurait fait une maladie.

Miss Turnbull avait peur des lézards, peur des souris, des grenouilles, des araignées, une fois même elle avait trouvé sous sa table un scorpion ; sa frayeur avait été telle qu'elle avait dû rester trois jours au lit. A Berne elle avait lancé des carottes et des petits pains aux « mutz » qu'elle avait trouvés charmants ; sur l'Anti-Taurus il y avait aussi des ours ; elle en avait rencontré un cet été, une énorme bête noire qui l'avait flairée, puis s'était éloignée en grognant, trouvant sans doute l'Anglaise trop maigre et trop dure pour

un gourmand habitué aux agneaux et aux cabris. Ses cheveux se dressaient d'horreur sur sa tête quand elle y pensait.

Cependant Miss Turnbull avait encore une autre raison plus importante pour détester la montagne. Comme toutes les Anglaises, elle s'occupait beaucoup de son teint ; à Alep avec les rideaux tirés ou sous l'abat-jour protecteur des lampes, sa « complexion » (teint) pouvait encore donner l'illusion de la jeunesse ; sur l'Anti-Taurus, sans chapeau, sous le plein soleil, la couperose s'accroissait, les fards s'étaient sans vergogne et Miss Turnbull, au désespoir, se trouvait vieille et laide, malgré une très forte dose de vanité personnelle. Non, plus jamais elle n'irait à la montagne ; elle resterait à Alep en dépit des chaleurs et de la poussière !

Nejib et ses amis dinaient tous les soirs avec les Vartanian. Archag était au septième ciel ; son plus grand bonheur était d'être près de Winnie et de pouvoir la regarder. Aram s'était vite aperçu de cette adoration muette et le taquinait ferme.

Miss Turnbull, après s'être plainte pendant plusieurs jours, selon son habitude, accepta les déboires de la vie de camp avec une égalité d'humeur inconnue jusqu'alors. Les Vartanian n'en revenaient pas.

« Elle est transformée », dit le docteur à sa femme.

« Oui, oui ! répondit Mrs. Vartanian en souriant ; il y a anguille sous roche ! »

Elle ne voulut pas s'expliquer davantage. Le changement provenait simplement du fait que la miss était au mieux avec Monsieur le professeur Papazian. Ils avaient commencé par se découvrir une foule de points de contact ; ils aimaient l'un

et l'autre leurs aises et le confort ; elle était aussi gourmande que lui. Monsieur Papazian n'aimait pas les montagnes, ni les lézards, les souris et les araignées ; il ressentait comme la miss une admiration profonde pour les romans de Marie Corelli et répondait oui et amen à tout ce qu'elle disait. Miss Turnbull était enchantée ; elle avait enfin découvert « a sister soul » (une âme sœur) ; avouons qu'elle y avait mis son temps. Après le dîner elle allait s'asseoir à l'écart avec le professeur et se lançait dans de longs entretiens sur le spiritisme et la métempsycose.

Pendant ce temps, Winnie et nos amis parlaient de l'Arménie. Archag racontait l'histoire de Rupen, les horreurs commises à Mouch et à Sassoun.

« Maintenant, disait-il joyeusement, ce mauvais rêve est fini ; nous sommes tous des frères ottomans et nous avons oublié notre haine héréditaire. »

Winnie l'écoutait en silence ; son cœur battait plus fort, quand le jeune homme lui confiait ses plans et son désir d'étudier la médecine. Il voulait s'établir à Bitlis, cette ville perdue dans les montagnes, où il n'y avait point de docteur et où les gens, fauchés par des épidémies continuelles, tombaient comme des mouches, faute de soins éclairés. Il avait une haute idée de son devoir envers son prochain et il semblait à Winnie l'être le meilleur qu'elle eût jamais connu.

Mrs. Vartanian avait vu clair dans le jeu de Miss Turnbull ; elle fut toutefois bien étonnée quand cette dernière lui annonça son prochain mariage avec le professeur.

— Quoi, ma chère, vous voulez vous donner à un Arménien ? Je croyais que vous les trouviez

tellement inférieurs à vous ; vous m'avez même dit un jour très franchement que vous ne me compreniez pas de ne point avoir épousé un Anglais.

— Sans doute, mais je n'avais pas encore rencontré le professeur Papazian ; il est une glorieuse exception à la règle et lui-même a peu de sympathie pour la Turquie. Il me le disait encore aujourd'hui : « Pour moi, le pays idéal, c'est l'Angleterre ! »

— Vous voilà donc persuadée d'avoir rencontré l'oiseau bleu. Je dois pourtant vous avertir qu'il passe pour un original fieffé et pour avoir un assez vilain caractère.

— Lui ! Oh ! oh ! La miss étouffait d'indignation. Il est charmant, si doux, si instruit, si rapide à vous comprendre et sensitif comme une femme !

— All right, admettons qu'il ait toutes les qualités ; seulement avez-vous bien réfléchi qu'à Aintab, avec le traitement plutôt maigre de votre futur mari, vous serez forcée de renoncer à une bonne partie du confort dont vous jouissez à Alep ?

— Avec lui tout m'est égal. Nos âmes, battant à l'unisson, s'envoleront dans les régions éthérées !

— Gare alors à votre retour sur la terre ! Puis il y a à peine une année qu'il a enterré sa pauvre femme et il a le cœur vraiment bien inflammable.

— Elle ne l'a jamais compris et il m'a certifié n'avoir aimé personne avant moi.

— Du moment que vous êtes son premier amour, comme il est le vôtre (sous le regard moqueur de Mrs. Vartanian qui avait suivi ses

nombreux flirts à Alep, Miss Turnbull ne put s'empêcher de rougir), je vous présente mes sincères félicitations.

La femme du docteur embrassa l'institutrice sur les deux joues et sortit en murmurant :

« Je parlerais jusqu'à demain qu'elle ne m'écouterait pas ; puisqu'elle veut se marier, qu'elle le fasse. Mais quel ennui, quel ennui ! Elle aurait bien pu attendre encore deux ans, que Winnie ait fini son éducation. Il faudra que j'écrive demain à mon frère de me trouver un autre bas-bleu. »

Puis elle se rendit en toute hâte chez Mrs. Hall pour lui faire part du grand nouveau. — La noce eut lieu trois semaines plus tard ; la seconde Mrs. Papazian s'installa dans la maison de son mari et les Vartanian repartirent pour Alep.

CHAPITRE XXII

LA VALLÉE DE L'OMBRE DE LA MORT

La Constitution n'avait pas apporté les changements espérés. Ce mouvement révolutionnaire avait été tout de surface et n'avait gagné que la jeunesse libérale et universitaire. Après les premiers mois d'ivresse et de joie, la vieille haine pour le giaour s'était réveillée chez les Musulmans et les chrétiens désespérés avaient retrouvé un ennemi là où ils attendaient un frère. Le gouvernement ne tenait aucune de ses promesses ; des hommes incapables retenaient les meilleures places qu'ils avaient achetées à prix d'or ; partout régnait, comme avant, le système du « bakchich » (bonne-main). Les employés subalternes continuaient à ne pas être payés ; les routes, les chemins-de-fer que les Jeunes Turcs voulaient construire, les écoles qu'ils désiraient fonder n'existaient que sur le papier.

Les chrétiens, voyant la vieille haine renaître de ses cendres, recommençaient à trembler pour leurs jours. Hélas ! la réalité allait surpasser les craintes les plus exagérées.

Des conférences religieuses devaient avoir lieu pendant la Semaine Sainte à Adana où les chrétiens de toute l'Asie Mineure s'étaient donné rendez-vous. Jousif hodja et sa femme s'étaient aussi mis en route et la joie d'Archag et de Levon fut grande en les revoyant. Nizam avait beaucoup souffert des privations du voyage ; elle espérait que quelques jours de repos l'auraient vite réta-

blie, mais, quand il fallut se remettre en marche, elle était encore si faible que le D^r Shephard lui ordonna d'attendre à Aintab le retour de son mari.

Les Aintablés (habitants d'Aintab) avaient répondu avec empressement à l'invitation de leurs frères d'Adana ; ils étaient cent-vingt au moment du départ. Il y avait avec eux les deux Américains : le D^r Shephard et le D^r Hall, les professeurs Levonian et Missirian, les pasteurs et les anciens des trois églises protestantes, quelques élèves du collège, entre autres le Senior Boghos Azadourian dont les parents habitaient Adana et Archag qui accompagnait son beau-frère. Ils partirent en bande, heureux de ce voyage, agitant leurs mouchoirs et criant gaiement au revoir à leurs amis et connaissances. Les malheureux ne se doutaient guère qu'ils les voyaient pour la dernière fois.

Leurs chevaux étant excellents, ils atteignirent Adana après cinq jours de marche. Archag et son beau-frère acceptèrent l'hospitalité du père de Boghos, secrétaire de la Mission américaine à Adana. Il habitait une petite maison à côté de l'hôpital ; une porte reliait même les deux cours.

Les chrétiens remarquèrent une grande effervescence parmi les musulmans, mais ils n'en conçurent aucune crainte. La première conférence eut lieu. Le professeur Levonian parla de l'immortalité de l'âme ; son sermon impressionna vivement ses auditeurs.

« Notre ami, disait plus tard le professeur Missirian, était rempli de l'esprit de Dieu ; jamais nous ne l'avions entendu parler ainsi et je suis persuadé qu'il avait le pressentiment de sa mort prochaine. »

En rentrant, les Azadourian et leurs hôtes s'agenouillèrent pour prier en commun, puis se retirèrent pour la nuit. Jousif hodja, Archag et Boghos partageaient la même chambre. Vers les deux heures du matin Archag fut réveillé par des cris terribles. La chambre était éclairée par des lueurs d'incendie ; il courut à la fenêtre : l'école de la mission était en feu. Des hommes parcouraient les rues en hurlant :

« A mort, à mort les chrétiens ! Vive Allah ! » Notre ami, terrifié, réveilla ses compagnons ; ils s'habillèrent à la hâte, espérant pouvoir se réfugier à l'hôpital américain ; mais déjà des bruits de pas retentissaient sur l'escalier et bientôt une bande de Kurdes fit irruption dans la chambre. En un clin d'œil les trois jeunes gens furent entraînés dans la cour où se trouvait déjà une centaine de chrétiens ; ils reconnurent parmi eux la famille Azadourian et le professeur Levonian. Les Kurdes les accablaient d'injures et les frappaient au visage ; enfin ils sommèrent les hommes sous peine de mort de se faire musulmans ; quelques jeunes gens, fous de terreur, acceptèrent et enroulèrent le turban blanc autour de leur tête ; les autres refusèrent énergiquement.

« Feu ! » ordonna alors le chef des Kurdes ; ses hommes obéirent et un grand nombre d'Arméniens tombèrent. Le professeur Levonian et Jousif hodja, atteints au cœur, étaient morts sur le coup ; Boghos n'était que légèrement blessé. Un Kurde s'approcha et lui ordonna d'abjurer sa foi.

« Non, répondit-il à haute voix, je ne renierai pas mon Sauveur ; si vous voulez me tuer, faites-le, je mourrai chrétien » (historique).

Le sauvage, furieux, l'assomma d'un coup de hache.

Noble garçon, il a été fidèle jusqu'à la mort et maintenant il a la couronne de gloire !

Les brigands, excités par la vue du sang, commirent alors des atrocités inouïes. Ils ne respectèrent ni l'âge, ni le sexe ; ils arrachèrent les bébés des bras de leurs mères et leur broyèrent la cervelle contre un mur. Ils lièrent les enfants à une corde, les arrosèrent de pétrole, puis les firent flamber. Tandis que ces pauvres petits êtres se tordaient de douleur, leurs bourreaux poussaient des hurlements de joie.

« Voilà les singes de la constitution qui dansent la polka ! » criait l'un d'eux.

Après avoir tout massacré et pillé, ils quittèrent la cour pour se livrer à de nouveaux carnages.

Archag avait été blessé à l'épaule ; la douleur lui fit perdre connaissance et ses ennemis le crurent mort. Quand il revint à lui, le soleil éclairait en plein cette scène lugubre. Contournant les cadavres, il se traîna jusqu'à la porte de l'hôpital où il fut recueilli par une garde. Une fièvre violente se déclara et il fut longtemps en danger de mort.

Les Kurdes continuèrent leur œuvre néfaste pendant trois jours ; les soldats, envoyés par le gouvernement pour rétablir l'ordre, s'étaient joints aux meurtriers et commirent des crimes si abominables que la plume se refuse à les décrire. Les massacres s'étendirent à toute la province ; environ trente mille Arméniens furent tués ; le vali (gouverneur de la province) laissa faire avec son indifférence habituelle.

Le D^r Shephard fut victime de son dévouement ; une balle l'atteignit en pleine poitrine, tandis qu'il s'efforçait d'arrêter l'incendie qui détrui-

sait l'école de la mission. Il tomba à son poste, en vrai soldat de Jésus Christ.

La nouvelle du désastre ne parvint à Aintab que plusieurs jours plus tard. Mrs. Shephard était assise sur la vérandah de l'Ecole Normale quand elle vit arriver le D^r Hall. Mais où était son mari ? La pauvre femme sentit son cœur étreint par l'angoisse.

« Pas là, pas là ? Où était-il donc ? »

En entrant le président lui serra la main et lui dit simplement :

« Votre mari est avec le Seigneur ; soyez fière d'être la veuve d'un martyr si brave et si fidèle. Nos amis Rodger³⁰ et Levonian s'en sont allés avec lui. »

Mrs. Shephard fut d'abord étourdie par le coup ; puis elle se retira chez elle, tomba à genoux et demanda à Dieu la force nécessaire pour accepter Sa volonté. Sans s'appesantir sur sa propre douleur, elle se rappela combien de malheureux avaient été frappés aussi durement qu'elle et avaient besoin de son aide.

Lorsqu'elle fut un peu calmée, elle se rendit chez les Levonian. La veuve, les enfants du professeur et la pauvre Nizam avaient été terrassés par la funeste nouvelle et leur chagrin faisait mal à voir. En apercevant Mrs. Shephard, le visage transfiguré par l'épreuve, ils eurent tous l'impression qu'un ange du Seigneur était descendu au milieu d'eux. Ils prièrent longtemps et se relevèrent presque heureux, en songeant que leurs bien-aimés étaient auprès de Jésus.

Archag dut rester trois semaines à l'hôpital d'Adana avant de pouvoir retourner à Aintab. Nejib, Aram et Garabed, avertis du jour de son arrivée, allèrent à sa rencontre.

— Pauvre Archag ! disait Nejib ; quel triste retour ! Il était si gai en partant.

— Oui, lui répondit Garabed, je l'entends encore combiner avec Boghos une course à Tarse qu'ils voulaient faire depuis Adana. Il nous faudra tâcher de le consoler, car le D^r Hall m'a dit qu'il était dans un triste état.

La réalité dépassa encore leurs prévisions et ils eurent de la peine à réprimer un cri de surprise en apercevant Archag : ses cheveux étaient complètement gris, ses yeux cerclés de noir, sa bouche défigurée par une blessure mal cicatrisée. Ses amis lui serrèrent chaleureusement la main.

— Nous sommes si heureux de te revoir, mon cher Archag, lui dit Garabed. Tu ne sais pas par quelles angoisses nous avons passé. Nous t'avons cru perdu pendant plusieurs jours, car le bruit avait couru en ville que tous les Aintablés avaient été massacrés.

— Il me semble que je reviens du séjour des morts ; c'était si affreux et ces scènes de carnage sont continuellement devant mes yeux. Le jour, je ne puis m'empêcher d'y songer et chaque nuit j'en rêve : je revois les femmes éventrées, Boghos assommé à mon côté et les enfants se tordant de douleur au milieu des flammes. Lorsque je me réveille enfin, en poussant des cris d'épouvante, je suis brisé de fatigue.

Le pauvre garçon, en parlant ainsi, tremblait et il dut essuyer la sueur qui couvrait son front. Aram lui tapa sur l'épaule :

— Voyons, mon vieux, du courage. Pense à tes parents, à ta sœur qui a tout perdu ; ce sera à toi de la consoler.

Archag ne répondit pas à ses amis et ceux-ci, gênés par son silence, se turent à leur tour. Quand

la voiture entra dans la cour du collège, elle fut aussitôt environnée par tous les élèves qui attendaient le voyageur pour lui témoigner leur sympathie. Mais Archag les quitta bien vite et se dirigea vers le cottage des Levonian. Une femme, vêtue de noir, était assise devant la porte ; il courut à sa rencontre et se jeta dans ses bras en sanglotant. Le frère et la sœur pleurèrent longtemps ; lorsqu'ils furent un peu calmés, Nizam fit entrer Archag et il dut faire le récit de la nuit terrible :

« Quand nos bourreaux ont voulu faire feu, disait-il, nous avons entonné notre cantique favori :

« Rab der bizé Kaïm Kala » Le Seigneur est pour nous
une bonne forteresse,

« Fortunada emin meldja » Uu sûr refuge dans le temple,

» Notre calme devant la mort semblait effrayer ces hommes ; le chef, furieux de leur hésitation, répétait : « Feu ! Feu ! »

» Enfin ils tirèrent. J'entendis encore notre cher professeur Levonian prononcer ces paroles : « Jésus, Jésus, nous venons à toi », puis je tombai évanoui. »

Les enfants Levonian sanglotaient : « Papa, papa, qu'allons-nous faire maintenant que nous ne t'avons plus ? »

« Par quel miracle n'as-tu pas été tué comme les autres ? » lui demanda Nizam.

« C'est, en effet, un vrai miracle. Mon évanouissement ne dura que quelques instants ; quand je revins à moi, les Turcs massacraient les femmes et les enfants. J'eus encore la force de me traîner quelques mètres et de me cacher derrière un tas de bois. Le spectacle que j'avais sous les yeux était si horrible que je m'évanouis de nouveau.

Je repris connaissance longtemps après ; il faisait grand jour et la cour était déserte. Vous savez déjà comment je fus recueilli à l'hôpital américain, soigné et guéri. »

CHAPITRE XXIII

LE MARTYRE DES ARMÉNIENS

L'année scolaire finissait dans le deuil ; un nouveau maître d'anglais avait pris la place du professeur Missirian gravement blessé à Adana et incapable de donner ses cours pour le moment. Le successeur du professeur Levonian, un Arménien d'Aintab encore en Amérique, ne devait arriver que pour la rentrée d'automne ; le D^r Hall le remplaça en attendant.

Archag ne pouvait oublier les événements douloureux auxquels il avait été mêlé ; il était méconnaissable, toujours mélancolique, évitant la société de ses camarades et passant ses moments libres auprès de sa sœur. Nizam était demeurée chez les Levonian ; elle attendait que ses frères aient passé leurs examens pour pouvoir faire le voyage avec eux.

La tristesse d'Archag ne provenait pas seulement de la mort de son beau-frère et des autres Arméniens ; non, elle avait une cause plus profonde. Sa foi en Dieu, sa confiance en l'humanité avaient été ébranlées.

« Est-il possible, se demandait-il, qu'un Dieu de bonté, un père qui aime tendrement ses enfants, permette des horreurs pareilles ? »

« Non, lui murmurait le tentateur à l'oreille. Le Dieu que tu adores est implacable et dur ; les hommes ne sont à ses yeux que pareils à des grains de sable et notre sort le laisse indifférent. »

Le jeune homme se sentait très découragé par ces pensées et dégoûté de la vie. Nizam et Garabed, à qui il avait confié ses préoccupations, ne parvenaient pas à le consoler.

« Nous devons accepter la volonté de Dieu, lui disait sa sœur ; la mort, au lieu de nous effrayer, doit nous réjouir, car elle marque le commencement de notre vie éternelle. Dans le paradis il n'y aura plus ni larmes, ni douleur, ni séparation. »

Ces paroles ne le persuadaient point et Nizam s'attristait davantage en le voyant si changé.

En revenant un soir d'une promenade solitaire, il rencontra Mrs. Shephard. Il aurait voulu passer outre, mais elle l'arrêta par ces mots :

— Halloh ! Archag, ne vous dépêchez pas tellement ; nous causerons un peu ensemble. Pourquoi n'êtes-vous pas avec vos amis, au lieu d'errer comme une âme en peine dans la campagne ?

— Je préfère être seul ; ma tristesse pèse à mes compagnons.

— Et au lieu de vous dominer un peu, vous vous appesantissez sur votre deuil.

— Je ne puis pas oublier ce qui s'est passé.

— Sans doute, je vous comprends ; mais vous avez autre chose ; il y a longtemps que je le remarque. Ne voulez-vous donc pas me parler comme à votre mère et me confier ce qui vous tourmente ?

Archag fut gagné par ce ton maternel.

— Voyez-vous, Mrs. Shephard, je suis rongé par le doute ; je trouve Dieu si cruel que je ne puis plus croire en sa bonté. »

Mrs. Shephard était devenue grave : « Ne vous rappelez-vous pas ces paroles du Nouveau Testa-

ment : « Dieu châtie ceux qu'Il aime comme un père ses enfants » et « Ses voies ne sont pas nos voies » ?

— Oui, mais ces massacres épouvantables pourquoi les a-t-Il permis ? Des milliers d'Arméniens ont péri ; que de veuves ! que d'orphelins ! que de misère ! »

— Pourquoi Il les a permis ? Parce qu'Il a jugé cette épreuve nécessaire à notre foi. Du reste, ne nous a-t-Il pas annoncé des tribulations et des épreuves. Songez aux premiers chrétiens, acceptant les tortures en glorifiant Dieu, cherchant la mort pour se rapprocher de Jésus. »

— Quel bien peut sortir de pareilles atrocités ?

— Archag, Archag, est-ce à nous à poser de pareilles questions ? Je ne vous blâme pas, car je ne vaudrais pas mieux que vous. Lorsque le président Hall m'a appris la mort de mon cher mari, j'ai chancelé sous ce coup terrible et moi aussi j'ai murmuré : « Pourquoi, Seigneur ? Pourquoi ? Il travaillait ici-bas avec tant de zèle à l'avancement de ton Règne ; pourquoi l'as-tu repris ? »

Il a eu pitié de ma faiblesse et Il m'a montré Ses raisons. Vous connaissez Nersès, le fils de Badvili Cholanian ? Ses parents se désolaient de sa légèreté et de son inconduite. La mort de son père martyr lui a causé une telle impression qu'il s'est repenti et qu'il a donné son cœur à Jésus.

J'ai assisté hier en ville à une réunion évangélique. Hommes et femmes étaient animés de l'esprit de Dieu ; jamais je n'avais entendu de telles prières ; ils avaient oublié le monde et leurs souffrances ; tous ces visages rayonnants annonçaient clairement qu'ils avaient trouvé le Sauveur. Le souvenir du professeur Levonian et du D^r Shephard est vivant dans les esprits ; leur vie d'abné-

gation, couronnée par le martyre, reste en exemple à tous.

Croyez-moi, Archag, les massacres ont été pour les Arméniens le baptême de sang et ils ont appris à votre peuple à se mieux connaître. Regardez l'Eglise ; elle n'a jamais été plus forte qu'à l'époque des grandes persécutions. Si les Arméniens n'avaient connu que la prospérité et le bien-être, ils ne seraient pas ce qu'ils sont ; l'influence funeste du mahométisme aurait agi sur les cœurs et amolli les courages. La nation arménienne aurait oublié son glorieux passé et renié la religion de ses pères. »

Tandis qu'elle parlait, la lumière s'était faite dans l'esprit d'Archag ; il reconnaissait son endurcissement et son manque de foi. Sans doute il n'oublierait jamais la nuit d'épouvante, mais il avait appris à l'accepter comme la volonté de Dieu.

Il faisait sombre lorsqu'il rentra au collège. Ses amis furent frappés du changement qui s'était opéré en lui et ils retrouvèrent avec joie l'Archag des temps passés.

Il a reconquis sa foi optimiste en la bonté divine et il jouit des beautés de la nature qui nous entourent. Quelquefois une ombre de mélancolie voile ses traits ; il entend alors les cris des enfants et revoit leurs cadavres mutilés ; mais elle se dissipe bientôt. Après s'être remis fort et ferme à l'étude, il a eu le bonheur de passer second sur la liste des bacheliers. Du reste, tous les Seniors réussirent leur examen ; ils quittèrent avec regret leur cher collège pour commencer une nouvelle étape de la vie.

Dix ans se sont écoulés depuis la sortie de nos amis du collège d'Aintab et nous indiquerons brièvement ce qu'ils sont devenus. Hélas ! la plus terrible des catastrophes vient de frapper les Arméniens ; la moitié de ce peuple a été massacrée systématiquement et de sang-froid par les Turcs. Pendant des jours, l'Euphrate et le Tigre ont charrié des cadavres et les ossements des victimes se sont accumulés dans le désert. Plusieurs des personnages de ce récit ont disparu dans la tourmente ; Boghos Efendi et sa femme, leur fils Levon ne sont plus. Garabed qui travaillait à Sivas dans la maison de commerce de son oncle et Soghomon qui était depuis 1912 pasteur de la deuxième église protestante d'Aintab, ont subi, eux aussi, la mort des martyrs. D'autres de nos jeunes gens ont été plus heureux. Aram, après avoir obtenu un doctorat en chimie à l'Université de Harward en Amérique, a été nommé professeur dans un collège du Far West. Il est toujours le même et ses élèves l'aiment pour sa bonne humeur et pour l'intérêt qu'il leur porte. Dikran est à New-York ; nous ignorons ce qu'il y fait, il amasse sans doute de l'argent et élève des autels au dieu dollar. Nejib a étudié la chirurgie à Londres et à Vienne, puis il est revenu à Alep comme assistant de son père. Archag a aussi fait des études de médecine ; il a passé son doctorat à Genève et il garde un souvenir reconnaissant de l'hospitalité de notre patrie. Il a refusé les offres très avantageuses que lui faisait l'Université de Beyrouth en lui proposant une place d'assistant, pour s'établir à Bitlis. Son devoir se présente clairement à ses yeux : soulager son peuple dans ses misères physiques et morales. Winnie est sa femme depuis quatre ans ; elle est pour lui

la compagne idéale, partageant ses soucis, s'intéressant à tous ses travaux. Un mignon garçon, un petit Levon, fait depuis trois ans la joie de ses parents.

Nejib et Archag ont été mobilisés comme médecins dès le commencement de la guerre. La Turquie ayant un urgent besoin de docteurs, ces derniers ont été merveilleusement épargnés ; ainsi le D^r Vartanian peut continuer à pratiquer à Alep. Il a eu le grand chagrin de perdre sa femme, il y a cinq ans. Winnie s'est réfugiée auprès de lui avec son enfant. Les dernières nouvelles de ses chers absents étaient bonnes ; Nejib, fait prisonnier par les Anglais, avait une excellente place à Jérusalem, tandis qu'Archag continuait à soigner les blessés sur le front du Caucase. La jeune femme va de l'avant avec courage ; elle possède la foi et sait que le Sauveur peut lui rendre son mari. Nizam s'est remariée avec le professeur Missirian qui enseigne maintenant au Robert College ; protégés par les Américains, ils ont échappé à la mort, mais ils sont depuis quatre ans sans nouvelles des leurs. Le professeur Papazian a pris sa retraite en 1912, sa femme ne pouvant pas s'habituer à Aintab. Ils sont partis pour l'Amérique et Monsieur Papazian enseigne dans une école arménienne à Chicago ; ils s'entendent à merveille et leur seul regret est de ne pas s'être connus plus tôt. Mrs. Shephard dirige un orphelinat à Beyrouth. Mrs. Hall est en Amérique, mais le président est resté vaillamment à son poste. Chacun dit que, depuis la guerre, c'est un autre homme. Il se dépense sans compter ; il a recueilli deux cents orphelins et sa conduite héroïque lui a valu la reconnaissance de tous les Arméniens. Maîtres et élèves

ayant été massacrés, le collège a dû fermer ses portes pour les rouvrir après la guerre, mais son œuvre ne périra pas, car il fait des garçons qu'on lui envoie des hommes intègres et moraux, des chrétiens au vrai sens du mot.



Après ces quelques heures passées ensemble, amis lecteurs, il nous faut nous quitter. Peut-être aurons-nous le plaisir de vous faire faire un jour la connaissance d'autres collégiens étrangers. En attendant, notre but aura été pleinement atteint, si l'histoire d'Archag et de ses amis a su vous inspirer un peu d'affection pour un peuple si cruellement éprouvé, pour des veuves et des orphelins injustement privés de ceux qu'ils aimaient.



NOTES EXPLICATIVES

¹ Les Persans, après avoir vaincu les Arméniens, voulurent les forcer à adorer le Feu. Les victimes tombèrent par milliers ; Vartan le Mamigonien se mit à la tête de ses compatriotes, décidé à remporter la victoire ou à mourir. Il fut vaincu à la bataille d'Avarair (450), où il périt avec tous ses compagnons.

² Le pilaaf est le plat favori des Orientaux ; c'est du riz cuit avec de la graisse de mouton.

³ Boghos Efendi, M. Paul. Les noms de famille s'emploient très peu.

⁴ Les Orientaux n'entrent jamais dans une maison sans ôter leurs souliers.

⁵ Badgi : sœur ; titre donné aux femmes du peuple.

⁶ Bedros : Pierre ; Krikor : Grégoire ; Gulenia : Rose.

⁷ Le patron de l'Arménie naquit à Valarschabad en 257.

⁸ Montagne fameuse de 5156 m., située à la frontière de la Russie, de la Perse et de la Turquie. C'est là que se serait arrêtée l'arche de Noé.

⁹ Le catholicos d'Echmiazin est le chef de la religion grégorienne.

¹⁰ Le mangal est un réchaud où l'on brûle du charbon ; c'est le seul moyen de chauffage dans plusieurs provinces de l'Asie Mineure.

¹¹ Pendant 9 mois la jeune mariée est confinée dans sa maison, ne pouvant voir ni ses parents, ni ses amis.

¹² En Asie Mineure chacun doit aller soi-même chercher ses lettres à la poste ; avant la constitution, elles se perdaient plus souvent qu'elles n'arrivaient à destination.

¹³ Les collèges américains comportent 4 classes : les Freshmen (les nouveaux), les Sophomores (ceux qui possèdent un peu plus de sagesse), les Juniors et les Seniors.

¹⁴ Les Arméniens d'Aintab et de toute la Cilicie parlent le turc ; beaucoup même ne savent pas l'arménien.

¹⁵ Baron : Monsieur. L'auteur a souvent été amusé par cette politesse cérémonieuse des élèves orientaux.

¹⁶ En turc « stan » signifie pays. Aram, pour se moquer de l'Amérique, l'appelle Yankeestan.

¹⁷ Abou saboun, père du savon. Nom donné à un des domestiques du hammam dont le travail consiste à savonner les baigneurs.

¹⁸ Viens prendre un morceau de gâteau, mon chéri.

¹⁹ Raffi, célèbre romancier arménien, né en 1835 en Arménie russe. *Djelaeddin* est son chef-d'œuvre.

²⁰ Héros de l'indépendance grecque.

²¹ Chaque ceinture mesure de 1 à 2 mètres.

²² Baronian, auteur satirique, né à Andrinople en 1840.

²³ Tamerlan, chef mongol.

²⁴ Gulenia, la petite rose.

²⁵ Dolma, courgette que l'on remplit de riz et de viande.

²⁶ Andranick, devenu en 1918 général des troupes arméniennes combattant contre les Turcs.

²⁷ Vartabed, prêtre supérieur.

²⁸ Mullah, prêtre musulman.

²⁹ La Hamidié, marche nationale en l'honneur du sultan Abdul-Hamid.

³⁰ M. Rodger, missionnaire américain, tué à Adana en 1908.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. Une journée d'école	5
II. Un voyage intéressant	11
III. La Ferme des Airelles	18
IV. La noce de Nizam	32
V. Central Turkey College	37
VI. Une partie de bain turc	51
VII. Les premiers pantalons d'Archag	59
VIII. Un accident	66
IX. Des amis dans la détresse	76
X. La patrie arménienne	82
XI. A la montagne	88
XII. Une expulsion du collège	98
XIII. Les vacances	105
XIV. L'Histoire de Rupen	118
XV. La mort de Samouil	127
XVI. Les élèves jouent la tragédie	139
XVII. Le dentier de Monsieur Papazian	145
XVIII. A Alep	154
XIX. Archag dans le monde	162
XX. Vive la Constitution	167
XXI. L'âme sœur de Monsieur Papazian	173
XXII. La vallée de l'ombre de la mort	179
XXIII. Le martyr des Arméniens	187

LES LIVRES "SPES"

LE BOUÈBE DE L'ARVIGRAT

Histoire d'un enfant du Nidwald

PAR

E. ESCHMANN

Traduction française de Eug. MONOD

1 volume in-16, broché : Fr. 3.50

Relié : Fr. 5.—

Le « bouèbe » dont on nous conte ici l'émouvante histoire, vivait en l'an 1798 avec ses parents dans un chalet du Nidwald. Il était robuste et gai comme l'étaient tous les fils d'une race saine et fruste qui défendait jalousement ses traditions séculaires.

Rémy Andacher montait donc sur l'alpe avec le troupeau de son père, « jodelait » à tue tête et n'avait peur de rien. Il menait la belle existence des pâtres libres et ouissait de la vie !

« Nous étions, là-haut, de joyeux bergers !... »

Mais ce petit Suisse d'autrefois fit soudain la tragique expérience — comme les petits Belges et les petits Français de notre temps — de l'invasion de son pays par des armées ennemies. Il vit sa chère patrie ravagée et pillée, et la sauvagerie de la guerre fit de lui un orphelin, un pauvre orphelin sans feu ni lieu, tout seul au monde avec une petite sœur infirme. Comment il devint, lui, fils de propriétaire, l'esclave de durs et méchants paysans où il souffrit un long martyre, comment finalement un homme de grand cœur — que l'histoire a glorifié en l'appelant « le père des orphelins » — le prit sous sa protection, l'instruisit et allégea son apprentissage de la vie, vous le saurez en lisant ces pages captivantes d'un excellent auteur suisse.

LES LIVRES "SPES"

Le Royaume des Marmousets

Texte de A. WOLSON

Avec 81 illustrations de P. COX

1 vol. cartonné Fr. 4.—

Peuple chimérique habitant le Nord... les Marmousets voyagent dans la vieille Europe de la paix, où ils rencontrent nombre de choses étonnantes et admirables. „Le Royaume des Marmousets“ n'est pas un royaume où l'on s'ennuie... Que de péripéties amusantes traversent la vie aventureuse de ces bonshommes minuscules, agiles et remuants, que rien n'effraie, qui veulent tout voir et tout visiter. Ceux qui les suivront dans leurs pérégrinations y trouveront le divertissement le plus agréable. L'illustration très abondante de ce délicieux volume est une merveille de fantaisie et d'humour.

Nouvelles Aventures des Marmousets

Texte de A. WOLSON

Avec 74 illustrations de P. COX

1 vol. cartonné Fr. 4.—

Ce volume est le complément du précédent et ne lui cède en rien. La bonne humeur, l'audace et le courage de ces petits héros de tant d'aventures spirituellement contées et illustrées d'une manière si drôlement désopilante enchanteront les jeunes lecteurs qui voudront posséder l'un et l'autre ouvrage.

LES LIVRES "SPES"

LES ROBINSONS DE SAMBRE-ET-MEUSE

Aventures de trois enfants belges et d'un jeune Français,
au début de la Grande Guerre

par EDMOND CHOLLET

Avec 32 illustrations de Ed. GILLETTE

1 vol. cartonné Fr. 4.—

C'est le véritable livre de guerre pour la jeunesse, récit passionnant des aventures de trois enfants belges et d'un jeune Français que les événements tragiques de 1914 ont séparés de leurs parents et qui fuient dans une des grandes forêts de Sambre-et-Meuse. Là, se logeant avec leur chien et leur chèvre dans une hutte de bûcherons, ils se débrouillent tout seuls, avec courage, intelligence et patience jusqu'au jour où ils sont découverts par deux soldats français, prisonniers évadés, qui leur font quitter clandestinement la Belgique avec eux. Tous ensemble, ils passent alors de la Hollande en Angleterre puis en France où les jeunes Belges retrouvent leur père, soldat convalescent. Cette émouvante histoire, illustrée d'excellents dessins, abonde en épisodes vivants qui feront la joie des jeunes lecteurs et..., même des vieux.

Les Contes du Caucase

(Version française inédite)

Avec 24 illustrations de M. CRAUSAZ

1 vol. cartonné Fr. 4.—

„Les Contes du Caucase“, expression originale de l'âme slave, tout imprégnés d'une poésie et d'un esprit délicieux, enchanteront les Latins qui aiment les fables de l'Orient, colorées et merveilleuses à souhait, où défilent des fées, des génies étranges, des enchanteurs, des monstres redoutables, des animaux plus savants que les hommes, des héros intrépides. Les petites gens coudoient les princes, les pachas, les tzars; les travailleurs sont récompensés, les paresseux corrigés, les méchants punis.

L'apparition de ce livre imprévu ne peut passer inaperçue et tout ceux qu'intéressent les manifestations littéraires d'un folklore inconnu, tous les amateurs de merveilleux, tous les amis de l'enfance, voudront placer ce joli volume dans leur bibliothèque à côté des meilleurs contes de Perrault.

LES LIVRES "SPES"

Il était une fois...

Récit pour les jeunes enfants

Texte de MARIE PÉCLARD

Avec 32 gravures sur bois de JEANNE PFLUGER

1 vol. cartonné Fr. 4.—



Les Chaperons Roses

Texte de MARIE PÉCLARD

Avec 30 gravures sur bois dont 3 en couleurs
de JEANNE PFLUGER

1 vol. cartonné Fr. 4.—

„Les Chaperons Roses“ et „Il était une fois...“ sont de charmants ouvrages pour les jeunes enfants de chez nous; ils sont écrits et illustrés pour eux, ils ont l'accent « romand », un très bon accent, on peut le dire! En parcourant ces pages délicieuses, on « vit » réellement une tranche de vie enfantine, simple et vraie.

Ajoutons que les illustrations de ces deux livres témoignent d'un souci artistique qu'il faut souligner expressément: les images sont vraies comme le texte et d'un art consommé sous une apparence d'exquise simplicité.

